58 L'IMPLACABLE

Ado Connection

PLON

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

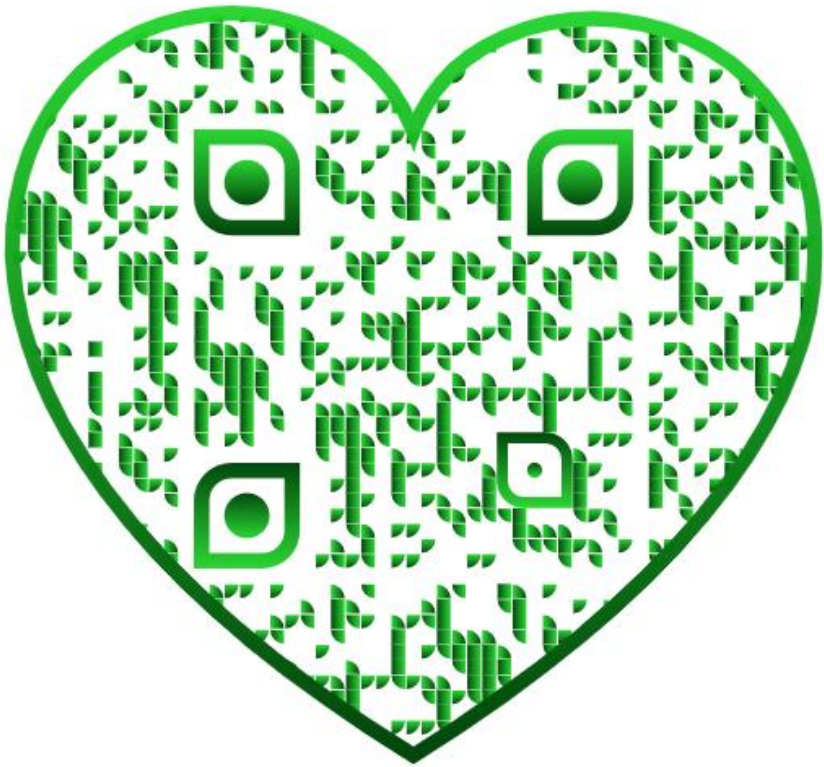
Ado Connection

Richard Sapir

et

Warren Murphy

PLON



58

L'IMPLACABLE

Ado Connection

PLON

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Ado Connection

Richard Sapir
et
Warren Murphy

PLON

ADO CONNECTION

SÉRIE L'IMPLACABLE

1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
2 SAVOIR C'EST MOURIR
3 PUZZLE CHINOIS
4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5 DOCTEUR SÉISME
6 CONDITIONNÉ À MORT
7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
8 CONFÉRENCE DE LA MORT
9 LES FOUS DE LA JUSTICE
10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
11 MARCHE OU CRÈVE
12 SAFARI HUMAIN
13 ROCK'N'DROGUE
14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
15 CRIMES CLINIQUES
16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
17 TOTEM ATOMIQUE
18 BIFTONS BIDONS
19 DIVINE BÉATITUDE
20 FATALE FINALE
21 MAUVAISES GRAINES
22 CERVELLE TRAFIC
23 COMPTINE CRUELLE
24 CŒURS DE PIERRE
25 RÊVE MÉCANIQUE
26 BLOODY BORTSCH
27 DERNIER HOLOCAUSTE
28 CROISIÈRE DE LA MORT
29 CULTE SANGLANT
30 COLÈRE NOIRE
31 SECOURS MORTEL
32 CHROMOSOMES CANNIBALES
33 VAUDOU MACHINE
34 RAGE BLANCHE
35 TOVARITCH COW-BOY
36 PORNO-DOLLARS
37 PEUR JAUNE
38 MAFIA-CITY
39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE

56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

ADO CONNECTION

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

TOTAL RECALL

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1984.
© Librairie PLON/GECEP 1987
pour la traduction française

ISBN 2-259-01670-7

Édition originale :
ISBN 0-523-41568-0
PINNACLE BOOCKS INC. NEW YORK New York
N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Billy Martin avait quinze ans et il était déjà un petit crapaud répugnant. Ce qui signifiait qu'en grandissant, il deviendrait fort probablement un immonde salaud intégral. S'il grandissait.

Ce qui, pour le moment, paraissait douteux parce que Billy était en prison, inculpé du meurtre de ses parents, matraqués pendant leur sommeil dans leur maison de la banlieue de Detroit.

Le juge qui avait inculpé l'adolescent s'appelait Wallace Turner, une « pleureuse » notoire qui trouvait toujours, dans ses discours, une raison de rendre la société responsable de tous les crimes commis contre elle. Les journalistes couvrant l'affaire se firent des clins d'œil, sachant que non seulement Billy serait libéré sans caution mais que le juge Turner serait bien capable de le décorer pour ne pas avoir tué ses parents plus tôt. Après tout, c'était sûrement de leur faute, si leur fils était un assassin. Mais Turner surprit tout le monde. Il ordonna que Billy soit jugé comme un assassin adulte et fixa sa caution à un demi-million de dollars. Billy resterait en prison, déclara Turner. Il appartenait à la prison.

L'excessive sévérité du juge choqua tous ceux qui s'occupaient de l'affaire Billy Martin, sauf le procureur, qui avait dit au préalable à Turner que si le jeune Martin était libéré comme tous les autres criminels juvéniles qui comparaissaient devant lui, il – le procureur – s'empresserait de faire connaître à la presse les rapports de Turner avec une femme de Grosse Pointe connue sous le nom professionnel de Didi la Dominatrice.

— Vous pouvez prendre la pose et prêcher tant que vous voulez dans le prétoire, Wally, avait dit le procureur, mais il faut savoir plier sous le vent.

Et il cligna de l'œil à Turner. Lequel lui rendit le clin d'œil et plia si vite qu'il faillit se donner un tour de reins. Après la lecture de l'acte d'accusation, il annonça de sa voix la plus suave que le crime en question était d'une nature si effroyable qu'il faillirait à son devoir en faisant preuve de mansuétude.

Aussitôt après avoir annoncé sa décision, le juge Turner se retira dans ses appartements, où il ôta sa robe et s'assit à son bureau, pour y attendre un coup de téléphone. Ce qui ne l'empêcha pas de sursauter quand ledit téléphone sonna.

— Turner, dit-il en décrochant.

— Satisfaisant, répondit une voix masculine. Très satisfaisant.

— Euh… merci, bredouilla le juge mais on avait déjà raccroché.

*

* *

À l'autre bout de la ville un autre téléphone sonna, dans le bureau d'un avocat nommé Harvey Weems. Depuis quatre ans, Weems n'avait pas gagné un seul procès mais, comme chasseur d'ambulances, il n'avait pas son pareil. Quand le téléphone sonna, il regarda l'appareil d'un œil indifférent, en se demandant s'il devait ou non répondre. Depuis quelque temps, personne ne l'appelait, à part des créanciers et des clients l'accusant de n'avoir pas été fichu de les défendre.

À la seizième sonnerie, il ne supporta plus le suspense.

— Cabinet juridique, marmonna-t-il.

— Est-ce que c'est Harvey Weems, l'avocat ? demanda une voix masculine.

— Ouais, ouais, fit Weems avec lassitude. Combien je vous dois ?

— Vous ne me devez rien, Mr Weems.

— Ah bon. Vous voulez me faire un procès en combien de dommages-intérêts ?

— Je ne veux pas vous faire de procès, Mr Weems.

— Je ne vous dois pas d'argent et vous ne voulez pas m'intenter un procès ?

— Mais non.

— Vous m'avez appelé par mon nom, dit Weems, très perplexe. Alors ce n'est pas un faux numéro.

— Cet appel téléphonique pourrait vous rapporter beaucoup d'argent, dit la voix.

— Ah oui ? Sans blague ?

— À moins que j'y mette fin maintenant.

N'étant absolument pas « dur de comprenure » comme disent les braves gens, Weems comprit et se tut.

— Merci, Mr Weems. J'ai du travail pour vous. Avez-vous entendu parler de l'affaire Billy Martin ?

— Le gosse qui a tabassé ses parents à mort pendant leur sommeil ? Ouais, je connais un peu.

— Excellent. Nous… je voudrais que vous régliez la caution du jeune homme et que vous le fassiez sortir de prison.

— Que je règle la caution ? s'écria Weems qui n'en croyait pas ses oreilles. Est-ce que vous savez à combien le juge Turner l'a fixée ? Qui est-ce qui serait assez dingue pour allonger autant de fric, histoire de rendre à la rue ce petit merdeux ?

— Moi.

— Hein ? Vous ?

— Oui, et je vous paierai dix pour cent de cette somme si vous allez régler la caution à ma place.

— Dix pour cent ? Euh… c'est très généreux…

Weems écrivit la somme sur un bout de papier et dessina un cœur autour.

— L'argent vous sera apporté dans une heure, en petites coupures usagées. Vos honoraires seront inclus.

— En espèces ? demanda Weems en écrivant FISC sur le bout de papier mais sans cœur autour.

— En espèces. Retirez vos honoraires et portez le reste à qui de droit pour régler la caution.

— Euh… Et qu'est-ce que je suis censé faire de Billy Martin ensuite ? Il s'est quand même rendu orphelin, vous savez.

— Il y aura un papier avec une adresse, avec l'argent. Donnez-le-lui et puis ne pensez plus à lui.

— Ne plus penser… Vous voulez dire qu'il ne sera pas mon client ?

— Vous êtes payé pour le faire sortir de prison, Mr Weems, pas pour le représenter. Donnez-lui l'adresse, oubliez-le et oubliez cette conversation. Vous touchez des honoraires considérables pour cette mission. En espèces. Si je pensais que vous n'obéissez pas à mes instructions, je serais forcé de vous dénoncer à la direction des impôts. Cela ne vous plairait pas, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Weems en dessinant un cœur plus grand autour de celui contenant la somme. Non, ça ne me plairait pas. C'est vous le chef, monsieur… ?

— L'argent sera à votre bureau avant une heure, Mr Weems. Nous n'aurons plus aucune raison de nous entretenir ensuite.

L'inconnu raccrocha sans dire au revoir, laissant un Harvey Weems de plus en plus perplexe, son téléphone muet à la main.

Cinquante-trois minutes plus tard, on frappa à sa porte et il se leva pour aller ouvrir.

— Mr Weems ? demanda un jeune garçon, qui ne devait pas être plus âgé que Billy Martin.

— C'est moi, petit. Qui es-tu ?

— J'ai quelque chose pour vous.

Le gosse ramassa un attaché-case qu'il avait posé contre le mur et le remit à l'avocat.

— C'est l'argent ?

— C'est ce que je dois vous remettre, répliqua le gamin et il s'en alla.

« Qu'il aille se faire foutre, pensa Weems en refermant sa porte. Et d'abord, je n'allais pas lui donner de pourboire. »

Il alla placer la mallette sur son bureau et l'ouvrit. Des liasses bien rangées de billets usagés, réunies par des bandes de papier, s'offrirent

à sa vue. Pendant un instant fugace Weems se demanda ce qui pourrait l'empêcher de prendre tout et de disparaître. Il retira les liasses constituant ses honoraires, les rangea avec soin, referma la mallette et regretta de ne pas avoir le courage de chercher une réponse à sa question.

Il prit l'attaché-case et traversa la ville pour aller faire libérer Billy Martin. Weems savait que le petit merdeux avait fort probablement assassiné ses parents, il l'avait pour ainsi dire avoué. Mais Harvey Weems s'en fichait un peu. Il avait touché ses honoraires et il était bien content de ne pas avoir à défendre le morveux pour les gagner.

Ce serait le souci d'un autre avocat.

Pensait-il.

*

* *

La prison n'avait en rien atténué l'insolence de Billy Martin. Weems le vit tout de suite à sa figure.

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ? demanda le gosse.

— C'est moi qui t'ai fait libérer, petit, répondit Weems.

— Et alors ? Va te coller une médaille, gras du bide ! marmonna Billy en le bousculant pour passer.

Weems venait de dépasser la quarantaine, il était assez âgé pour être le père de Billy Martin. Il trouva cette idée tout ce qu'il y avait de plus désagréable.

— Et alors, merde, qu'est-ce que tu attends ? Que je tombe à genoux pour dire merci ? ricana Billy.

— Je n'attends rien de toi, mon petit bonhomme. Viens. La paperasse est terminée. Allons-nous-en.

Weems et Billy sortirent et s'arrêtèrent sur une marche du perron.

— C'est ici que nous nous séparons, fiston, dit Weems.

— Ça me va tout à fait.

— Tiens.

Billy prit le bout de papier et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

— Une adresse. Je suppose que c'est celle du monsieur qui a payé ta caution. Il s'attend peut-être à ce que tu ailles le remercier, lui.

Weems planta là l'affreux gamin et s'en alla. Si, à ce moment, quelqu'un l'avait abordé et lui avait posé une question sur Billy Martin, il aurait répondu : « Billy quoi ? »

Tout ce qui occupait sa pensée, c'était l'argent qu'il avait dans son bureau.

*

* *

Billy regarda l'adresse sur le bout de papier et elle ne lui dit rien. Mais tout de même, malgré ses airs fanfarons, il était curieux de savoir comment était cet homme qui acceptait d'allonger comme ça un demi-million de dollars pour le faire sortir du trou. En entendant parler du règlement de la caution, il avait cru deviner d'où ça venait, mais cette adresse qu'il avait là ne lui disait rien du tout.

Qui pouvait bien être ce mystérieux bienfaiteur, alors ? Et s'il était prêt à payer aussi cher pour le faire libérer, il devait être plein aux as et alors qu'est-ce qu'on ne pourrait pas lui faire abouler en plus, hein ?

La cupidité fut le facteur déterminant dans la décision que prit Billy Martin d'aller jeter un coup d'œil à cette adresse. Si le type se laissait soutirer de l'argent, Billy en avait l'usage, pour quitter la ville. Il avait de bonnes raisons de fuir Detroit, et l'inculpation suspendue au-dessus de sa tête n'était pas la principale.

Billy avait quelque argent à lui, qu'on lui avait rendu avec le reste de ses effets en le relaxant. Il préféra le garder et se rendre à cette adresse à pied. Il connaissait le quartier, qui n'était guère à plus d'un kilomètre.

Il descendit le reste des marches et partit tranquillement, sans se douter qu'il était suivi par trois personnes.

Les trois jeunes gens qui suivaient Billy connaissaient bien leur affaire. Il y en avait un juste derrière lui, un second de l'autre côté de la rue et un juste devant. De cette façon, pas moyen de le perdre. Ils le suivirent discrètement jusqu'à ce qu'il arrive dans le sale quartier où se trouvait l'adresse du bout de papier.

Il n'y avait pas beaucoup de piétons, dans ce coin-là. Il n'y avait pas beaucoup de gens assez courageux – ou assez fous – pour s'y promener. Cela ne gênait pas du tout Billy Martin d'y marcher, ce qui donne la mesure de son insolence. Après tout, est-ce qu'il ne venait pas de se tirer peinard d'une inculpation de double meurtre ? Est-ce que le tribunal s'attendait sérieusement à le voir rappliquer le jour du procès ? Ah là là, il serait loin, ce jour-là !

En réalité, il allait être effectivement très loin ce jour-là, mais pas tout à fait comme il le pensait.

Comme ils se rapprochaient de leur destination, les trois jeunes gens commencèrent à resserrer les rangs autour de Billy. Celui qui était devant ralentit, celui qui était derrière pressa le pas et celui de côté traversa la chaussée.

À vrai dire, ils n'étaient même pas des jeunes gens. Ils ne devaient pas être plus âgés que Billy. Un des trois était justement le gamin qui avait apporté l'argent à Harvey Weems.

Billy était tellement absorbé par le but de sa longue marche qu'il ne remarqua pas la personne qui était devant lui avant d'être sur le point de la dépasser. Alors qu'il n'était qu'à trois ou quatre pas, le garçon se retourna brusquement.

— Salut, Billy, dit-il.

Billy le reconnut et s'arrêta net. Il fit deux pas à reculons, mais les deux autres l'avaient rattrapé et il leur rentra dedans.

— Salut, les mecs…

Les deux autres prirent chacun un bras de Billy et, à la suite du premier, ils le conduisirent dans une ruelle spécialement choisie pour sa fonction.

— Allez ah, les mecs, bredouilla Billy, sa façade de petit dur complètement écroulée.

Les autres ne l'écoutèrent pas et, comme il faisait des efforts pour se dégager, les deux garçons resserrèrent leur poigne.

— C'est assez loin, dit le premier en se retournant.

Ses camarades lâchèrent les bras de Billy et le poussèrent violemment dans le fond de l'impasse. Il perdit l'équilibre et s'étala à plat ventre, le nez dans les ordures.

Il se ramassa aussitôt, regarda les trois loubards s'approcher de lui et il entendit le bruit à peine perceptible – *clic, clic, clic !* – des trois couteaux à cran d'arrêt qui apparurent dans leurs mains comme par magie.

— Allez ah, les mecs, répéta-t-il en reculant, les mains levées devant lui.

Deux des garçons s'avancèrent, leurs lames étincelèrent et du sang jaillit des deux mains de Billy qui poussa un hurlement de douleur.

— Je vous en supplie ! glapit-il, mais sa supplication tomba dans les oreilles de trois sourds.

Les trois gamins s'avançaient ensemble, à présent, et leurs lames disparurent dans un flou de mouvement que Billy essaya de suivre des yeux jusqu'à ce qu'il soit aveuglé par un voile de sang. Il fallut encore un petit moment pour qu'il perde, après la vue, la faculté de sentir la douleur ; à ce moment, les trois garçons reculèrent et refermèrent leurs couteaux, avec un triple claquement.

L'un d'eux se pencha sur Billy pour y chercher un signe de vie, n'en trouva aucun, fit un geste affirmatif à ses compagnons et les précéda hors de l'impasse.

Le Billy Martin qui gisait sur les pavés gluants, couvert de lambeaux de chair détachés de ses os, ne ressemblait pas du tout au petit merdeux qui avait matraqué à mort ses parents comme qui rigole.

Billy Martin mourait comme il avait vécu… comme un petit crapaud répugnant qui n'aurait jamais l'occasion de devenir un

immonde salaud intégral.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il devait apprendre aux gens qu'il était le seul à avoir le droit de tuer impunément.

Le meurtre, c'était l'affaire de gens qui savaient faire ça bien, comme il faut, pour les bonnes raisons, et il n'y en avait qu'un, c'était Remo. Il était dans la charmante petite ville de Little Ferry, en Virginie, pour apprendre cette leçon au chef de la police à la retraite, Duncan Dinnard.

Le chef Dinnard avait fait fortune aux dépens des habitants et des touristes de Little Ferry et avait pris sa retraite pour en profiter. Il avait transformé la charmante petite ville de Virginie en un de ces endroits où si l'on avait assez d'argent – et si on en distribuait assez – on pouvait littéralement tuer impunément.

— Ne vous laissez pas abuser par le fait qu'il soit retraité, avait dit le Dr Harold W. Smith à Remo et à Chiun. Il règne encore sur cette petite ville avec une main de fer. Il est temps qu'il soit retiré pour de bon de la circulation.

Smith ne pouvait être plus précis.

Duncan Dinnard ne craignait rien. Il était archimillionnaire, il avait une somptueuse propriété et un yacht, tous deux conformes à sa situation. De plus, ses biens et sa personne étaient protégés par les meilleurs agents et par les meilleurs systèmes de sécurité qu'on pouvait se payer.

Pour le moment, l'obèse Dinnard était dans sa somptueuse propriété et profitait de la meilleure compagnie féminine qu'on pouvait se payer. Rien n'était plus loin de sa pensée que sa propre mort.

Au besoin, il avait de quoi la payer aussi pour avoir la paix.

— Très impressionnant, le décor, dit Remo au petit Oriental aux légers cheveux blancs qui examinait avec lui la propriété de Dinnard.

— Il n'est pas nécessaire de complimenter un homme que l'on va assassiner, déclara avec dédain le vieux Coréen. C'est de mauvais goût.

— Ah, je vois ! L'assassinat, d'accord, mais le mauvais goût est impardonnable.

Chiun renifla bruyamment.

— Si c'était vrai, tu n'aurais pas d'amis du tout. Je t'en prie, fais

ton travail, dit-il en désignant d'un geste auguste le grand portail. Je souhaite en finir avec ces broutilles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez peur de rater un de vos feuilletons télé ?

— Le Maître de Sinanju ne perd plus son temps avec ces drames de la journée voués au sexe et à la violence.

— Ah, non ?

— Non, confirma Chiun. Et j'ai même commencé à écrire un poème épique. Un poème Ung. Le plus beau morceau de poésie Ung depuis le Grand Maître Wang. C'est à propos d'un papillon.

— Ah, oui ?

— J'ai déjà écrit les cent soixante-cinq premières strophes du prologue.

— Ce n'est pas grave, Chiun. Je suis sûr que ça s'étoffera dans la version finale.

— Butor insolent. J'aurais bien dû me douter qu'un garçon blanc impossible à entraîner dans les arts subtils de Sinanju manquerait du raffinement nécessaire pour apprécier aussi la beauté.

— Je suis aussi raffiné que le premier butor blanc venu, répliqua Remo.

Les plaintes de Chiun à propos de ses défauts ne vexaient plus Remo. Il entendait ces plaintes, toujours les mêmes, depuis plus de dix ans, depuis l'instant où il avait été présenté au vieux maître, dans un gymnase du sanatorium où il s'était retrouvé le lendemain de sa mort.

À vrai dire, et pour commencer, il n'était pas vraiment mort. Cela aurait été bien si quelqu'un – n'importe qui – avait pris la peine de l'informer qu'il n'allait pas réellement mourir sur la chaise électrique où on l'avait branché, mais il passait l'éponge.

Durant ces terribles moments, sur la chaise, Remo n'avait pas vu sa vie entière défiler devant ses yeux. Il ne pensait qu'à l'injustice ridicule, risible des récents événements. Remo Williams était un brave flic, un agent de la circulation de la police de Newark, qui avait été condamné à griller sur la chaise électrique parce qu'un revendeur de drogue qu'il poursuivait avait eu le malheur de mourir. Remo n'avait pas tué le revendeur mais il avait été la personne la plus commode à accuser, sur le moment. Alors il s'était assis sur la chaise et avait essayé de ne pas trop penser et, en se réveillant, il était dans une chambre d'hôpital sans fenêtre, dans un truc qui s'appelait le sanatorium de Folcroft, à Rye, dans l'État de New York.

Tout d'abord, Remo se crut au ciel mais la figure qui se pencha sur lui dissipa toutes les idées d'au-delà. C'était la figure de Harold W. Smith, une figure pincée de citron pressé, équipée de lunettes à monture d'acier et d'un froncement de sourcils permanent. Le Dr Smith portait, comme toujours, un costume trois-pièces gris et un

attaché-case. Pas un instant il ne demanda à Remo quel effet cela faisait de revenir de chez les morts. Il n'en avait pas besoin. Le Dr Harold W. Smith avait manigancé toute l'affaire, de la fausse inculpation à la fausse exécution.

Remo se plaignit de n'avoir plus d'identité, puisqu'il était officiellement mort. Le Dr Harold W. Smith parut ravi. Tout au moins, il déplaça les papiers sur son bureau avec un peu plus d'entrain que d'habitude. C'était ce qui se rapprochait le plus, chez Smith, d'une manifestation d'enthousiasme délirant.

Il emmena Remo dans le gymnase pour faire la connaissance de Chiun. Cet Oriental de quatre-vingts ans, expliqua-t-il, ferait de Remo un autre homme. Et ce fut ce qui advint : au fil des années Remo devint un homme capable de rester sous l'eau pendant des heures à la suite, d'escalader la façade lisse de gratte-ciel sans cordes ni échelles, de compter les pattes d'un mille-pattes marchant sur son doigt, de marcher sans le moindre bruit et pourtant d'entendre les battements de cœur d'un homme à cent mètres. Car ce que lui enseignait Chiun, ce n'était pas une technique ni un truc mais la source solaire même de tous les arts martiaux.

Le vieux Coréen était le Maître de Sinanju et fort probablement l'homme le plus dangereux du monde. Harold Smith l'avait engagé afin qu'il entraîne un homme pour une mission tellement secrète que Chiun lui-même ne pouvait pas en avoir connaissance. La mission, c'était de fonctionner comme bras armé d'une organisation si illégale que sa découverte risquerait bien de sonner le glas des États-Unis. CURE appartenait à l'Amérique mais l'Amérique ne pouvait se réclamer de cette organisation parce que CURE opérait tout à fait en dehors de la Constitution. CURE faisait chanter. CURE kidnappait. CURE assassinait. Parce que, à l'occasion, ces méthodes étaient nécessaires pour lutter contre le crime.

Remo Williams fut entraîné à tuer. Silencieusement, rapidement, comme seul savait le faire un Maître de Sinanju. Harold W. Smith braquait Remo sur les objectifs, et Remo les éliminait.

L'objectif, cette fois, était Duncan Dinnard, dont la somptueuse demeure se dressait à présent devant Remo et Chiun. La maison était entourée de gardes, armés évidemment.

— Allez, allez, debout là-dedans, un peu de nerf que diable ! cria Remo en tapant dans ses mains.

— Qui va là ? glapit un des gardes en levant son arme en position de tir.

— De l'ordure blanche, marmonna Chiun entre ses dents.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda le garde.

— Il dit que nous venons ramasser les ordures, répondit Remo.

— C'est un éboueur, ça ? demanda un deuxième garde qui

examinait Chiun d'un air soupçonneux.

— Service municipal, déclara Remo comme si cela expliquait tout.

— J'ai jamais vu un éboueur comme celui-là, dit le premier garde.

— Et d'abord, il ne nous reste plus d'ordures. On est passé hier emporter les poubelles.

— Vous vous gourrez, fillettes, dit Remo.

— Hein ? Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda le premier garde.

— Il vous reste encore des ordures.

— Quoi par exemple ?

— Par exemple vous deux.

Les barreaux de la grille étaient très rapprochés, bien trop rapprochés pour qu'un corps humain passe entre eux, normalement.

Les mains de Remo jaillirent entre les barreaux, saisirent chaque homme à la gorge et tirèrent. Après avoir été écrasés entre les barreaux, les deux gardes étaient morts, broyés ou électrocutés, difficile de déterminer la cause de décès exacte.

— Travail cochonné, jugea Chiun d'un air tout à fait dégoûté.

— Ça a marché, pas vrai ? Je passe par-dessus, annonça Remo.

Il ouvrit les mains et laissa les deux hommes s'affaler par terre. Départ arrêté, il s'élança et sauta par-dessus la grille de quatre mètres de haut et quand il retomba de l'autre côté, Chiun l'y attendait.

— Entre les barreaux, expliqua Chiun avec un sourire mielleux. Certains d'entre nous dédaignent les exhibitions vulgaires et fanfaronnes.

— Les exhib…

— Finissons-en, trancha le vieil Oriental. Je vais au bateau. Tente ta chance dans la maison.

— Le premier qui trouve Dinnard aura droit au sale boulot !

Chiun ferma les yeux et soupira :

— On ne parle pas de son honorable profession en l'appelant un sale boulot !

— Allez ah, petit père ! Vous me prenez pour un idiot fini ? Non, ne répondez pas à cette question.

— Sale décision, maugréa Chiun et il descendit vers la petite jetée où le yacht de Dinnard était amarré.

Remo remonta vers la maison, rencontra à deux reprises des chiens féroces, raisonna avec eux et les laissa inconscients mais indemnes. Il n'y avait aucune raison au monde de tuer une brave bête.

Remo s'approcha de la maison après être passé dans le champ d'innombrables caméras de sécurité sans être vu. Se penser invisible, comme le lui avait appris le Maître de Sinanju, accomplissait des merveilles pour le corps.

Sa décision suivante fut de savoir s'il enfoncerait simplement la porte ou sonnerait. Il opta pour la sonnerie, jugeant que ce serait plus

intéressant.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'homme qui lui ouvrit.

— Est-ce que vous avez tous les mêmes manières, par ici ?

— Hein ?

— Laissez tomber. Est-ce que le chef Dinnard est à la maison ?

— Qui veut le savoir ?

Remo regarda à gauche, à droite, derrière lui et finit par répondre :

— Ça doit être moi.

— Un petit rigolo, marmonna l'individu et il s'apprêta à refermer la porte.

Remo y posa l'index et elle s'immobilisa tout de go. L'autre eut beau pousser et pousser, de toutes ses forces, le battant ne bougea pas.

— Dites donc ! s'exclama-t-il en regardant le doigt de Remo. Comment c'est que vous faites ça ?

— Le principe du levier. Est-ce que le chef est là ?

Toujours aussi impressionné, l'homme répondit :

— Bien sûr qu'il est là. Dites, vous pourriez m'apprendre ce truc-là ?

— Quel truc ?

— Ça, dit l'homme en montrant l'index de Remo. Le truc du levier.

— Vous voulez l'apprendre ?

— Ben oui…

— Observez.

Remo ôta son doigt de la porte et le leva tout droit devant la figure de l'homme, en retenant son regard. D'un mouvement sec, le doigt s'inclina, les yeux de l'homme se révulsèrent et il s'étala sur le sol.

— Ah, bien sûr, si vous ne faites pas attention…, dit Remo en l'enjambant. Ne vous en faites pas, je le trouverai bien tout seul.

La maison était immense mais l'instinct de Remo fonctionnait à pleins tubes et il avait l'impression de renifler la présence de Dinnard. Il sentit autre chose, aussi. Du parfum. Une femme… il y avait une femme dans la maison avec Dinnard, ce qui risquait de compliquer les choses.

En suivant son nez, de pièce en pièce et dans les couloirs, Remo finit par arriver dans une chambre opulente, pleine de miroirs, de coussins, de riches meubles et d'un énorme lit. Sur le lit, un homme tout aussi énorme savourait les fantaisies prodiguées par une ravissante personne blonde avec de grands seins satinés aux pointes roses, des mains délicates et une bouche charnue, le tout étant assidûment au travail pour le moment.

Ni la belle personne ni le chef ne remarquèrent Remo quand il entra et s'approcha du lit. Elle grognait et gémissait en s'appliquant à la tâche tandis que Dinnard grognait et gémissait de plaisir.

— Excusez-moi, Mademoiselle, dit Remo en regardant par-dessus

l'épaule nue de la fille.

— Hein ? fit-elle en sursautant.

Il plaça une main sur le dos lisse et exerça une légère pression sur la cinquième vertèbre. Les yeux de la fille prirent une expression égarée car elle éprouvait plus de plaisir qu'elle n'en avait jamais rêvé. Lentement, les coins de sa bouche généreuse se relevèrent et puis elle tomba de côté sur le lit, inconsciente de tout ce qui se passait autour d'elle. Elle allait demeurer un moment dans cet état.

Dinnard, qui quelques secondes plus tôt se prélassait dans ses sensations personnelles, s'aperçut lentement que la blonde avait cessé de le manipuler.

— Hé, Sally, dit-il en rouvrant les yeux. Qu'est-ce que tu fous ?

— Sally a pris le reste de la journée, répondit Remo. Je la remplace.

— Quoi ? Qui diable êtes-vous ? Comment êtes-vous entré ?

— À quelle question préférez-vous que je réponde en premier ?

— Qui diable êtes-vous ? cria Dinnard en essayant de se soulever en position assise.

Remo lui appliqua une main sur la poitrine et poussa juste assez pour le faire retomber sur le dos.

— Je suis l'éboueur.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? tempêta Dinnard tandis que sa figure virait au violet tant il faisait d'efforts pour se redresser. Vous savez qui je suis ?

— Je le sais, chef. Vous êtes un gros tas de fange qui a assez longtemps imposé sa loi à cette petite ville. Je suis ici pour emporter les ordures une bonne fois pour toutes.

— Quelles ordures ?

— Vous.

— Vous êtes fou ! Léo !

— C'est le type qui ouvre la porte ?

— Léo !

— Il ne peut pas vous répondre. Il fait un somme.

— J'ai des gardes au portail.

— Ils font un somme permanent.

— J'ai des chiens ! Vous les avez tués ?

— Bien sûr que non ! protesta Remo avec une douloureuse indignation. Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui ferait du mal aux animaux sans défense ? Pauvres bêtes !

— Qu'est-ce que vous voulez ? De l'argent ? Je peux vous donner des masses d'argent !

— Vous savez, il y a eu un temps, dans ma vie, où j'aurais dit oui à ce genre de proposition.

Pendant une fraction de seconde, la pensée de Remo revint en

arrière, vers le temps précédant Smith et Cure et Chiun, mais il secoua la tête et se dit que sa vie était meilleure à présent.

— J'ai une fortune fantastique, déclara Dinnard.

— Malheureusement, je n'aime pas votre façon de gagner votre argent, chef.

— Écoutez, je ferai tout ce que vous voudrez, n'importe quoi…

— Alors taisez-vous. Acceptez la fin en homme.

— La fin ? glapit Dinnard d'une voix de fausset. Qu'est-ce que ça veut dire, la fin ?

— Ça veut simplement dire que votre heure a sonné, Dinnard. Voici votre mort ! déclama Remo de sa plus belle voix d'animateur de jeux télévisés.

Il y avait très longtemps qu'il n'avait pas regardé de jeux télévisés.

— Gloug…, voulut dire Dinnard, mais il ne put aller plus loin parce que la main de Remo se resserrait sur sa poitrine, à l'endroit du cœur, et soudain ce cœur se mit à battre très rapidement, en accélérant au point que le fragile organe fut incapable de le supporter et explosa purement et simplement.

Remo retrouva Chiun sur la jetée, à côté du yacht de Dinnard, en contemplation devant la mer.

— Vous composez encore de la poésie Dingue… oh pardon, Ung ?

— Ne sois pas insolent avec moi !

— Pardon, petit père.

— Il t'a fallu tout ce temps pour accomplir notre mission ici ?

— Eh bien, j'ai dû donner des leçons sur le principe du levier et puis…

— Tes excuses ne m'intéressent pas. Par-dessus le marché, ta technique était défectueuse.

— Vous étiez en bas ici et moi j'étais là-haut, protesta Remo, puis il demanda, en sachant qu'il allait le regretter : Et d'abord, comment savez-vous que ma technique était défectueuse ?

— Je le sais, répliqua énigmatiquement Chiun et il se tourna vers son élève en reniflant un peu. De plus, tu as sur toi une odeur de femme, et de femme blanche, pour tout aggraver. Sans aucun doute tu te vautrais dans les plaisirs de la chair alors que tu étais censé travailler.

— Qui, moi ? Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

— Je le dis parce que tu es un butor ingrat qui a laissé le Maître de Sinanju attendre, ici tout seul, pendant que tu forniquais…

— Jamais de la vie ! Au contraire…

Les protestations de Remo furent couvertes par une énorme explosion venant de la maison de Dinnard.

— Vous vous êtes occupé du yacht ? demanda-t-il.

— Oui. Et toi de la maison, à ce que je vois.

— Conduite de gaz.

Chiun se leva.

— Nous pouvons partir, alors ? Tu as fini de me faire gaspiller un temps précieux ?

— Smith ne pensera pas que c'est du gaspillage.

— Peut-être. Mais je m'intéresse à la technique, à l'exécution, à la poésie du mouvement. Ton Philistin d'empereur Smith ne s'occupe que de résultats, rétorqua Chiun avec dédain.

*

* *

— Je suis satisfait des résultats, déclara le Dr Harold W. Smith en se carrant dans son fauteuil derrière son bureau, au sanatorium de Folcroft.

— Tu vois ? dit Chiun à Remo.

— Pardon ? demanda Smith. Quelque chose m'a échappé ?

— Il savait que vous alliez dire ça, expliqua Remo.

— Dire quoi ?

— Que vous étiez satisfait.

— Pourquoi ne le serais-je pas ? s'étonna Smith en regardant Chiun mais ce fut Remo qui répondit :

— Ma technique était défectueuse.

— Ah ! Euh… oui, vous feriez bien de travailler ça, Remo, dit Smith et Chiun ricana. Enfin bref, cette dernière mission était relativement mineure. J'ai autre chose pour vous.

— Quelque chose qui n'exige pas une bonne technique, dit Chiun.

Smith ne fit pas attention à lui.

— Un garçon de quinze ans a été assassiné à Detroit il y a trois jours. Un certain William Billy Martin. Il a été tué à coups de couteau par au moins trois personnes.

Remo secoua la tête.

— C'est bien malheureux mais c'est la police que ça regarde, pas nous.

— Un enfant a été tué ! s'exclama Smith avec indignation, comme si cela expliquait tout.

Remo eut peur que Chiun ne se lance dans une de ses tirades sur le caractère sacré des enfants mais Smith y coupa court :

— Permettez que je vous explique. Ce meurtre est le plus récent d'une épidémie d'assassinats d'adolescents dans tout le pays.

— Quelle est la propagation ?

— Ça se passe le plus souvent à Detroit mais des cas ont été aussi signalés à New York, Los Angeles et La Nouvelle-Orléans.

— Qu'est-ce qui avait fait la gloire de ce dernier gosse ?

— Il a assassiné ses parents, très vraisemblablement, mais on l'a tué avant son procès.

— Charmant bambin.

— Il les a matraqués à mort avec une batte de base-ball ou quelque chose, pendant leur sommeil.

— Qu'est-ce qu'il faisait dans la rue ?

— Il était en liberté sous caution.

— Quelles espèces de lois à la con ils ont à Detroit ? s'écria Remo.

— Tout le monde a été surpris, surtout si l'on tient compte du juge qui s'occupait de l'affaire. Pas d'explications. Le gosse était simplement libéré sous caution.

— Combien de temps ?

— Combien de temps, quoi ?

— Depuis combien de temps le gosse était en liberté sous caution, quand il a été tué ?

— Moins d'une heure.

— Donc, quelqu'un a monté le coup. On a payé sa caution pour le faire sortir de prison, pour pouvoir le tuer.

Un silence plana pendant un moment. Puis Remo demanda :

— Et les autres ? C'était aussi de jeunes assassins ou des voleurs d'enjoliveurs ?

— Certains avaient un casier mais aucun n'avait été arrêté pour meurtre.

— Alors qu'est-ce que vous voulez que nous fassions ? Trouver qui a tué le tueur ? Je veux dire, quoi, si le gosse a tué ses propres parents, qu'est-ce que ça peut foutre qu'on l'ait tué à son tour ?

— C'était un enfant, déclara Chiun et Remo comprit qu'on n'y couperait pas.

— Oui, enfin, peu importe, grommela Smith exaspéré. Vous allez à Detroit, puisque c'est là que s'est produit le plus récent incident…

— Incident ? glapit Chiun et Remo comprit que l'heure H était arrivée. Vous appelez le meurtre d'un enfant un incident ?

Smith regarda Remo, qui souleva les épaules en écartant les bras et se prépara à l'assaut verbal qu'ils allaient subir.

— Les enfants sont les promesses de grandeur…

— Je sais, marmonna Remo.

— … de toutes les manières possible.

Remo jeta à Smith un coup d'œil « je sais tout ça par cœur » et soupira :

— Je sais, Chiun.

— Ils ont été créés sacrés à nos yeux !

— Chiun…

— Ils sont l'espoir de l'avenir…

— Chiun…

— On ne peut pas tuer l'espoir. C'est inconcevable. C'est contraire aux lois de Sinanju.

Remo renonça et demanda à Smith :

— Vous avez nos billets ?

— Oui. Vous avez un vol pour Detroit ce soir, vos places sont réservées.

— Quoi que cet enfant ait fait, personne n'avait le droit de le tuer !

— Nous savons, Chiun, nous savons, dit Remo en se levant. Venez, nous devons faire nos bagages.

— C'est inconcevable ! C'est notre responsabilité de découvrir qui commet ce plus méprisable des crimes.

— Entièrement d'accord, Chiun, c'est notre responsabilité.

— Bonne chance, dit Smith.

— Nous n'aurons pas besoin de chance, répliqua Chiun. Ceci est quelque chose qui doit être fait et ce sera fait. Je le jure.

Sur ce, Chiun sortit à grands pas du bureau. Remo se tourna vers Smith, avant de lui courir après :

— Il va aller à pied jusqu'à Detroit, si je ne le retiens pas. Nous vous tiendrons au courant.

CHAPITRE III

Remo et Chiun passèrent à leur hôtel, juste le temps d'y déposer leurs bagages, et se rendirent dans une agence de location de voitures. Ils n'allèrent pas à la compagnie numéro un, mais dans une des autres parce que Chiun disait qu'il avait du respect pour les gens qui se donnaient constamment du mal pour réussir.

Remo aurait aimé prendre le temps de respirer mais Chiun le poussait à louer une voiture tout de suite pour aller au poste de police où Billy Martin avait été arrêté et libéré sous caution.

— Il ne faut pas permettre à ces tueurs d'enfants de hanter les rues plus longtemps qu'il n'est absolument nécessaire, disait-il.

— Je comprends ce que vous ressentez, dit Remo mais Chiun s'offusqua et le fit taire d'une exclamation dégoûtée :

— Naturellement, tu ne sais pas ce que je ressens. Tu n'as jamais vu un enfant noyé à cause de la famine. Tu n'as jamais connu le chagrin de Sinanju…

— Ça va, Chiun ça va !

Remo avait été forcé d'écouter Chiun pontifier sur ce même sujet, durant tout le vol jusqu'à Detroit.

— Vous avez raison, dit-il. Je ne sais pas ce que vous ressentez, je l'avoue, mais je n'arrive pas à me mettre dans tous mes états à cause du meurtre d'un sale petit morveux qui a tué ses propres parents.

Chiun toisa Remo avec mépris et rétorqua :

— Je ne trouve pas les mots pour exprimer ce que je pense de toi en ce moment.

— Vous en faites pas, vous trouverez bien quelque chose.

— Quand je pense que j'ai lutté pendant des années pour t'inculquer les connaissances d'un maître de Sinanju et tu n'es même pas capable de réagir à l'assassinat d'un enfant !

— Écoutez, Chiun, dit Remo au volant de la voiture, j'ai pleuré quand Old Yeller est mort, vraiment pleuré…

— Old quoi ?

— C'était un chien, dans un film que j'ai vu quand j'étais petit.

— Tu compares la mort d'un enfant à la mort d'un animal… d'un chien ?

Remo jugea préférable de se taire parce que chaque fois qu'il ouvrait la bouche il aggravait son cas.

Il continua de conduire en s'efforçant de rester sourd aux récriminations de Chiun, ce qui était dur, dur, même pour lui. Le vieil

Oriental n'avait toujours pas fini quand ils arrivèrent au poste de police mais, apparemment, il décida de garder pour plus tard ce qu'il avait encore à dire, lorsqu'ils auraient obtenu les renseignements qu'ils cherchaient.

Il leur fallut un certain temps pour trouver l'inspecteur qui avait arrêté Billy Martin. Et quand ils le trouvèrent, il ne se montra pas tellement empressé de parler.

— Quel est votre intérêt dans cette affaire ? demanda William Palmer en considérant Chiun comme s'il n'arrivait pas à se faire une idée sur sa personne.

— Nous détestons les tueurs d'enfants, répliqua Chiun.

— Ah oui ? gronda Palmer. Et qu'est-ce que vous pensez de quelqu'un qui tue ses propres parents pendant leur sommeil, hein ?

— Est-ce que ça a été prouvé ? demanda Remo.

— Si vous êtes tant soit peu au courant de cette affaire, vous savez bien que non, mais ça l'aurait été si nous avions pu le traîner devant un tribunal. Mais ça vaut mieux comme ça.

— Pourquoi ? demanda Chiun.

— Parce que quelqu'un a fait économiser beaucoup d'argent à la ville en tuant le petit salaud, et ça je suis pour.

Remo s'interposa avant que Chiun ne réduise l'inspecteur en une chose encore plus répugnante que ce qu'il était déjà.

— Mon ami n'aime pas qu'on tue des enfants, c'est tout.

— Des enfants ? Billy Martin n'était pas un enfant ! riposta Palmer en déformant par une grimace sa figure passablement laide, pleine de creux et de bosses qui dissimulaient son âge, qu'on pouvait situer au choix entre trente et soixante ans. C'était un sale petit morveux qui n'avait absolument aucun respect pour la vie humaine. Il a eu ce qu'il méritait. Vous pouvez répéter ça à votre ami !

L'inspecteur tourna les talons et retourna dans le fond de la grande salle, ayant apparemment fini de leur parler, mais Remo n'en avait pas fini avec lui.

— Chiun, attendez-moi ici, pour que je puisse lui soutirer quelque chose d'utile.

Chiun renifla et contempla le plafond pendant que Remo s'approchait du bureau de l'inspecteur.

Palmer était déjà replongé dans des paperasses mais il releva la tête quand l'ombre de Remo tomba sur ses rapports.

— Qu'est-ce qu'il a, votre copain chinois ? demanda-t-il. C'est une pleureuse ou quoi ?

— Il n'est pas chinois mais coréen.

Palmer haussa les épaules et marmonna :

— Du pareil au même.

— Qu'il ne vous entende surtout pas dire ça, avertit Remo. Il est

encore plus chatouilleux à ce sujet qu'aux meurtres d'enfants.

Palmer regarda Chiun, derrière Remo.

— Qu'est-ce qu'il pourrait bien me faire ?

— Nous n'allons pas entrer dans ces détails maintenant. Je voudrais que nous parlions un peu plus de ce jeune Martin.

Palmer poussa un gros soupir.

— Bon, d'accord. Je vais vous donner encore une raison, pourquoi je suis content qu'on l'ait découpé en petits morceaux.

— Je vous en prie.

— Il allait s'en tirer.

— Vous supposez qu'il était coupable.

— Merde, quoi, je sais qu'il était coupable ! Il n'en faisait pas mystère.

— Il a avoué ?

— Pas officiellement mais il n'a pas beaucoup cherché à le nier non plus.

— Alors pourquoi est-ce qu'il allait s'en tirer ?

— Il allait acheter sa relaxe en donnant des renseignements sur quelque chose de gros qui se passait, à ce qu'il disait.

— Quoi ?

— Il ne l'a jamais dit mais il répétait que c'était drôlement gros.

— Vous ne devinez pas du tout ?

— Je ne joue pas aux devinettes, mon bonhomme. J'ai bien assez à faire en jonglant avec les réalités.

— Oui, j'imagine. Pouvez-vous me dire qui est l'avocat qui a avancé sa caution ?

— Qu'est-ce que vous êtes, un privé ou quoi ?

— Ou quoi, répondit Remo.

— Oh, et puis merde, je m'en fous. Tenez…

Palmer écrivit quelques mots sur un bloc, arracha le feuillet et le donna à Remo.

— C'est ce type-là. Un perdant. Je me demande encore où il a trouvé l'argent.

— Si je l'apprends, je vous le dirai, promit Remo en prenant le papier.

— Ouais, d'accord, répondit Palmer. D'accord.

Chiun garda le silence pendant le trajet jusqu'au cabinet de l'avocat, ce qui éveilla les soupçons de son élève.

— Nous y voilà, annonça Remo en s'arrêtant devant l'adresse indiquée. Weems. Harvey Weems. On dirait quelqu'un qui devrait être apparenté à Elmo Wimpler, vous vous souvenez, Chiun ?

Chiun resta cantonné dans son silence et son impassibilité, indiquant ainsi qu'il se passait indiscutablement quelque chose dans sa tête.

— Bon, allons lui rendre une petite visite, dit Remo en descendant de voiture et, après un coup d'œil à l'immeuble, il ajouta : Ça ne doit pas être le plus grand avocat du monde, s'il a son cabinet dans ce taudis.

— Tu supposes, dit Chiun et cela aussi, c'était un sujet qu'ils avaient déjà épuisé.

— Excusez-moi, petit père. Je ne devrais pas supposer qu'un cochon est un cochon simplement parce qu'il se vautre dans une auge à cochons.

Chiun se retint de tout commentaire, ce qui fit parfaitement l'affaire de Remo. Il espéra qu'ils trouveraient très vite ce « tueur d'enfants », pour que Chiun descende de sa chaire.

Ils entrèrent dans l'immeuble de quatre étages et apprirent, par la liste des locataires dans le vestibule, que le cabinet de Weems était au dernier étage. C'était d'ailleurs le seul bureau occupé de cet étage, un des quatre occupés dans tout l'immeuble.

L'ascenseur brillant par son absence, ils montèrent à pied par un escalier qui semblait être, plus que toute autre chose, le lieu d'élection pour la défécation… Ils tombèrent même, dès le premier palier, sur un homme qui soulageait sa vessie dans un coin. Non sans appréhension, Remo demanda :

— Vous ne seriez pas Harvey Weems, l'avocat, par hasard ?

— Merde, non, répondit l'homme en secouant les dernières gouttes avant de se rajuster. Je suis Blackie Danelo, le chirurgien du cerveau.

Toisant Remo d'un regard écœuré et Chiun d'un regard incrédule, le chirurgien du cerveau passa devant eux, descendit au rez-de-chaussée et sortit.

Chiun foudroya Remo d'un œil qui aurait calciné un hamburger et le précéda dans l'escalier, jusqu'en haut.

— Ben quoi, je n'ai fait que demander, marmonna Remo.

Au quatrième, ils examinèrent toutes les portes et s'arrêtèrent devant celle qui annonçait HARVEY WEEMS A O AT.

— C'est ici, annonça Remo. A-o-at.

Comme Chiun ne répondait même pas par un regard furieux, Remo frappa à la porte. Ne recevant pas de réponse immédiate, il frappa encore.

— Essaie le bouton de porte, dit Chiun comme s'il s'adressait à un petit enfant.

— J'allais le faire.

Remo s'aperçut que le bouton tournait aisément. Il poussa la porte et risqua un œil dans le bureau obscur.

— Lumière, dit Chiun.

— Est-ce que ça ne vous exaspère pas, quand quelqu'un n'arrête pas de vous dire de faire quelque chose au moment où on allait le

faire ? demanda Remo à la cantonade.

Il alluma et entra dans une antichambre sans fenêtre. En face, il y avait une autre porte, qui donnait présumablement dans le cabinet de l'a-o-at.

— Allons voir s'il est là-dedans.

— Quelqu'un y est, déclara Chiun.

— Ah ?

— Tu ne le sens pas ?

Remo renifla et du diable s'il ne le sentit pas ! Du sang, âcre, accompagné d'une odeur de mort. Il y avait quelqu'un dans la pièce, pas de doute, et celui qui y était n'allait sûrement pas leur ouvrir la porte… à eux ni à personne.

Il traversa l'antichambre et ouvrit. La pièce était faiblement éclairée par un rai de lumière filtrant par l'unique fenêtre. Il alluma en sachant ce qu'il allait découvrir.

Il y avait du sang partout, sur les murs, le plancher, le bureau, la fenêtre. Le cadavre ne sautait pas aux yeux, donc il devait être derrière le bureau.

Trois longues enjambées permirent de confirmer cette supposition.

— Pfffff ! On dirait que les découpeurs sont passés avant nous.

Chiun arriva et se pencha sur le corps, qui avait été presque haché menu.

— Weems, dit-il.

— Peut-être. Est-ce que vous supposez ?

— Je ne suppose pas, répliqua aigrement Chiun. J'emploie la logique. C'est le cabinet de Weems, c'est le bureau de Weems…

— Donc ça doit être Weems ? C'est beau, la logique.

Chiun ferma les yeux et reprit :

— Cet homme a ôté sa veste et ses souliers. La veste est sur le dossier de sa chaise de bureau, les souliers sont sous le bureau. Qui d'autre se mettrait à l'aise comme ça ?

— Vous avez peut-être raison.

— Prends son portefeuille.

Remo fouilla dans les poches de la veste et, comme cela ne révélait pas de portefeuille, il regarda dans les poches du pantalon du mort et en retira un vieux porte-billets en cuir décoloré.

— Permis de conduire, annonça-t-il en extrayant ledit document pour lire tout haut le nom inscrit : Harvey Weems… Et je suis le Dr Watson, conclut-il en remettant en place le permis et le portefeuille.

— Cet homme ne peut pas nous aider.

— Judicieuse observation.

— Nous devons donc déterminer pourquoi il a été tué.

— Je marche. Pourquoi ?

— Il savait quelque chose.

— Ah !

Chiun considéra le bureau et remarqua un bloc griffonné. Un grand signe du dollar dans un cœur avec un nombre et, à côté, un nombre plus petit. Il y avait aussi les mots « téléphone » et « voix d'homme ».

— Là, dit Chiun en montrant du doigt.

Remo alla se pencher sur le bloc-notes et annonça :

— La plus grosse somme est le montant de la caution.

— Et la plus petite ?

— Dix pour cent. Probablement ses honoraires pour avoir porté la caution.

— Et les mots ?

Remo les lut et déduisit :

— Il a reçu ses instructions au téléphone, par une voix d'homme. Ce type ne savait pas qui payait la caution.

— Il le savait peut-être et n'aurait pas dû.

— Et c'est pour ça qu'on l'a tué ?

— Une possibilité.

— Et une bonne, reconnut Remo à contrecœur. Vous allez sur-Holmer Holmes si vous continuez, Chiun.

— Je ne sais pas qui est ce Holmes dont tu parles, mais peu importe. Il est raisonnable de supposer que cet homme a découvert qui avançait la caution et cette information ou ce qu'il essayait d'en tirer ont abouti à sa mort.

— Un chantage ?

— Une possibilité.

— Alors celui qui a tué le gosse l'a tué aussi. Je ne suppose rien, notez bien !

— Non, tu exprimes simplement une autre possibilité.

— C'est ça. Tant qu'on y est, autant perquisitionner un peu, voir si nous trouvons quelque chose d'utile.

Remo commença par fouiller dans le bureau du mort tandis que Chiun se contentait de tourner en rond dans la pièce, en ne regardant rien mais en voyant tout.

Remo trouva finalement quelque chose d'utile dans le tiroir du haut d'un classeur, le seul à ne pas être vide.

— Ce type n'était nettement pas surmené par des causes, observa-t-il en tirant les dossiers.

Il les feuilleta et trouva une chemise au nom de Billy Martin.

— Un dossier, dit-il.

— Contenant quoi ?

Il l'ouvrit et découvrit des coupures de presse et une feuille de papier avec une adresse, qui devait être celle du gosse.

— Ce doit être le lieu du crime, supposa Remo en montrant le

feuillet.

L'adresse de l'enfant.

Chaque fois que Chiun appelait le jeune Martin un « enfant », Remo souffrait, réellement.

— Ouais, l'adresse du gosse, dit-il en rejetant la chemise sur le bureau. Je pense que nous devrions aller là-bas, ensuite. Quand nous sortirons, je trouverai une cabine publique et…

Et il se ravisa, reprit le dossier et le remit à sa place dans le classeur.

— Oui ? dit Chiun.

— Non, rien. Si nous avertissons les flics, ils nous rechercheront parce que Palmer sait que nous venions ici. Nous devons éviter ça le plus longtemps possible.

— Nous irons directement au domicile de l'enfant, dit Chiun. Nous y trouverons peut-être quelque chose qui nous aidera à venger sa mort prématurée et à empêcher la mort d'autres enfants.

Remo n'était pas tout à fait d'accord avec le raisonnement de Chiun mais au moins ils étaient tous deux d'accord sur la suite immédiate de leur enquête.

CHAPITRE IV

Grâce à un plan aimablement fourni par l'agence de location de voitures, Remo finit par trouver le quartier où était située la maison du gosse. Il fut surpris parce qu'il s'attendait à une zone misérable. Ce qu'il découvrit était un quartier résidentiel pour classe plus élevée que la moyenne et une belle maison bien tenue qui avait dû coûter cher, avec une voiture de luxe dans l'allée.

— Pas ce que j'attendais, marmonna-t-il en arrêtant sa voiture derrière l'élégant modèle.

— N'attends rien et tu ne seras jamais déçu, pontifia Chiun.

— Comme c'est vrai. Allons jeter un coup d'œil.

Comme ils s'engageaient dans l'allée, un homme sortit de la maison voisine et les examina. C'était un petit bonhomme avec un air de chien battu, entre cinquante et soixante ans, et Remo devina tout de suite qu'il avait dans sa maison une femme acariâtre, autoritaire et pingre.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour. Si vous cherchez les gens qui habitent cette maison, vous ne les trouverez pas.

Au moins, pensa Remo, je ne vais pas avoir à me donner de mal pour faire parler celui-là.

— Ah ? Pourquoi donc ?

— Ils sont morts.

— Morts ? Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Vous ne lisez pas les journaux ?

— Nous ne sommes pas d'ici.

Le voisin regarda Chiun, derrière Remo, et confia :

— Lui, bien sûr, j'aurais deviné.

— Vous êtes très observateur.

— C'est ce que tout le monde me dit.

— Vous devez en savoir probablement bien plus sur ce qui s'est passé ici que ce que je pourrais lire dans les journaux.

— Vous avez raison.

— Alors, qu'est-ce qui est arrivé ?

— Le gosse, Billy, il est devenu fou et il les a tués.

— Qui ça ?

— Ses parents. Il les a battus à mort avec un démonte-pneu pendant qu'ils dormaient.

— C'est affreux !

— Pour ça oui, mais par ici, personne n'a été autrement étonné.

— Ah non ?

L'homme haussa les épaules.

— C'était ce genre de gosse, vous savez ? Voyez cette voiture, là dans l'allée ?

— Un modèle de luxe !

— C'était celle du môme. Il la conduisait tout le temps, et il n'avait même pas l'âge d'avoir son permis.

— Vous m'en direz tant !

— Et pas seulement ça, il avait des copains qui faisaient pareil, vous savez. Qui conduisaient des bagnoles de luxe partout, et ils n'étaient même pas assez âgés pour avoir le permis. Et on les voyait partout, tout le temps.

— Eh bien, dites donc ! Il y avait longtemps que les Martin habitaient ici ?

— Eh non, figurez-vous. Ils ont emménagé il y a deux mois. Je crois que le père – Allan, il s'appelait – a eu une augmentation ou quelque chose, dans la compagnie où il travaillait.

— Quelle compagnie ?

— Une société automobile, bien sûr. Je crois que c'était National Motors. Ouais, c'est bien ça.

— Il a dû avoir une grosse augmentation.

Le voisin fit une grimace.

— Pensez-vous, ils dépensaient bien plus que ce qu'il aurait pu avoir grâce à une simple augmentation, ils pétaient plus haut que leur cul.

— Ah ! Vous avez remarqué ça, hein ?

— Forcément, tiens, avec cette bagnole et tout. Notez qu'ils ont pu faire un héritage.

— Oui, c'est bien possible.

— D'autant que cette maison ils l'ont payée comptant.

— Ça devait faire énormément d'argent ! reconnut Remo en se demandant s'il y avait quelque chose que cet homme ne savait pas.

Je pourrais lui demander qui a tué le môme, pensa-t-il.

— En somme, vous ne savez pas d'où leur venait tout cet argent, dit-il simplement.

— Dites voir, je ne suis pas indiscret !

— Je le vois bien. Observateur, seulement.

— Oui, c'est ce que tout le monde me dit.

C'est parce qu'on est trop poli pour dire « indiscret », pensa Remo.

— Et qu'est-ce qui est arrivé au fils, quand il a eu assassiné ses parents ?

— C'est ça le plus marrant, dit le voisin et Remo sentit Chiun suffoquer derrière lui.

— Marrant ?

— Ben oui. La police l'a arrêté, voyez, et puis un juge l'a libéré sous caution. Moins d'une heure après, Billy Martin était mort. Quelqu'un l'a tué, lui !

— Par exemple ! Ça a dû être un sacré choc.

— Surtout pour lui ! s'esclaffa le voisin, ravi de sa plaisanterie, et Remo espéra que Chiun saurait se maîtriser.

— Alors, comme ça, ils sont tous morts, dit-il.

— On le dirait bien.

— Daaaa-vid ! cria une femme dans la maison voisine.

— Aïe, c'est bobonne, confia David. Faut que j'aille mettre un joint à un robinet ou quelque chose comme ça. Ah, écoutez, je ne vous ai pas demandé. Pourquoi est-ce que vous vouliez voir les Martin ?

— Oh, pas grand-chose, je voulais simplement essayer de leur vendre une encyclopédie en plusieurs volumes.

— Ah oui ?

— Euh… Vous ne seriez pas intéressé…

— Oh, je ne pourrais pas ! Bobonne me tuerait. Bon, eh bien, meilleure chance avec les prochains, hein ?

— Merci.

Quand le voisin fut rentré chez lui, Remo entendit Chiun respirer profondément derrière lui.

— Je ne sais pas comment je fais pour supporter des gens comme vous, dit le vieux Coréen. Pas de sensibilité, pas de chaleur humaine, pas de pitié pour un petit enfant fauché dans la fleur de l'âge. Il y a…

— … quelqu'un dans la maison, interrompit Remo.

— Plaît-il ?

Remo montra du doigt.

— Il y a quelqu'un dans la maison des Martin, la maison qui est en principe vide.

— Et maintenant, voilà que nous devons pénétrer par effraction dans la maison d'un enfant mort ! gémit Chiun.

— Quelqu'un nous a déjà battus au poteau, fit observer Remo.

— Pour une fois, tu as raison.

Le vieux Coréen se dirigea vers la maison et Remo lui emboîta rapidement le pas.

— Espérons que personne ne va appeler les flics, dit-il quand ils furent devant la porte. Vous voulez que je la défonce ?

Chiun fit un bruit malsonnant avec les lèvres, tendit la main et, sans aucun effort, força la porte d'une simple pression de deux doigts.

— Seul un pâle morceau d'oreille de cochon proposerait de casser la porte de la maison d'un enfant mort !

— Quand j'ai dit défoncer, je ne voulais pas dire… ah, et puis après tout… Allons voir qui est là-dedans.

La porte d'entrée donnait directement dans le living-room, qui était désert. Il y avait deux autres pièces au rez-de-chaussée, la cuisine et une espèce de salle commune ou de salle à manger, vides aussi.

— En haut, dit Chiun.

— Bonne déduction.

— J'ai entendu…

— Je sais, moi aussi, assura Remo.

Quelqu'un allait et venait au premier, sans étouffer ses pas, certain que la maison était vide. Les pièces du rez-de-chaussée étaient intactes, donc si l'intrus fouillait il le faisait proprement.

— Montons voir qui c'est, proposa Remo.

— Je vais t'attendre ici, dit Chiun.

Remo monta sans discuter. Chiun avait manifestement une idée en tête et Remo décida de le laisser seul avec elle.

Au premier, il passa par la première chambre et trouva l'intrus dans la salle de bains, en train de fouiller dans l'armoire à pharmacie.

L'homme était grand, avec des cheveux bruns frisés et la peau très pâle, comme s'il avait été malade ou s'il n'avait jamais été officiellement présenté au soleil.

— Vous préférez l'aspirine ou le tylenol ? demanda Remo.

L'intrus sursauta violemment et fit tomber quelques flacons en plastique dans le lavabo, en se retournant. Ses yeux attirèrent immédiatement l'attention de Remo. Ils étaient noirs, profondément renfoncés, très brillants et avec beaucoup de blanc autour de l'iris. Impossible de savoir si c'était leur état normal ou l'effet de la surprise.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme, d'une voix grave, autoritaire, faisant penser qu'il avait l'habitude qu'on lui obéisse sans discuter.

— J'allais vous poser la même question, répliqua Remo.

— Vous n'avez pas le droit d'être là !

— Et vous si, je suppose ?

— J'ai tous les droits.

L'homme fit demi-tour, ramassa les flacons dans le lavabo, les remit en place et referma l'armoire à pharmacie.

— Ah oui ? Comment ça ?

— Les personnes qui vivaient ici étaient membres de ma paroisse.

— Votre paroisse ?

— Oui. Je m'appelle Lorenzo Moorcock. Je suis le pasteur de l'Église du Credo Moderne.

— Et qu'est-ce que vous fichez ici, maintenant que ces gens-là sont morts ?

— Je suis venu purifier la maison.

— Les affaires marchent si mal que vous devez faire des ménages à vos moments perdus ?

— La plaisanterie ne sied qu'aux imbéciles.

— Et la prison aux cambrioleurs, pépère, répliqua Remo en attrapant Moorcock au collet. Alors avouez ! Qu'est-ce que vous foutez ici ?

— Afin que l'âme de ces chers disparus de ma paroisse trouve la paix, leur maison doit être purifiée des esprits mauvais, dit précipitamment le pasteur, le souffle coupé. Surtout si l'on considère comment ils sont morts !

— Donc, vous étiez en train de nettoyer l'armoire à pharmacie et les chiottes, dit Remo en le lâchant. Il me semble qu'un peu d'Ajax ferait aussi bien le boulot et ça ne dérangerait pas le bon Dieu. Je suis sûr qu'il a un emploi du temps chargé… mais vous en savez plus long que moi sur la question.

Moorcock fixa sur Remo un regard perçant – ses yeux étaient réellement comme ça en permanence – et déclara :

— Nous ne parlons pas de Dieu dans mon église.

Il passa devant Remo, et de la salle de bains dans la chambre.

— Vous ne parlez pas de Dieu ?

— Nous sommes trop modernes pour ça, expliqua le pasteur avec un mépris hautain.

— C'est intéressant.

— Si vous êtes sincèrement intéressé, je vous permets de venir à mon église pour m'écouter prêcher. Si vous comptez seulement vous moquer, vous êtes le bienvenu quand même.

— Je mettrai ma tenue à moquer et je vous prendrai au mot. Je serais curieux de voir une église où on ne parle pas de Dieu.

Moorcock lui tourna le dos et se dirigea vers l'escalier.

— Si vous croisez par hasard un petit Oriental, en bas, dites-lui que nous avons déjà causé et il ne vous retiendra pas.

— Un Oriental ?

— Oui.

— Ce n'est pas un païen, j'espère ?

— Non, il est coréen.

Moorcock fronça les sourcils et descendit. Remo retourna dans la chambre.

Il fouilla tout le premier étage et ne trouva rien. Il était certain que le révérend ou le pasteur Moorcock n'était pas parti avec quelque chose d'important, à moins que ce soit un truc qui aille dans les poches de son jean serré. Apparemment, non seulement ses paroissiens ne parlaient pas de Dieu mais ils avaient des idées nouvelles sur la mode ecclésiastique.

Remo descendit et trouva Chiun exactement à l'endroit où il l'avait laissé.

— Vous avez fouillé ? lui demanda-t-il.

— Non.

— Alors faut encore que ce soit moi ? Écoutez, Chiun, vous feriez bien de tirer un trait sur votre foutue bouderie !

— Je voulais simplement dire…

— Laissez-moi chercher et ensuite vous me raconterez ce que vous avez fait pendant que je travaillais.

Chiun ouvrit la bouche pour répondre mais la referma vivement et regarda Remo perquisitionner dans les pièces du rez-de-chaussée. Remo revint les mains vides.

— Vous savez, je ne sais pas ce que nous cherchons, mais je n'ai absolument rien trouvé qui s'en rapproche.

— As-tu fini de chercher ?

— Ouais, j'ai fini. Et il n'y a rien qui puisse nous être utile. Rien de rien.

— Tu trouveras si tu vas dans ce coin, là, de cette salle.

Chiun pointa un index à l'ongle très long.

Remo se retourna, regarda un moment, et demanda :

— Ce coin-là ?

— Oui. Comme j'aurais dû m'y attendre, tu es passé devant l'évidence.

Remo alla dans le coin indiqué.

— L'évidence, hein ?

— Lève les bras.

Remo obéit et s'aperçut que le plafond n'était qu'à une dizaine de centimètres au-dessus de ses doigts.

— Monte sur quelque chose, soupira Chiun.

Remo tira un petit tabouret, monta dessus et demanda :

— Et maintenant, quoi ?

— Si tu regardes en l'air, tu remarqueras qu'il y a de très légères traces de doigts sur le plafond, sur un des carreaux.

Remo regarda et constata que Chiun avait raison. Il y avait des traces, à peine visibles, ressemblant à des empreintes digitales.

— Pose tes doigts exactement sur ces marques et soulève la tuile, tu trouveras peut-être quelque chose d'utile.

Remo leva les mains, toucha le carreau et le souleva aisément. Quelque chose de léger tomba et voleta vers le plancher.

C'était un billet de cinquante dollars.

— Comme c'est intéressant, murmura Remo en levant les yeux du billet vers Chiun.

Le vieil Oriental pointa son doigt au plafond et Remo enfonça le bras dans l'ouverture. Il en ramena des liasses de billets entourées de bandes de papier.

— C'est encore plus intéressant, dit-il alors que la pile de liasses

s'amoncelait sur le plancher.

Quand il eut retiré la dernière, il remit le carreau en place, sauta du tabouret et rassembla l'argent pour tout entasser sur la table basse.

— Combien y a-t-il ? demanda Chiun en s'approchant pour regarder.

— Beaucoup. Je ne crois pas que la somme exacte ait de l'importance. Je me demande simplement ce qu'un homme qui travaille à la chaîne fait avec un billet de cinquante dollars d'économies, sans aller parler d'un tas de fric pareil.

— Remets-le en place, ordonna Chiun.

— En place ?

— Veux-tu l'emporter dans tes poches ?

Remo hésita, en se rappelant le temps où sa réponse aurait bien pu être oui.

— Non, je suppose que ce n'est pas la peine de trimbaler ça avec nous, à moins que Smitty le veuille.

— Cela reviendra à la famille du petit enfant mort, décréta Chiun. Remets-le en place.

— Tout pour qu'on ne reparte pas dans cette litanie des petits enfants morts ! marmonna Remo.

Il remonta sur le tabouret mais Chiun ayant refusé de lui tendre l'argent, il dut redescendre, ramasser quelques liasses, les remettre et répéter la manœuvre jusqu'à ce que toute la fortune soit de nouveau cachée dans le plafond.

— Est-ce que vous avez vu le pasteur, quand il est parti ? demanda-t-il alors.

— Nous nous sommes présentés.

— Nous allons devoir jeter un coup d'œil à son église, avant que cette affaire soit finie.

— Aurait-elle quelque chose d'insolite ?

— Ouais, on n'y parle pas de Dieu.

— Très insolite, reconnut Chiun. De quoi y parle-t-on ?

— Je ne sais pas, dit Remo, les yeux levés vers le carrelage du plafond.

Ils n'avaient plus grand-chose à apprendre de la maison et le soir tombant insinuait qu'il était temps de partir. Dehors, ils trouvèrent une bande de gosses – plutôt des adolescents de quinze à seize ans – rassemblés autour de la voiture de location.

— Ou ils veulent nous attaquer pour nous voler ou nous dire qui a tué Billy Martin, dit Remo à Chiun.

— Des enfants, rappela Chiun à son disciple. On ne doit pas leur faire de mal.

— Je tâcherai de m'en souvenir.

Ils s'approchèrent du groupe. Remo se demanda si c'était là les

amis dont le voisin parlait, les copains avec qui traînait le jeune Billy Martin.

— Hé, qui c'est votre pote, mec ? cria un des garçons.

— Il est mon élève, répondit Chiun.

— Nan, c'est pas à vous que je cause, vieux schnock, c'est à lui, dit le jeune homme en montrant Remo.

— Dommage que je n'écoutais pas. Si vous vous écartiez un peu de la bagnole ?

— Ah, elle est à vous cette voiture ? demanda le même garçon qui semblait être le porte-parole de la bande.

— Elle appartient à une agence de location mais ils n'aiment pas non plus trouver des traces de morve sur les vitres.

Le gamin fit deux petits pas de côté pour barrer le passage à Remo. Il était aussi grand que lui, mais plus mince et plus léger.

— Un petit rigolo, hein ? ricana-t-il.

— Je suis un homme patient, répondit patiemment Remo, mais ça ne va pas durer éternellement, alors ne tente pas le diable.

Le garçon toisa Remo des pieds à la tête et ne fut pas impressionné. L'homme, devant lui, avait des cheveux bruns, il n'était ni grand ni très musclé, il ne paraissait pas menaçant. Le seul détail un peu anormal, c'était ses poignets épais, aussi ronds que des boîtes de tomates, et puis son ami.

— C'est votre papa ? demanda-t-il en ricanant.

Remo regarda Chiun qui lui répliqua en faisant les gros yeux. Remo soupira et amena son attention sur le jeune loubard.

— Écoute, petit, si tu as quelque chose de particulier à me dire, j'aimerais que tu le dises. Autrement, ôte-toi simplement de mon chemin.

— Ouhhhhh ! fit le gosse en reculant d'un pas, l'air effrayé. On cause dur alors qu'on n'a pour s'aider qu'un vieux Chinetoque !

Remo jeta un coup d'œil à Chiun pour voir l'effet que faisait cette réflexion ; peut-être lui ferait-elle oublier que ceux-là étaient des « enfants ». Mais il était plus impassible que jamais, donc Remo ne recevrait pas d'aide de ce côté-là.

— Alors, ça vient ? Qu'est-ce que tu veux ?

— On se demandait ce que vous foutiez dans cette maison, quoi. C'était notre copain qui habitait là.

— Sans blague ? Et si je te disais que c'est pas tes oignons ?

— Ben tiens, si c'est ça, répliqua le môme en se tournant vers ses copains pour avoir un soutien, probable qu'il va falloir que ça devienne nos oignons, pas vrai ?

— Écoute, je te serais reconnaissant si tu ne mettais pas mon ami en colère, dit Remo en indiquant Chiun. Je ne suis pas responsable de ses actes si tu le mets en colère.

— Lui ? s'esclaffa le gamin et ses amis rirent tous docilement. Qu'est-ce qu'il pourrait faire ?

— Ah ! s'écria Remo comme s'il souffrait. Je l'ai vu faire des choses horribles à des hommes deux fois plus costauds que toi. Des fois, il ne connaît pas sa force.

— Sans blague ? Qu'est-ce que c'est, une espèce de ceinture noire ou quelque chose ? demanda le gosse en examinant Chiun avec un intérêt nouveau.

— Les ceintures noires traversent la rue pour éviter de le rencontrer.

Tout le groupe considérait Chiun, à présent, et finalement le chef de bande demanda :

— Et vous ? Vous êtes ceinture noire, hein ? Jaune, plutôt !

Plaisanterie qui fit tordre tous les disciples.

— Très drôle, dit Remo. Quand tu seras grand, tu seras sans doute le comique de la centrale.

Le gosse fit un pas, pour bloquer la porte de la voiture.

— Vous allez pas prendre cette bagnole, mec.

— Ah non ?

D'un geste nonchalant, Remo arracha l'ornement du capot. Sans quitter des yeux le garçon, il serra et tordit l'ornement jusqu'à ce que le métal chromé se plie dans sa main.

Quand il eut fait un nœud avec il le serra dans son poing et, en appliquant une pression constante, comme le lui avait appris Chiun, il réussit à pulvériser le métal en une poudre ressemblant à des cristaux. Cela fait, il s'approcha du chef de gang et lui versa la poudre sur la tête.

— Temps de partir, Chiun, dit-il.

Le groupe se déploya en s'éloignant de la voiture pour se réunir autour de son chef, qui scintillait au soleil comme une statue de clinquant.

— Je n'ai fait de mal à personne. Vous êtes content ? demanda Remo en démarrant.

— Une présentation tout juste satisfaisante, dit Chiun du bout des lèvres.

— Ah oui ? Je trouvais que ce n'était pas mal du tout.

— Il était inutile d'insinuer que je suis le possesseur d'un caractère emporté.

— Insinuer ? Je n'ai rien insinué ? J'ai carrément menti…

— Ah !… « Combien plus acéré que le crochet du serpent… », entonna Chiun en prenant un air affreusement peiné.

— Ça va, ça va, je vous demande pardon. À part ça, Moorcock m'intéresse. Il cherchait visiblement quelque chose dans la maison. Qu'est-ce que c'était ?

— Qu'est-ce que nous cherchons ? riposta Chiun.

— Je ne sais pas.

— Pourquoi est-ce qu'il n'aurait pas pu chercher la même chose ?

— C'est possible…

Mais Remo ne pouvait s'empêcher de se demander si le bon pasteur n'avait pas cherché tout cet argent. Et où est-ce que le père de Billy Martin avait trouvé tout ce pactole ?

*

* *

Un homme se présenta dans le bureau d'une agence de location de voitures et raconta à l'employé une histoire d'abominable chauffard.

— Nous avons bien failli avoir un accident, et j'aimerais vraiment lui dire ce que je pense ! dit l'homme à l'employé.

— Je regrette beaucoup, Monsieur, mais vous êtes sûr qu'il conduisait une de nos voitures ?

— Absolument ! Il y avait un de vos autocollants sur le pare-brise. J'aimerais savoir qui est ce type et où il habite !

— Vous savez, nous n'avons pas le droit de donner ce genre de renseignements, c'est tout à fait irrégulier, et il se peut que nous n'ayons même pas son adresse ici, n'est-ce pas ?

— Je comprends, dit l'homme en glissant subrepticement au vertueux employé un billet de vingt dollars.

— Vous avez le numéro d'immatriculation ?

L'homme le donna. L'employé consulta ses registres et donna à l'inconnu le nom – Remo Randisi – et l'adresse de l'hôtel du client.

— Merci infiniment. J'apprécie beaucoup votre amabilité… plus que vous ne le pensez.

L'homme sortit de l'agence, traversa la rue et monta à l'arrière d'une grande voiture noire. Un autre homme l'y attendait, à qui il répéta le renseignement fourni par l'employé.

— Très bien, dit l'autre. Maintenant, nous allons nous occuper de ce Remo.

— Vous croyez que c'est un flic ? demanda le premier.

— Si c'en est un, répliqua le second, c'est un flic mort.

CHAPITRE V

Dans la matinée, la voiture de Remo explosa.

Il n'était pas dedans. Personne ne l'était et il n'apprit la chose qu'en descendant au garage de l'hôtel. Chiun était encore dans la chambre où il composait toujours le même satané poème Ung et Remo avait préféré le laisser à son expression artistique pendant qu'il allait vérifier quelques pistes. Il n'était pas d'humeur à entendre encore Chiun pérorer sur les « petits enfants ».

Il y avait une voiture de pompiers devant l'hôtel et un tuyau plongeant dans le garage souterrain. Quand Remo sortit de l'ascenseur au sous-sol, il vit tout le remue-ménage, harponna un employé de l'hôtel et lui demanda ce qui se passait.

— Une bagnole vient d'exploser, mon petit vieux, répliqua l'homme qui était, en fait, un voiturier et avait même garé la voiture de Remo la veille.

— Laquelle ? demanda Remo.

Le voiturier consentit alors à le regarder et répondit :

— Ça, par exemple ! C'est justement la vôtre, c'est marrant !

— La mienne, hein ? Très marrant. Est-ce qu'on sait comment c'est arrivé ?

— Je ne crois pas. Je n'ai encore rien entendu dire.

— Mais vous entendrez dire, pas vrai ? demanda Remo en refilant cinq dollars au type. Vous finirez bien par l'entendre dire, mmm ?

— C'est sûr, Monsieur.

— Dans ce cas, il y en aura dix de mieux pour vous si je l'entends aussi tout de suite après vous.

— C'est comme si c'était fait.

— Très bien. Et est-ce que vous croyez que vous seriez capable de remonter et de faire attendre un taxi à la porte ? J'ai oublié quelque chose en haut.

— Avec plaisir, Monsieur.

Remo prit l'ascenseur pour monter d'un étage, au rez-de-chaussée. Il ne voulait pas être vu en train de traverser le garage, avec tout ce branle-bas, et il n'avait pas de temps à perdre pour répondre à des questions. Pour le moment, il en avait quelques-unes à poser lui-même.

Le taxi l'attendait. Il y monta et dit au chauffeur de le conduire à l'usine de la National Motors. Il avait l'intention de parler à quelques-uns des hommes qui avaient travaillé avec Allan Martin, le père de

Billy.

Pendant le trajet, il envisagea la possibilité que sa voiture de location avait explosé pour une raison autre que volontaire, pas parce qu'un individu l'avait voulu… et de préférence avec lui dedans. Après tout, si réellement quelqu'un avait posé une bombe, il s'y était pris comme un manche parce que le truc avait sauté prématurément… heureusement pour lui. Malgré tout, c'était l'explication la plus plausible. Et, au moins, ces petits rigolos lui évitaient d'avoir à expliquer à l'agence de location la disparition de l'ornement de capot.

*

* *

À l'usine, Remo se présenta à la jeune personne de la réception chargée d'accorder les droits d'entrée et de distribuer les badges de sécurité aux visiteurs. Elle était jeune, ravissante, avec de longs cheveux blonds et des yeux verts. Elle s'intéressa ostensiblement à Remo. Il avait fallu pour cela à peine quelques mots flatteurs et quelques légers attouchements, stratégiquement effectués sur les points sensibles féminins révélés par Sinanju ; il obtint un laissez-passer lui donnant le droit d'aller partout où il voulait dans l'usine. Il réussit aussi à soutirer le nom du supérieur immédiat d'Allan Martin.

C'était Jack Boffa, le contremaître de la chaîne de montage.

— Vous ne manquerez pas de repasser par ici, avant de partir ? implora la demoiselle quand il en eut fini avec elle.

— Bien sûr, répondit-il de son air le plus charmeur. Il faudra bien que je rende le badge, n'est-ce pas ?

Il erra dans l'usine jusqu'à ce qu'il découvre l'atelier de montage, tout en prenant son temps pour examiner comment marchait cette boîte.

À première vue, plusieurs des travailleurs à la chaîne étaient plutôt bourrés et ceux qui ne l'étaient pas étaient plutôt empotés. Contrairement au Japon où les ouvriers de l'automobile étaient très fiers de leur travail et où tout le monde travaillait à la chaîne en chantant l'hymne de l'usine et commettait *seppuku* pour peu qu'une voiture ait un petit défaut – à ce qu'on disait du moins – cette usine lui faisait l'effet qu'on considérerait comme une excellente journée de travail celle où pas plus de la moitié des voitures n'aurait besoin d'être rappelée pour vice majeur mortel.

Tout cela avait de quoi faire envisager très sérieusement le transport à bicyclette.

Il aperçut d'un côté de la salle un homme qui devait être Jack Boffa. Il était grand, solidement charpenté, il croisait les bras et avait

un bloc-notes dans une main. Remo savait que le bloc-notes était toujours un signe d'autorité.

— Excusez-moi, dit-il en s'approchant.

Le contremaître l'examina, fronça les sourcils en ne le reconnaissant pas et demanda :

— Comment est-ce que vous êtes entré ici ?

— Je suis autorisé, répliqua Remo en montrant vertueusement son badge.

— Probable, reconnut l'homme. Et qu'est-ce que vous voulez ?

— C'est vous Jack Boffa ?

— C'est moi.

— Le boulot est plutôt relâché, par ici, hein ?

Boffa tourna la tête et posa sur Remo un regard très dur.

— Qu'est-ce que vous êtes, un inspecteur ou quoi ? En général, on nous avertit. Nous payons assez…

— Du calme. Je ne suis pas un inspecteur.

La tension disparut un peu de la figure du contremaître mais il insista :

— Bon, alors qu'est-ce que vous êtes ?

— Quelqu'un qui s'intéresse à ce qui est arrivé à Allan Martin et à sa famille.

— Ah merde ! C'est pas un secret ! Sa bonne femme et lui, ils ont tous les deux été tués par leur propre lardon et le morveux s'est fait tuer aussi.

— Ce qui m'intéresserait, ce serait de savoir pourquoi le gosse a tué ses parents, et qui a tué ensuite le gamin.

— Ma foi, Monsieur, je ne peux pas vous aider pour ça. Je ne suis pas flic.

— Moi non plus, dit Remo en devinant ce qui se passait dans la tête de Boffa. Mais j'aimerais quand même vous poser quelques questions.

— Qu'est-ce que vous êtes, un privé ?

— Si on veut.

— Je ne sais pas grand-chose, moi.

— Vous connaissiez Martin, n'est-ce pas ?

— Ouais, comme je connais tous mes ouvriers. Mais y avait quand même quelque chose, voyez ?

— Quoi, par exemple ?

— Eh bien, ces derniers mois, il était comme qui dirait nerveux, Al Martin. Comme si quelque chose le tracassait.

— Vous l'avez interrogé ?

— Une fois, oui. Je m'intéresse à tout ce qui peut empêcher mes hommes de travailler au-dessous de leur efficacité maximum, vous savez.

Remo jeta un coup d'œil sceptique sur les travailleurs à la chaîne et répondit :

— C'est évident. Et qu'est-ce que Martin vous a répondu ?

— Rien. Il a dit que rien ne le tracassait, rien du tout.

— Vous n'avez pas insisté ?

— Il faisait son boulot. S'il voulait que je me mêle de mes oignons, bon, d'accord, je m'en foutais.

— Est-ce qu'il a bénéficié d'une importante augmentation, ces mois-ci ?

— Une augmentation ? Vous rigolez ? S'il avait eu droit à une augmentation, vous croyez qu'il aurait été nerveux comme ça ? Allez donc ! Personne n'a eu d'augmentation ces mois derniers, et ça fait des années que personne n'a eu d'augmentation importante. C'est pas dans les principes de la compagnie, ça.

Remo allait couper court à la conversation quand il pensa à autre chose.

— Ces voitures sur lesquelles vous travaillez, là en ce moment, où est-ce qu'elles doivent être expédiées, une fois finies ?

— Ce lot-là ? marmonna le contremaître et il consulta son bloc. Ouais, elles sont destinées à New York, La Nouvelle-Orléans et Los Angeles.

Remo hocha la tête et demanda :

— Vous permettez que je cause avec un ou deux de vos ouvriers ?

— Tant que vous les empêchez pas de travailler.

— Je ferai de mon mieux.

— D'ailleurs, si vous voulez cette section, là-bas, ça va être l'heure de leur pause.

— Merci de votre obligeance.

— De rien.

Remo alla vers la section indiquée par le contremaître et trouva trois ou quatre hommes qui ôtaient leurs gants. Il jugea préférable de les suivre à la cafétéria.

Il attendit un moment, près de la porte, que les hommes soient installés avant d'entrer à son tour. Les quatre ouvriers occupaient, par deux, des tables différentes, ce qui ne dérangeait pas du tout Remo. Il ne voulait pas que l'attitude hostile des uns se communique aux autres.

— Excusez-moi, dit-il en s'approchant des deux premiers, qui buvaient du café dans des tasses en plastique alors qu'à l'autre table, les deux autres se passaient un flacon métallique plat.

— Vous désirez ? demanda un des ouvriers.

— J'enquête sur la mort d'Al Martin et de sa famille et j'aurais aimé vous poser une question ou deux.

— Qu'est-ce qui y a à poser ? Al et sa femme ont été tués par leur

môme et lui, personne ne sait qui l'a tué et on s'en fout.

Celui qui répondait était le plus costaud des deux, avec une cicatrice qui lui déformait un sourcil, alors que son copain était petit et maigre comme un clou.

— Je ne m'en fous pas, répliqua Remo. Je voudrais savoir pourquoi Billy Martin a tué ses parents.

— On peut pas vous le dire, nous autres, marmonna le balafré en replongeant le nez dans son café.

— Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

— À vous de choisir, bonhomme, dit le maigre.

Il le regarda un moment puis il se détourna nerveusement : Remo était sûr que ce n'était pas lui qui effrayait cet homme mais ses questions. Il décida d'aller tenter sa chance auprès des autres avant de forcer quelqu'un à lui répondre.

— Merci, dit-il et les ouvriers répondirent par un grognement.

Remo les laissa à leur café et s'approcha de la table où les deux hommes se partageaient un flacon. Ils ressemblaient beaucoup au balafré, des costauds à l'air pas particulièrement intelligent. Il ne pensait pas avoir de meilleur succès avec eux, mais voulait bien essayer.

— Excusez-moi, dit-il et quand ils se retournèrent il employa la même ouverture qu'avec les premiers.

— Peux rien vous dire, grommela l'un et l'autre approuva de la tête.

— Ça ne vous intéresse pas de savoir pourquoi Martin a été tué ?

— Il a été tué par son cinglé de môme, répliqua le porte-parole tandis que son copain continuait de hocher la tête. Maintenant, écoutez, foutez-moi la paix. Je discute avec mon pote.

Il allongea le bras pour prendre le flacon plat que lui tendait ledit pote mais Remo le devança.

— À votre avis, que dirait un inspecteur en découvrant que vous buvez pendant le travail ?

— Si c'est des crosses que vous cherchez, mec, dit l'homme en se levant, je suis là pour vous servir.

Le type était beaucoup plus grand et lourd que Remo et il estimait, manifestement, que ça lui donnait un très net avantage.

— C'est à vous la bouteille ? demanda Remo.

La question parut surprendre l'ouvrier.

— Ouais, elle est à moi.

— Un beau flacon, dit Remo. Solide, je pense ?

Tout en parlant, il perça un trou dans le métal du flacon, avec son petit doigt, et du whisky coula sur le plancher.

— Oh pardon ! dit-il. Il est moins solide que ce que je croyais.

— Ben merde alors…, marmonna l'homme en reprenant le flacon

pour examiner le trou. Comment vous avez fait ça ?

— J'ai des ongles pointus.

— Vous avez troué mon flacon ! s'écria-t-il et les deux de l'autre table se retournèrent.

— T'as besoin d'un coup de main, Lou ? demanda le balafré.

— Ce mec-là veut jouer au con, répliqua Lou. Il pose un tas de questions et il a bousillé mon flacon.

Remo entendit deux chaises racler le plancher derrière lui mais il ne quitta pas des yeux le dénommé Lou.

— Écoutez, mon vieux, tout ce que je demande, c'est quelques réponses très simples à des questions toutes simples. Je ne veux pas d'ennuis.

— Ouais ? Ben c'est justement ce que vous venez de vous attirer ! déclara Lou en posant son index dans la poitrine de Remo.

Son copain se leva aussi, tout en donnant de la tête son approbation. Remo baissa les yeux sur l'index de l'homme et songea un instant à le lui casser.

— Ce n'est pas poli, ce que vous faites là. Qu'est-ce que vous diriez si je vous faisais la même chose ?

Pour faire la démonstration, Remo montra à l'ouvrier son index et le lui posa en pleine poitrine. L'homme partit à la renverse à l'autre bout de la salle, comme s'il avait été brusquement tiré par une corde, et alla s'écraser dans la machine à espresso. Il tomba par terre devant et la machine lui lâcha sur la tête une tasse qu'elle s'empressa de remplir de sucre, de crème et de café en jets alternés noir et blanc fumants.

— Hé ! fit le copain de Lou en exprimant pour la première fois une opinion.

Derrière Remo, les deux autres vinrent le saisir par les bras et le troisième repoussa la table afin de mieux lui faire face.

Le petit maigre avait empoigné le bras gauche de Remo qui n'eut qu'à le lever et frapper l'homme devant lui avec le maigre, comme si c'était un gourdin.

— Putain ! fit le balafré.

Remo le regarda et l'homme se dépêcha de lui lâcher le bras droit.

Mais la main droite de Remo jaillit et le saisit à la gorge, en le soulevant.

— Bon, maintenant je vais reposer mes questions et voir si je peux avoir une réponse ou deux, d'accord ?

L'homme essaya de hocher la tête mais cela ne servit qu'à resserrer l'étreinte de Remo sur son larynx.

— Est-ce que vous êtes au courant d'une somme importante qu'Al Martin aurait reçue ces mois derniers ?

— Je peux rien vous dire, Monsieur, grinça le malheureux.

— Pouvez pas ou voulez pas ?

— Peux pas ! Je ne sais rien ! Rien, je le jure !

— Il ne sait rien, grogna le nommé Lou en s'aidant de la machine à café pour se relever. Et eux non plus.

— Ah vraiment ? dit Remo et, ouvrant la main, il laissa tomber le balafré à demi étranglé. Et vous, alors ? Qu'est-ce que vous savez ?

L'homme détourna vivement les yeux.

— Qui ça ? Moi ? Je ne sais rien du tout. Nous ne savons rien du tout, personne. Si Al Martin exhibait des gros paquets de fric, nous on ne sait rien du tout, ni d'où ça venait ni rien.

— Est-ce que quelqu'un d'autre a exhibé tout à coup de gros paquets de fric ?

— Ben non, on ne voit pas, non.

— Pourquoi Martin était-il inquiet depuis quelques mois ?

Lou haussa les épaules.

— Il se faisait peut-être du mouron pour son cinglé de môme. Il savait peut-être que le môme se préparait à l'assassiner. Allez savoir !

— Ouais… Allez savoir.

Remo examina les trois hommes encore par terre et Lou qui s'appuyait contre la machine à café.

— Vous feriez mieux de nettoyer toute cette saleté. Votre pause est à peu près terminée.

En sortant, il dut passer devant Lou et la machine à café et il en profita pour poser encore une question :

— Où est-ce que vous pensez qu'Al Martin a eu tout cet argent ?

— Allez savoir, répéta Lou. Des fois qu'il aurait fait des heures supplémentaires, des fois que la compagnie lui aurait allongé une prime parce qu'aucune personne était morte dans les voitures qu'il avait fabriquées ? Vous savez, comme des primes d'encouragement…

— Des primes d'encouragement, répéta Remo. Vous pourrez peut-être persuader la compagnie de vous accorder une prime d'encouragement, Lou. Vous savez, pour acheter un autre joli flacon plat ?

Il se tourna vers les autres et leur dit :

— Mille mercis pour votre aide, les gars !

CHAPITRE VI

Remo quitta l'usine de la National Motors, effleura au passage la réceptionniste charmante, d'une façon qu'elle ne risquait pas d'oublier, et lui rendit le badge. Puis il trouva un taxi et dit au chauffeur de mettre en marche son compteur et d'attendre les ordres.

— *Si, si,* répondit joyeusement le Portoricain.

Les ouvriers de cette équipe ne tardèrent pas à sortir. Remo guettait son vieux copain Lou. Il l'aperçut bientôt au volant d'une luxueuse voiture de sport et comprit qu'il avait bien choisi.

— Suivez cette voiture, dit-il au taxi.

— *Esta* chouetta rouge ?

— Celle-là même.

— *Io* compris, assura le taxi et il démarra en trombe.

— Ne le perdez pas mais ne lui faites pas non plus savoir que nous sommes là, dit Remo.

— *Usted* pas vous biler.

Au bout de vingt minutes, Remo se trouva dans un quartier rappelant celui de feu la famille Martin. Il regarda Lou garer sa voiture dans l'allée d'une jolie petite maison bien propre et dit au taxi de se ranger un peu plus loin et d'attendre.

— *Usted* va pas le tuer, dites ?

— Mais non, je ne vais pas le tuer ! Pourquoi ?

— Pourquoi si *usted* le *mata,* c'est double du compteur.

Un citoyen respectueux des lois, pensa Remo.

— Je ne serai pas long.

— Prenez votre temps.

Remo s'approcha de la maison où Lou était entré, en fit le tour et chercha une fenêtre par où regarder. Il découvrit par-derrière une grande terrasse qui avait dû coûter une fortune en maçonnerie et fit le voyeur par une immense baie vitrée.

Il regarda Lou embrasser sa femme et demander ce qu'on mangeait à dîner et puis un gamin d'une quinzaine d'années arriva et commença aussitôt à se chamailler avec son père. Pas besoin d'être un génie pour comprendre que Lou était exactement dans la situation d'Al Martin et Remo se demanda si ce bon vieux Lou avait peur de finir de la même façon.

En retournant vers son taxi, il se dit que le plus logique, à présent, c'était de chercher d'où venait l'argent de Lou, mais en s'y prenant sans éveiller davantage de soupçons sur lui-même.

C'était donc l'affaire de Smitty.

Remo se souvint d'avoir vu une cabine téléphonique au coin de la rue, à côté d'une petite charcuterie, alors il fit signe au chauffeur de taxi de continuer d'attendre et alla à pied à la cabine. De là, il pouvait encore surveiller la maison tout en parlant à Smith.

— C'est Remo, annonça-t-il quand il eut Smith au bout du fil.

— J'espère que vous n'avez pas de problème, répliqua la voix acidulée.

— Vous nous connaissez, Smitty. Les problèmes, nous réglons ça tout seuls. Je vous téléphone pour vous demander un service.

— Quoi donc ?

— J'ai besoin de renseignements sur quelqu'un. Faudra que vous trouviez son nom par son numéro de voiture.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Je veux savoir d'où il tire son argent.

En quelques mots, il apprit à Smith ce qu'il avait trouvé chez les Martin et ce qu'il pensait du nommé Lou qui avait l'air d'être dans la même situation.

— Il étale plus de fric qu'il ne devrait et je veux savoir d'où ça vient. Faites avaler tout ça à un de vos ordinateurs et voyons un peu ce qu'il recrache.

— Je vais m'en occuper.

— Bien. Je vous rappellerai pour ça. Il y a autre chose.

Remo parla à Smith des voitures qui devaient être expédiées à New York, La Nouvelle-Orléans et Los Angeles.

— Ces villes ne vous disent pas quelque chose ?

— Sans aucun doute. Je vais faire passer cette information dans mes ordinateurs et voir ce qu'ils en déduisent.

— Ouais, c'est ça, merci. Restez à l'écoute de notre station pour de nouveaux détails.

Avant que Smith réponde, Remo raccrocha.

Le gosse de Lou sortait de la maison.

*

* *

Harold W. Smith s'adressa aux ordinateurs de Folcroft et les alimenta des villes de New York, La Nouvelle-Orléans et Los Angeles, ainsi que des informations que venait de lui donner Remo. Il les programma pour qu'ils lui fassent un rapport sur tout ce que ces trois villes pouvaient avoir en commun. Il ne fallut que quelques instants aux merveilles mécaniques pour donner une réponse, réponse qui laissa Smith fort perplexe.

Pourquoi les arrestations et les activités concernant la drogue

étaient-elles en régression dans ces trois métropoles ? Il revérifia sa programmation mais les ordinateurs donnèrent la même réponse. Les arrestations pour trafic de drogue avaient diminué, de façon spectaculaire, dans ces trois villes depuis ces dernières années.

Smith ôta sa veste, s'installa devant son terminal et se mit au travail, pour essayer de découvrir le rapport.

*

* *

En retournant au taxi, Remo réveilla le chauffeur et lui dit :

— Suivez cette voiture.

— La chouetta rouge encore ?

— Attendez.

Ils regardèrent le gosse monter dans la voiture de sport et sortir du jardin.

— La chouetta, dit Remo. Filez-lui le train.

Ils suivirent le gamin pendant environ un quart d'heure et tout à coup le chauffeur de taxi s'écria :

— Nada, nada.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je n'aime pas où va ce *cabrone.* Sale affaire, *hombre,* pas bon.

— Où est-ce qu'il va ?

— Je crois qu'il va vers le ghetto. Pas rigolo, là-bas. *Nada,* patron.

— Suivez toujours, mon petit vieux. Avec moi, vous vous enrichissez. Ça devrait valoir un risque ou deux.

— Trois fois le compteur, dit le taxi en accélérant.

Au bout de dix minutes, Remo n'eut pas besoin du chauffeur pour savoir où ils étaient. Les figures blanches s'y faisaient remarquer et le taxi était de plus en plus nerveux.

Tout à coup, le gosse arrêta sa voiture de sport le long d'un trottoir.

— Le *muchacho* est *loco en la cabeza,* s'il laisse cette voiture là comme ça, patron.

— Vous en faites pas et arrêtez-vous, l'ami.

Le taxi se gara à quelques longueurs, derrière le gosse qui descendait de son coupé de sport.

— Je crois que je n'aurais plus besoin de vous, dit Remo en mettant le pied sur le trottoir et il donna au chauffeur un billet de cent dollars. Gardez la monnaie.

— *Usted loco* aussi, patron, si vous vous baladez à pied par ici.

— Qui ne risque rien n'a rien. *Adios.*

— *Vaya con Dios,* répondit le taxi et il démarra en brûlant le pavé.

Remo suivit le gosse dans les rues, où tous deux s'attirèrent les

regards passablement malveillants de la population locale. Le gamin ne paraissait pas les remarquer et Remo s'en fichait.

Quand le garçon tourna dans une ruelle, Remo en déduisit qu'il était arrivé à destination. À présent, se dit-il, il aurait des chances de découvrir quelque chose d'utile pour Chiun et lui.

Mais quand Remo arriva à l'entrée de la ruelle, il s'arrêta net parce que le gosse qu'il suivait était là, très près d'un autre gamin, noir celui-là. Ils étaient manifestement plongés dans une transaction, alors Remo s'adossa au mur et attendit.

Pendant quelques instants, la conversation devint échauffée et dure et puis un échange eut lieu. Le gosse que Remo suivait remit une enveloppe et le jeune Noir lui donna de l'argent. Ça avait tout à fait l'allure d'un trafic de drogue.

Le môme de ce bon vieux Lou vendait de la drogue. C'était donc ça, le rapport, pensa Remo. Est-ce que c'était de ça que Lou tirait son argent supplémentaire ? Est-ce que Billy Martin aussi était un revendeur ? Et est-ce que ce n'était que les mômes, ou bien les parents étaient dans le coup aussi ?

Il vit les deux gamins suivre la ruelle et disparaître à un coin. Il fut surpris parce qu'il avait l'impression que c'était une impasse. Il leur courut après et en arrivant au coin il vit une clôture de bois où des planches manquaient. Les deux gosses avaient certainement disparu par là.

En s'aplatissant, Remo se glissa par l'étroite ouverture et se trouva dans une petite rue transversale. Pas la moindre trace des deux gamins. En maugréant, il examina les immeubles, en se demandant si les garçons étaient entrés dans l'un d'eux. Un panneau au-dessus d'une des entrées attira son attention et il s'en approcha.

Il eut alors la surprise de lire : ÉGLISE DU CREDO MODERNE.

CHAPITRE VII

Lorenzo Moorcock était en chaire et prononçait un sermon énergique à des ouailles nettement moins énergiques. Certaines, qui avaient l'air d'être entrées là simplement pour être au chaud, occupaient les bancs du fond. Les fidèles plus intéressés étaient dans les premiers rangs et l'écoutaient avec fascination. Remo resta près de la porte et chercha des yeux les deux garçons. Ne les voyant pas, il se décida à écouter.

— … devez toujours vous souvenir, chers frères et sœurs bien-aimés, que les anciennes façons sont mortes. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit et la Bible, tout cela c'est du passé qui doit rester dans le passé.

Remo se demanda pourquoi il prenait la peine d'appeler ce bâtiment une église. Est-ce que ce n'était pas un mot du passé, ça ?

— À l'avenir, nous n'appellerons même pas notre lieu de réunion une église, déclara Moorcock comme s'il avait deviné la pensée de Remo. Ce sera simplement le lieu de réunion.

« Accrocheur », pensa Remo.

Puis il fut question de quelque chose qu'il appelait « le Satan ». Afin de moderniser leur credo, disait-il, ils devaient croire à tout ce que « le Satan » ne croyait pas. Ils devaient se faire les avocats de l'union libre, de l'avortement, du collectivisme et du communisme. Ils devaient considérer l'ayatollah Khomeyni comme un grand homme, un grand humaniste, un véritable meneur du monde.

Remo ne mit pas longtemps à comprendre que « le Satan » était les États-Unis. C'était un mot que Khomeyni lui-même employait volontiers pour désigner les États-Unis et, de toute évidence, Moorcock était un grand défenseur de l'ayatollah.

— Je sais que je vous ai donné beaucoup à penser, ce soir, alors je vais vous demander de rentrer chez vous et de réfléchir à tout ce que je vous ai dit. Je vous demande aussi de passer en sortant par les plateaux de la quête, dans l'allée centrale, et de donner avec votre cœur. Un don minimum de cinq dollars est suggéré mais vous êtes libres de donner davantage.

Remo regarda les « plateaux » de chaque côté de la travée centrale et vit deux « tonneaux » de quête qui lui parurent aussi gros que les jarres où se cachaient les quarante voleurs.

Il observa le départ général et fut passablement suffoqué de voir tous les gens des premiers rangs allonger leurs cinq dollars au passage, et parfois encore plus.

Moorcock accompagnait quelques personnes vers la sortie du « lieu de réunion », en cherchant à leur soutirer plus d'argent. Quand il vit Remo, il souhaita le bonsoir à ses fidèles et s'approcha de lui.

— Vous êtes venu, dit-il.

— Apparemment, répondit Remo.

— Pour vous moquer ?

— Je suis venu pour poser des questions.

— Ah, vous recherchez la sagesse.

— Façon de parler.

— Venez avec moi, dit Moorcock en repartant dans la travée centrale.

— Vous n'emportez pas le produit de votre quête ?

Moorcock jeta un coup d'œil aux tonneaux.

— Personne n'oserait me voler.

— Ce n'est peut-être pas une attitude moderne, mais elle est originale.

— Quelle sagesse recherchez-vous ?

— Je cherche quelqu'un.

— Qui ?

— Un gosse blanc, dans les quinze ans, ou un Noir du même âge.

— Vous n'avez pas de préférence particulière ? demanda Moorcock.

Remo vit que ses yeux étaient tels qu'ils étaient chez les Martin, sombres et intenses, avec beaucoup de blanc autour de l'iris.

— L'un ou l'autre, dit-il. Ils étaient deux. L'un ou l'autre a pu entrer ici.

— Vous les pourchassiez ?

— Je les observais et je les ai perdus. Ils sont venus de ce côté.

Ils étaient arrivés dans le fond de l'église. Ils s'arrêtèrent et Moorcock se tourna vers Remo.

— Ils ne sont pas entrés ici.

— Est-ce que vous me le diriez, s'ils étaient venus ?

— Pourquoi les pourchassiez-vous ?

— Ils venaient de conclure un marché de drogue.

— Vous êtes de la police ?

— Non.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, alors ? Si ces garçons, ou d'autres, désirent vendre ou prendre de la drogue, pourquoi faudrait-il les en empêcher ?

— C'est un de vos credos modernes ?

— Mineur. Nous croyons que notre corps nous appartient et que nous pouvons en faire ce que nous voulons.

— Ah, très bien, très bon, ça. Original.

— Vous êtes venu vous moquer.

— Je suis venu ici pour chercher deux gamins, répliqua Remo quelque peu exaspéré.

— Et je vous ai dit qu'ils ne sont pas ici.

Remo envisagea de pousser un peu plus le pseudo-pasteur dans ses retranchements mais, à ce moment, il vit quelque chose bouger derrière l'individu.

— Est-ce qu'il y a une porte de derrière, ici ?

— Oui mais…, commença à répondre Moorcock et il se retourna à demi.

— Merci, dit Remo en l'écartant vivement.

La personne qui s'était cachée derrière la porte de derrière avait disparu. Ce devait être un des deux garçons, mais lequel ?

Remo se dit que ça n'avait pas d'importance. Le Noir n'était qu'un camé et le Blanc – le fils de Lou – serait facile à retrouver. Pour le moment, il avait une autre idée.

Il retourna dans la ruelle où avait eu lieu la transaction. À partir de là, il commença à arpenter les rues du ghetto, à la recherche d'un drogué ou d'un revendeur.

Il s'attira beaucoup de regards et de réflexions marmonnées mais cet homme blanc *là* avait quelque chose qui interdisait de trop l'approcher. À sa façon de marcher, il avait l'air d'attendre simplement qu'on fasse un geste contre lui. Les yeux fixés sur Remo semblaient dire que c'était là un cinglé de Blanc et personne n'avait envie de s'y frotter.

Remo ne tarda pas à trouver un drogué, un garçon émacié d'une vingtaine d'années dont le nez coulait, assis sur un pas de porte.

— Hé, toi, là, mec, dit le drogué qui était si sale qu'on ne savait pas s'il était blanc ou noir. T'as du fric, mec ? Un dollar ? Dix cents ?

— Ce n'est pas ça qui te paiera ce qu'il te faut, l'ami, dit Remo en s'accroupissant à côté de lui. J'ai de quoi te faire planer sans seringue. Planer plus haut que jamais.

— Merde, fit le camé en essuyant son nez d'un revers de main.

— Sérieusement. Mais ce n'est pas gratuit.

— Allez ah, j'ai pas un rond, avoua le camé d'une voix lamentable et désespérée.

— Ça ne coûte pas d'argent.

— Tu te fous de moi ? Qu'est-ce que ça va me coûter ?

— Un nom.

— Quel nom ? Le mien ?

— Un revendeur.

— Allez ah… Je ne peux pas donner ma source.

La voix était passée du désespoir à l'angoisse.

— Je ne veux pas ta source. Je veux n'importe quelle source, n'importe quel nom que tu voudras bien me donner.

Une étincelle de ruse brilla dans les yeux ternes et chassieux et le type marmonna :

— N'importe qui ?

— Du moment que c'est un revendeur. Mais si tu me donnes un nom bidon, je reviendrai te chercher et au lieu de te faire planer, je te collerai la pire déprime de ta vie.

Remo effleura le drogué et une ombre de douleur passa sur la figure sale. Elle était si fugace, cette douleur, que le drogué n'était même plus certain de l'avoir ressentie. Mais elle lui soutira la vérité.

— Essayez voir Danny le Mec.

— Danny le Mec. Son vrai nom, c'est quoi ?

— Je ne sais pas. Personne ne sait. Danny le Mec, c'est tout.

— Où est-ce que je le trouve ?

Le drogué donna à Remo une adresse et lui expliqua comment s'y rendre.

— Lui dites surtout pas que je vous ai donné son nom.

— Je ne connais même pas le tien. Mais je te retrouverai si ce n'est pas vrai.

— C'est vrai, mec, c'est vrai ! gémit le camé en se cramponnant aux bras de Remo. Où est-ce que je plane, mec ? Vous avez promis.

— Tu as raison.

Remo dégagea ses bras, en allongea un derrière le garçon et lui toucha la nuque. Une expression de parfaite euphorie apparut sur la figure du drogué et il s'adossa contre la porte.

— Ah mince, souffla-t-il.

— Ouais. Tu ne le sais pas, mais tu viens de commencer ta guérison. Après ça, tu ne trouveras jamais rien pour te faire planer si haut.

— Ah mince !

— Et merci pour l'info.

Remo laissa le camé planer sur le pas de la porte et suivit ses instructions. L'homme avait dit que c'était à deux pas.

En arrivant devant l'immeuble en question, Remo fut surpris de voir que c'était des appartements d'assez bonne allure, sur les bords du ghetto. Assez près de sa clientèle pour son commerce, mais assez loin pour se persuader qu'il ne vivait pas avec ces gens-là, se dit Remo.

Danny le Mec, me voilà !

Danny « le Mec » Lincoln avait grandi dans le ghetto et il éprouvait une grande satisfaction à vivre juste en marge. Il habitait là parce qu'il le voulait et pouvait partir quand il le voudrait. Il avait assez d'argent et c'était justement ce que son père et sa mère n'avaient jamais eu, assez d'argent pour s'en aller.

Danny le Mec n'attendait pas de visites. À vrai dire, il avait déjà de la visite, la svelte beauté noire allongée sur son lit, attendant son bon plaisir et empressée de le satisfaire.

— Viens te coucher, Danny.

— Y a pas le feu, bébé, répliqua-t-il du seuil de la chambre.

Bien sûr, il savait pourquoi elle était pressée. Plus vite elle ferait son bonheur, plus vite elle recevrait sa « douceur » pour faire le sien. Le genre de douceur qui vous emmenait droit au ciel.

— Je veux simplement te rendre heureux, Danny, roucoula-t-elle en battant des cils et en rabattant un peu plus le drap pour exhiber ses beaux seins. Tu sais comment je peux te rendre heureux.

— Bien sûr, je sais.

Danny ôtait sa veste quand on frappa à la porte.

— Bon Dieu, qu'est-ce que…

— N'ouvre pas ! s'écria la fille.

S'il allait ouvrir, se disait-elle, elle n'aurait pas sa dose et elle ne pouvait plus attendre.

— Du calme, Laura. Je reviens tout de suite.

Il remit sa veste et alla à la porte. On frappa encore un coup, alors il ouvrit.

L'homme qui ouvrit la porte à Remo était grand et noir, vingt-cinq à trente ans, vêtu d'une veste d'intérieur rouge.

— C'est vous, Danny le Mec ? demanda Remo.

— C'est moi.

— Quelqu'un m'a dit que vous êtes un revendeur.

Danny s'esclaffa et demanda :

— Qu'est-ce que vous êtes ? Un flic ? C'est une nouvelle approche ? De l'air, mec.

Le Noir voulut claquer la porte mais Remo avança le pied et la maintint ouverte.

— Je ne suis pas un flic. J'ai simplement besoin de parler à un revendeur.

— De quoi ? Vous cherchez à débuter dans le métier ? Tout le monde veut une part du gâteau, mec.

— C'est de ça que je veux parler, répliqua Remo et, repoussant Danny, il entra dans l'appartement.

— Dites donc, vous…

— Mieux vaut refermer la porte, Danny, comme ça nous n'attirerons pas l'attention. Je vais poser des questions et si je n'obtiens pas de réponses franches, je m'en vais vous faire rebondir contre tous ces murs.

— Ha ! s'exclama Danny avec mépris, sur quoi il manifesta ce mépris en refermant la porte et en croisant les bras d'un air de défi.

Alors, on est un dur, hein ? Un costaud ?

Avant que Remo ait le temps de répondre, la fille sortit de la chambre, toute nue.

— Danny…

— Rentre là-dedans, salope ! cria Danny le Mec.

— Danny, j'ai simplement besoin de…

— J'ai de la visite, connasse. Qu'est-ce qui te prend d'entrer ici comme ça ?

Comme si elle avait été giflée, la fille gémit :

— Écoute, chéri, je voulais seulement…

— Tu voulais seulement ta foutue dose, hein ? cria-t-il et cette fois il la gifla réellement, de toutes ses forces. Cette idée d'entrer comme ça à poil quand j'ai du monde ! Retourne dans la chambre, bougre de conne, et rhabille-toi et puis fous-moi le camp ! Je ne veux plus jamais te revoir !

— Mais, Danny, j'ai besoin…

— Je sais de quoi t'as besoin et faudra t'adresser à quelqu'un d'autre. Mais je te conseille d'avoir un sacré tas de fric parce qu'ils ne se contenteront pas d'une médiocre paire de fesses, comme je l'ai fait.

Il lui donna une poussée qui la propulsa jusque dans le milieu de la pièce voisine.

— Vous êtes un garçon charmant, à ce que je vois, dit Remo.

— C'est rien qu'une conne de camée. Dans une heure, elle traînera dans une ruelle en reniflant et en grelottant. Elle se trouvera un miché pour une passe à cinq dollars… Bon, nous parlions affaires, pas ? Vous voulez me poser des questions et avoir des réponses franches.

— C'est ça.

— Alors on va en finir avec ça, en vitesse parce que je suis pressé de savoir comment je vais rebondir contre tous ces murs, déclara le revendeur en tirant de sa poche un couteau à cran d'arrêt qu'il ouvrit d'un coup sec. Ça, je veux le voir !

La fille revint alors de la chambre, plus ou moins rhabillée, en pleurant mais non sans son propre air de défi.

— Un fortiche, Danny le Mec ! laissa-t-elle tomber avec dédain. T'es pas un homme, Danny, t'es même pas un bon…

Danny fit un pas et leva un bras pour assener un coup de revers qui aurait fait sauter les dents de la fille s'il s'était abattu.

Le poing ne retomba pas.

Danny sentit une poigne de fer autour de son poignet et fut absolument incapable de bouger le bras.

— Pas cette fois, dit Remo.

— Lâchez-moi, gronda froidement Danny.

Il paraissait aussi « cool » qu'on peut l'être mais il se demandait de quoi était faite la poigne de ce Blanchet. Ce type n'était pas plus

costaud que lui mais il lui paralysait le bras !

— Écartez-vous de la fille, ordonna Remo, et reprenons notre conversation.

Les yeux de Danny le Mec plongèrent dans ceux de Remo et, ensuite, il recula d'un pas. Quand Remo le lâcha, il recula encore de deux pas. La fille, qui avait fermé les yeux et frémi dans l'attente du coup, se tourna vers Remo.

— Merci, Monsieur.

— Feriez bien de partir, Mademoiselle.

— Mais, j'ai besoin…

— Vous n'avez besoin de rien qu'il puisse vous donner, assura Remo. Venez, je vais vous raccompagner à la porte.

Il la suivit, sans quitter Danny des yeux et, sans laisser le revendeur noir voir ce qu'il faisait, il toucha le dos de la fille, dans la région de la cinquième vertèbre. Elle défaillit quand la vague de plaisir déferla sur elle mais il la retint, ouvrit la porte, la guida dans le couloir et la laissa appuyée contre le mur, chancelant encore d'un plaisir que jamais aucune drogue ne lui procurerait.

Il referma la porte et affronta de nouveau Danny, qui examinait ses mains. Il se demandait comment il avait pu si totalement oublier la lame dans sa main gauche, alors que ce Blanc le maintenait par le poignet droit.

— Bon, alors, dit Remo. Ces questions.

— Posez toujours, mais c'est pas garanti que je réponde.

— Nous commencerons par la plus facile.

Danny considéra un moment Remo, en silence, puis il replia son couteau et l'empocha.

— Vous voulez boire un verre ?

— Non, merci. Je ne veux que des réponses.

— Bon, alors qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Le Noir se dirigea vers un petit bar et Remo attendit qu'il ait un verre en main.

— Je veux des renseignements sur le métier de la drogue. En particulier dans ce quartier.

Danny but une gorgée.

— Les affaires ne sont pas spécialement en plein boum.

— Pourquoi ?

— Y a une nouvelle entreprise, en ville, et elle gâche le métier. Pas seulement le mien. À tout le monde.

— Qui est-ce ?

— C'est ce que nous avons cherché à savoir, qui y a derrière, mais tout ce que nous avons pu apprendre c'est qui s'occupe de l'action dans la rue.

— Ne me dites rien, laissez-moi deviner, dit Remo. Des gosses.

— Ouais, des gosses ! Si vous savez ça, pourquoi venir m'emmerder ?

— Jusqu'à présent, ce n'était qu'une hypothèse.

— Ouais, hypo-machin, celui qui manipule ces gosses se taille une sacrée part de l'action, et nous cherchons un moyen de régler ça. Si vous pouvez nous aider, ça vaudra un gros paquet pour vous.

— Désolé, mais j'ai à m'occuper de mes propres affaires.

— Qui sont ?

— Pas le temps d'expliquer.

— Enfin, quoi, si vous trouvez un moyen de dégager la rue de ces morpions tout en vous occupant de vos affaires, vous pourriez quand même voir tomber de votre côté un joli paquet de fric.

— J'y réfléchirai.

Alors que Remo se retournait vers la porte, Danny demanda :

— C'est tout ? C'est tout ce que vous vouliez ?

— C'est tout.

— Vous voulez dire que vous m'avez fait renoncer à une incroyable paire de fesses, rien que pour cette connerie de rien ?

— Navré.

— Pas trop grave, dit philosophiquement le revendeur. Elle est partie mais elle reviendra. Elle a besoin de ses douceurs, et c'est moi le marchand de bonbons.

Il exhiba deux rangées de dents blanches éblouissantes.

— Elle a peut-être perdu le goût des sucreries, dit Remo.

CHAPITRE VIII

Remo sortit de l'immeuble de Danny le Mec. Il ne vit pas trace de la fille. Elle était probablement partie dans un coin savourer son nouveau septième ciel.

Pressé de savoir si Smith avait appris quelque chose, il trouva une cabine téléphonique. C'était un vieux modèle, avec une porte qui n'alluma pas la lumière quand il la referma. À son profond étonnement, le téléphone marchait.

Il forma les chiffres nécessaires et obtint Smith au bout du fil.

Il ne remarqua pas le groupe de jeunes Noirs qui le suivaient.

Au même moment, un groupe semblable, mais blanc celui-là, suivait le couloir vers la chambre d'hôtel de Remo et Chiun.

Ils étaient six. Beaucoup plus, pensait leur chef, qu'il ne serait nécessaire pour s'occuper d'un seul vieux Chinetoque.

Ils se massèrent autour de la porte et, utilisant le poids de leur masse, ils l'enfoncèrent et firent irruption dans la pièce.

Ils n'étaient pas tout à fait préparés à ce qui les attendait.

— J'ai un dénominateur commun mais je ne suis pas encore sûr de le comprendre, dit Smith à Remo.

— Racontez-moi tout ça. Nous démêlerons votre machin ensemble.

— Eh bien, le nombre des arrestations pour affaires de drogue a beaucoup baissé dans ces trois villes. Dans le cas de trois villes considérables – surtout celles de l'importance de New York et de Los Angeles – c'est une chose tout à fait improbable. Mais néanmoins vraie, d'après mes ordinateurs.

— C'est vrai.

— Qu'est-ce que vous savez ? demanda Smith. Particulièrement ?

— Des gosses, particulièrement. Toute cette affaire a l'air de tourner autour de gosses.

— Et alors ? Qui a tué Billy Martin ?

— Je ne le sais pas encore. Mais je crois savoir pourquoi on l'a tué.

— Bon, très bien, c'est un commencement. Dites-moi pourquoi ?

— D'après l'inspecteur qui a procédé à l'arrestation, le jeune Martin promettait de balancer quelque chose de gros en échange d'un sursis ou d'une libération sur parole mais il a été tué avant d'avoir parlé.

— Et vous savez ce que c'était ?

— Je crois. Je crois que ce qu'il allait révéler, c'était tout un nouveau système pour trafiquer de la drogue.

— Expliquez.

— Ils se servent de mômes – des mineurs – et quand ces gosses sont arrêtés, ils passent devant le tribunal pour enfants et ça ne figure pas dans les statistiques du trafic de drogue.

— Et c'est pourquoi les pourcentages ont l'air d'avoir baissé.

— Tout juste.

— Donc ils n'ont pas baissé du tout. Ce n'est qu'une illusion.

— Re-tout juste.

— Oui, mais à quoi ça nous sert ? demanda Smith, mystifié.

— Voyons, Smitty, dit Remo comme s'il s'adressait à un enfant. Ça donne l'impression que la police fait un boulot fabuleux. Les pourcentages ont l'air de dégringoler et vous savez que le travail de la police c'est rien que de la stati. Si la stati a bonne mine, les flics aussi.

— Attendez, laissez-moi faire confirmer ça par mes ordinateurs, pendant que je vous tiens.

— Oh, après tout, c'est votre fric, dit Remo.

Pendant que Smitty jouait avec ses ordinateurs, Remo s'aperçut d'un mouvement autour de la cabine. Il s'en voulut de ne pas l'avoir remarqué plus tôt. Discrètement, il évalua la situation ; toute personne regardant dans la cabine penserait qu'il était totalement absorbé par sa conversation téléphonique.

— Ceci le confirme, annonça Smith en revenant au bout du fil.

— Quoi donc ?

— L'ordinateur indique que tous les autres mineurs assassinés dans ces trois villes avaient eu récemment beaucoup d'argent entre les mains et que tous avaient un casier judiciaire.

— Y compris pour affaires de drogue ?

— Comme vous le disiez, ce motif ne figure pas, mais la présence du casier et de l'argent suffit à révéler que votre hypothèse est la bonne.

— Plutôt malin pour un assassin, hein ?

— Plaît-il ? fit Smith.

Remo soupira. Smitty avait autant de sens de l'humour qu'une boule de bowling.

— Non, rien. Je vais élucider cette histoire, ne serait-ce que pour faire oublier à Chiun sa campagne « quelqu'un tue les petits enfants du monde ».

— Il prend cela très au sérieux.

— Chiun prend tout très au sérieux. Vous n'avez encore rien sur ce type que je vous ai demandé d'examiner tout à l'heure ?

— Pas encore.

— Eh bien moi, j'ai autre chose, sur quoi vos machines pourraient se faire les dents.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'aimerais que vous leur fassiez faire une vérification bio sur un pasteur qui dit s'appeler Lorenzo Moorcock. Il dirige un truc qui s'appelle l'Église du Credo Moderne, siège ici à Detroit.

— Quel rapport a-t-il avec tout le reste ?

— Je ne sais pas trop. Il papillonne partout sur les bords et j'aimerais en savoir plus long sur lui.

— Je vais m'en occuper.

— OK. Je vous rappellerai.

Remo raccrocha et nota que la cabine était cernée par une demi-douzaine de gosses de mauvaise mine armés de crans d'arrêt. Mais ce qui l'inquiétait surtout, c'était qu'il allait devoir fendre leurs rangs sans en tuer un, sinon il n'aurait pas fini d'entendre Chiun.

CHAPITRE IX

Quand Remo retourna à l'hôtel, la porte de la chambre était grande ouverte et la pièce littéralement jonchée de corps dans divers stades de casse. Chiun était paisiblement assis au milieu du carnage.

— Ils sont tous morts ? demanda Remo sur un ton très accusateur, en claquant la porte derrière lui.

— Naturellement. Certains d'entre nous ont une technique sans défauts.

— Ah parfait !

Remo fit le tour de la pièce pour examiner les cadavres, dans l'espoir d'en trouver un qui ne le soit pas tout à fait et puisse répondre à des questions. Ce faisant, il remarqua quelque chose qui l'étonna.

— Chiun, ils sont tous des gosses ! Ils sont tous très jeunes, et vous les avez tués !

Chiun émit une exclamation dégoûtée et déclama :

— Tu regardes mais tu ne vois point.

Remo examina de nouveau les visages et comprit ce que voulait dire Chiun. Les morts étaient tous jeunes, mais pas un n'était mineur. Pour Chiun, cela suffisait à ne plus en faire des enfants.

— Ça doit être ça qui arrive aux mômes quand ils sont trop âgés pour la vente, murmura Remo. L'organisation en fait des tueurs.

— Grotesque.

— Peut-être, mais si nous en avions un de vivant, un seul, nous aurions pu apprendre quelque chose.

— Pas ! fit Chiun. Tu me laisses ici tout seul pour que ma sérénité soit brisée par ces voyous d'amateurs ineptes et maintenant tu viens m'ennuyer avec des stupidités. Tu ignores tout de la souffrance.

— Pas vrai ! Pas du tout ! Et d'abord, moi aussi j'ai eu affaire à une bande de petits salopards.

— Tu as été attaqué ?

— Plus ou moins, dit Remo qui regrettait déjà d'avoir trop parlé.

— Et tu les as interrogés ?

— Eh bien, euh, non.

— Pourtant, tu ne les as pas tués.

— Ils m'ont plus ou moins échappé, bafouilla Remo et Chiun fit une grimace d'écœurement. Ben quoi, qu'est-ce que je pouvais faire ? C'était des gosses, des *vrais* gosses. Et je savais que je n'aurais pas fini de vous entendre si jamais j'en tuais rien qu'un.

— Alors qu'est-ce que tu as fait ?

— Je les ai chassés en leur faisant peur.

— Ah ? C'est intéressant. Comment ?

— Disons simplement que nous devons une cabine téléphonique à la ville de Detroit.

Le téléphone sonna et Remo y bondit, pour échapper à l'interrogatoire de Chiun.

— Excusez-moi, Mr Randisi, dit l'employé de la réception en appelant Remo par le nom qu'il avait donné.

— Qui ça ? Ah oui, oui. Et alors ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est un policier qui est ici pour vous voir.

— Maintenant ? s'écria Remo en se retournant sur le tapis de cadavres. Dites-lui que nous sommes sortis.

— Je crains qu'il soit déjà en train de monter, Monsieur.

— Manquait plus que ça, grogna Remo en soupirant. C'est le bouquet. Et il s'appelle Palmer, je parie ?

— Eh bien oui, Monsieur, en effet. Il a dit…

Remo raccrocha et se précipita vers les cadavres vautrés dans tous les coins pour les asseoir dans des fauteuils ou sur des chaises et frotter le sang sur leur figure avec des mouchoirs en papier mouillés.

— Allez, Chiun. Vous devez m'aider à donner à ces types-là un air vivant.

— Le Maître de Sinanju n'effectue pas des tâches de besogneux, répliqua Chiun.

— Mais bon Dieu, c'est les flics ! gémit Remo en courant frénétiquement pour empêcher un des corps de tomber d'une chaise. Ils vont nous arrêter pour meurtre, nom d'un pétard ! Smitty fera une hémorragie !

— Je suis un assassin, pontifia Chiun. Je ne rends pas la vie aux morts. C'est le travail d'un magicien. Si l'empereur Smith souhaitait que les personnes mauvaises restent en vie, il n'aurait pas engagé…

— Attrapez-le, vous voulez ? glapit Remo en désignant le cadavre qui penchait dangereusement.

Chiun consentit à étendre le bras gauche. Il y eut un craquement de vertèbres cervicales et le corps se remit en position assise.

L'inspecteur Palmer tambourina à la porte.

— Une seconde ! cria Remo avec irritation en ramenant des pans de peau sur le front d'un mort autour du petit trou pratiqué par l'index de Chiun.

Chiun parla alors tout bas :

— Tu ferais mieux d'aller à la porte.

— Mais oui, mais oui, je vais y aller.

— Tu ferais mieux d'y aller tout de suite.

Chiun regardait la porte. Remo suivit son regard. La porte prenait de la gîte et basculait vers l'intérieur.

— Durant l'altercation avec ces personnes, expliqua Chiun, les gonds sont tombés. Pour des raisons purement esthétiques, je les ai remis sur le mur.

Effectivement, les gonds étaient magnifiquement encastrés dans le plâtre mais ils n'étaient fixés à rien.

Remo se rua sur la porte avant qu'elle ne bascule définitivement. Puis, en ayant recours à beaucoup de musculature, il l'entrouvrit d'une ligne comme s'il l'ouvrait normalement.

— Charmant, dit Palmer.

Remo secoua la tête.

— Depuis ce matin je téléphone au service d'entretien de l'hôtel.

Palmer essaya de regarder à travers l'étroite ouverture.

— Ça vous gênerait de me laisser entrer ?

— Oui ! affirma Remo. Enfin, c'est-à-dire, n'est-ce pas… euh… nous dormions. Nous ne sommes pas habillés pour recevoir.

— Je viens de compter six types, là-dedans.

— Euh, eh bien… Ils dorment aussi.

L'inspecteur toisa Remo d'un air réprobateur.

— Ah, je vois ! Une pyjama-party !

— Djeuhhhhh…

La figure parcheminée de Chiun apparut sous le coude de Remo.

— Silence, chuchota-t-il. S'il vous plaît. C'est une séance de spiritisme. Mes amis sont dans une transe profonde.

La figure disparut. Palmer croisa les bras.

— Ça suffit ! Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Chut ! fit Remo. Vous l'avez entendu. Les personnes en transe ne peuvent être dérangées.

Palmer essaya encore de regarder derrière Remo, mais Remo lui boucha la vue. Palmer feinta à gauche, à droite, puis il sauta. Remo calqua ses moindres mouvements.

— Si j'avais un caractère soupçonneux, je penserais que vous ne voulez pas que je voie ce qu'il y a là-dedans, dit Palmer.

— La confidentialité des rapports médium-transe doit être respectée, déclara doctement Remo.

— Tiens donc ?

Brusquement, Palmer tomba à plat ventre. Remo en fit autant. Palmer redressa la tête.

— Aha ! cria-t-il avant que Remo n'ait le temps de s'intercepter encore une fois.

Au bruit, un cadavre indiscipliné tomba la tête la première sur la table basse. Palmer se releva, en s'époussetant.

— Ces types, là chez vous, n'ont pas l'air trop bien portants, dit-il en posant sur Remo un œil dur.

— Ben quoi ! Nous ne leur demandons pas un bulletin de santé,

quand même ! Et d'abord, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Palmer pinça les lèvres, comme s'il cherchait à décider s'il allait ou non arrêter Remo sur-le-champ. Puis sa bouche se détendit et sa figure reprit sa mine furieuse habituelle.

— Ah, et puis merde. C'est déjà une assez sale journée. Nous sommes passés pour vous parler de votre voiture.

— Ma voiture.

— La voiture de location. Elle a explosé, vous vous souvenez ?

— Ah oui ! fit Remo qui pensait à tout sauf à cette malheureuse bagnole. Alors qu'est-ce qu'elle avait qui n'allait pas ?

— De quoi j'ai l'air, dites ? D'un mécano ? grommela Palmer, vexé. Elle avait une pièce détachée supplémentaire. Une bombe.

Du coin de l'œil, Remo vit glisser un autre cadavre.

— Ah oui ? Eh bien, parfait.

La figure de Palmer vira au cramoisi.

— Ah c'est parfait, pour vous, hein ?

— Non, non, je veux dire, c'est affreux, balbutia Remo. C'est épouvantable, où va le monde, je vous demande un peu !

Palmer consulta sa montre en soupirant.

— Cinq heures de l'après-midi, et j'ai besoin de ça ? Écoutez voir, Madame Zelda. Votre copain et vous, vous allez m'accompagner au poste !

Il allongea un bras par l'entrebâillement de la porte. Remo posa deux doigts sur son poignet et le paralysa.

— Qu'est-ce…

Remo posa légèrement le bout de l'index sur la gorge de l'inspecteur. Plus aucun son n'en sortit.

— Écoutez-moi, vous. Je sais que ça paraît suspect mais nous ne pouvons rien expliquer, sinon que nous sommes de votre bord. Vous pouvez nous croire ou ne pas nous croire, mais vous ne pouvez pas nous arrêter. Physiquement, vous ne pouvez pas.

Alors que l'inspecteur restait coi, le bras rigide et tendu, Remo élabora :

— Mais je vais vous dire ce que nous savons. Un. Quelqu'un a tué l'avocat Weems. Vous le savez probablement déjà et vous avez probablement deviné que cela avait un rapport avec le meurtre de Billy Martin. Nous pensons que Billy faisait partie d'un réseau de trafiquants de drogue qui se servent de mômes comme revendeurs. Les chefs du réseau ne sont pas des mômes, cependant, et nous cherchons à savoir qui ils sont. Mais nous ne trouverons rien si nous avons constamment des flics qui nous collent aux fesses, alors nous vous serions reconnaissants de nous foutre la paix et de disparaître pendant un moment.

Il toucha alors la gorge de Palmer pour dénouer les muscles

paralysés.

— Bon Dieu, espèce de…

Remo refit son truc et Palmer sombra dans un silence rageur.

— Vous ne devez pas me croire, quand je vous dis que vous ne pouvez pas nous arrêter.

Palmer prit un air encore plus mauvais. Remo lui manipula un endroit de la clavicule qui fit ouvrir de grands yeux douloureux au policier.

— Vous me croyez, maintenant ?

Palmer hocha la tête.

Remo lui lâcha la clavicule, puis le bras.

— Je regrette d'avoir été obligé de faire ça.

Palmer hocha encore une fois la tête et montra sa bouche.

— Oh, pardon, dit Remo et il lui délivra le gosier.

— Aaaah, aaah, fit Palmer en se tâtant délicatement la gorge. Comment est-ce que vous faites ça ?

— Ce n'est pas facile à expliquer, répondit Remo ; après quoi il parla des pourcentages d'arrestations pour affaires de drogue et de l'incompréhensible rapport entre les villes de New York, La Nouvelle-Orléans, Los Angeles et Detroit.

Palmer rumina en silence ces informations et finit par demander :

— Pour qui travaillez-vous ?

Remo secoua la tête.

— Désolé.

— Le gouvernement ?

— Peux rien dire.

— C'est le gouvernement, déclara catégoriquement Palmer. Aucun tueur à gages n'est capable de ce que vous venez de faire… Mais, dites, faites-moi plaisir, vous voulez ?

— Je ne demande pas mieux.

— La prochaine fois, prévenez-moi de vos découvertes. Pour qu'un pauvre flic innocent ne cherche pas à vous arrêter et finisse chez les fous.

— D'accord, promit Remo.

— Et autre chose. Je vous conseille de donner un nom différent, la prochaine fois que vous louerez une voiture. Cette bombe était pour vous. Quelqu'un vous a dans son collimateur.

— Ce n'est pas grave. Nous savons nous défendre.

— Je ne sais pas pourquoi, dit Palmer, mais ça ne m'étonne pas.

CHAPITRE X

Le lendemain matin, Remo téléphona à Smith de la chambre d'hôtel et le mit au courant des deux attaques, contre Chiun et lui-même.

— Pourquoi attaquer Chiun ? demanda Smith.

— J'ai bien réfléchi à ça et je suis à peu près sûr que c'était moi qu'on visait. Ces types ont tout simplement eu la malchance de tomber sur Chiun.

— Pas de problème avec la police locale ?

— Non. Je crois que nous sommes arrivés à de bons rapports de travail avec l'inspecteur qui a arrêté le petit Martin.

— Quel genre de rapports ? demanda Smith avec méfiance.

— Beuhhhh, fit Remo qui connaissait l'attitude de Smith quand des étrangers risquaient d'être au courant de CURE. Il nous prend pour des médiums.

— La police de Detroit emploie des médiums pour élucider ses affaires ?

— Pourquoi pas ? répliqua gaiement Remo. À part ça, qu'est-ce que vous avez découvert pour moi ?

— Quelques informations intéressantes. D'abord, Lorenzo Moorcock, c'est son vrai nom.

— Vous rigolez.

— Je ne rigole jamais, Remo.

— C'est vrai, j'oubliais. Oui, alors ?

— C'est un politicien raté.

— Alors il a un bon entraînement pour ce qu'il fait à présent.

— Il s'est présenté à la mairie de Detroit, il y a quelques années et il a été battu mais ce qu'il y a de curieux, c'est la source des considérables transfusions d'argent qu'il a reçues pour sa campagne électorale.

— D'accord, Smitty. Je donne ma langue au chat.

— Il a reçu des dons importants de certains groupes iraniens, tant légaux qu'illégaux.

— Ça explique pourquoi il chante les louanges de l'ayatollah, dans ses sermons. Quel autre genre d'amis a-t-il ?

— Eh bien, depuis qu'il a lancé cette religion des Credos Modernes, il est devenu l'ami intime de certaines personnalités officielles mexicaines qui viennent régulièrement à Detroit, en délégation commerciale, pour voir comment on construit des voitures chez nous.

Il paraît que lorsqu'ils sont ici, ils assistent aux services de cette église. Ces Mexicains viennent assez fréquemment, plusieurs fois par an.

— Des Iraniens et des Mexicains. Drôle d'amalgame.

— Très bizarre. Que comptez-vous faire maintenant ?

— Je ne sais pas trop. Je suppose qu'il me faudra garder un œil sur Moorcock, pendant un moment, et parler aussi à cet autre type dont je vous ai demandé de me trouver le nom. Qu'est-ce que vous avez, sur lui ?

— Louis Sterling. Ouvrier à la National Motors depuis aussi longtemps qu'Allan Martin. Son fils a quinze ans. Il s'appelle Walter.

— Lui aussi, je voudrais lui parler. Il effectuait ce qui avait tout l'air d'une vente de drogue, l'autre soir, alors on dirait que c'est lui qui me fournira les meilleurs renseignements sur ce réseau.

— Vous savez où le trouver ?

— J'espère qu'il est rentré chez lui hier soir, mais s'il m'a vu à l'église de Moorcock, il se peut qu'il se planque. Dans ce cas, faudra le traquer.

— Enfin, faites ce que vous avez à faire, et tenez-moi informé.

— Toujours, Smitty, assura Remo et il allait raccrocher quand une autre idée lui vint : Smitty, quand est-ce que la prochaine délégation mexicaine doit arriver ?

— Attendez, que je consulte l'ordinateur… Voilà… Par une curieuse coïncidence, elle est attendue demain.

— Bingo ! Merci, Smitty. Je garde le contact.

Quand il eut raccroché, Chiun l'interrogea du regard. Il lui résuma sa conversation avec Smith.

— Ce pasteur a de très curieux amis, estima Chiun.

— Un de nous deux devrait l'avoir à l'œil, pendant que l'autre cherche Walter Sterling.

— Je vais surveiller le pasteur. Il m'intéresse, déclara Chiun.

— Alors, je vais aller à la recherche du jeune Sterling. Il est la seule piste que nous ayons, pour ce réseau de drogue. Il nous conduira peut-être au chef.

— Qui sera la personne responsable de tuer les enfants.

Remo ferma les yeux et soupira.

— Oui, Chiun.

Alors qu'ils se préparaient pour sortir, Remo dit :

— Quoi qu'il arrive, nous nous retrouverons ici ce soir. Si je ne peux pas trouver le jeune Sterling, je suivrai le bon pasteur demain quand il rencontrera ses copains de la commission commerciale mexicaine.

— Si tu trouves le petit garçon…

— Je sais, je sais. Je serais gentil avec lui. Je lui paierai une sucette et je lui demanderai bien gentiment de me dire qui est sa

source.

*

* *

Remo préféra ne pas s'encombrer d'une nouvelle voiture de location et prit un taxi pour aller chez les Sterling. Il ne s'inquiéta pas de savoir comment Chiun se déplacerait ni comment il suivrait le pasteur sans être remarqué. Il savait que si Chiun ne voulait pas être vu, il avait la faculté de se rendre pour ainsi dire invisible.

En arrivant chez les Sterling, il ne vit aucune voiture devant la maison ni dans l'allée, mais il ne s'attendait pas à trouver Lou Sterling chez lui. C'était Walter qu'il cherchait.

Il sonna, espérant contre tout espoir que le gosse lui-même viendrait ouvrir. Ne recevant pas de réponse, il sonna encore et se dit qu'il se contenterait de la mère du môme. Comme personne ne répondit au second coup de sonnette, il posa une main sur le bouton de porte, exerça tout juste la pression nécessaire et ouvrit.

Il ne lui fallut qu'une minute ou deux pour s'assurer que la maison était déserte et ensuite, il commença à fouiller. Il cherchait une importante somme d'argent, ou toute autre chose susceptible de l'aider. Quand il trouva ce qui était indiscutablement la chambre du gosse, il y passa beaucoup plus de temps qu'ailleurs et sa persévérance fut récompensée. Dans le placard, il découvrit des lattes du plancher disjointes, dissimulant ce qu'il cherchait. Il trouva non seulement l'argent mais aussi de la drogue. Mais rien pour dire d'où venait l'un ou l'autre, alors il laissa la planque intacte et remit les lattes en place.

En quittant la maison, il se dit qu'il pourrait aussi bien aller à l'usine pour voir Louis Sterling, qui saurait peut-être où était son fils.

En y arrivant, il reçut un laissez-passer de la même réceptionniste et alla chercher Sterling dans l'atelier de montage. Comme il ne le voyait pas, il interrogea Boffa, le contremaître.

— Vous avez regardé à la cafétéria ?

— Oui, il n'y est pas.

— Et au vestiaire ?

— Je ne sais pas où c'est.

Le contremaître regarda l'heure, bougonna un peu et dit à Remo de le suivre.

Dans le vestiaire, ils trouvèrent Lou Sterling accroupi devant son casier ouvert.

— Lou, dit Boffa mais il s'interrompit en remarquant quelque chose de bizarre.

Remo le remarqua aussi. Sterling n'était pas accroupi. Il était appuyé contre le casier.

Et tout ce qu'il y a de plus mort.

— Ben merde, alors ! fit le contremaître.

Remo toucha l'épaule de Lou et se pencha sur lui. L'ouvrier avait le torse ouvert par un coup de couteau.

Remo quitta l'usine en vitesse, sans même prendre le temps de rendre son badge. Louis Sterling étant mort, Walter Sterling ne tarderait pas à prendre le même chemin. Manifestement, Remo s'était trop rapproché quand il s'était intéressé aux Sterling et l'intention était de les éliminer avant qu'il puisse leur soutirer quoi que ce soit.

— Appelez la police et demandez l'inspecteur Palmer, dit-il en donnant de rapides instructions à Boffa. Dites-lui que j'étais ici – Randisi, c'est mon nom – mais que j'ai dû partir.

— Vous ne devriez pas attendre ?

— Louis Sterling est mort, et je crois que son fils Walter est le suivant sur la liste. Dites à Palmer que je me mettrai en rapport avec lui quand je pourrai.

Il sortit alors de l'usine et héla un taxi. Il voulait aller à l'Église du Credo Moderne et faire le point avec Chiun. Le jeune Sterling était peut-être là avec Moorcock.

*

* *

Remo était certain que personne n'avait pu voir Chiun, pour la bonne raison qu'il avait mis lui-même un quart d'heure à le repérer. Le subtil Oriental avait simplement pris position dans l'ombre entre les planches de la clôture au fond de la ruelle où Remo avait assisté à la transaction.

— Il m'a fallu un moment pour vous voir, dit Remo en rejoignant Chiun derrière la barricade.

— Je sais. Je t'ai accordé un quart d'heure pour me trouver, et puis je me suis montré.

— Bien sûr.

Jamais au grand jamais Chiun n'avouerait que Remo l'avait aperçu de lui-même.

— Pourquoi est-ce que tu viens ici si tôt ? demanda Chiun.

— Les choses commencent à bouger, répondit Remo et il raconta ce qu'il avait découvert dans la maison des Sterling et la mort de Lou. Le gosse est fatalement le suivant, conclut-il.

— Nous devons empêcher cela !

— C'est pour ça que je suis venu. Vous n'avez pas vu de… d'enfants entrer dans l'église, dites ?

— Non, aucun.

— Ça ne veut pas dire qu'il n'était pas déjà là quand vous êtes

arrivé. Et Moorcock ? Vous ne l'avez pas vu partir ?

— Non.

— Je crois que je devrais entrer et avoir deux mots avec lui. S'il sait où est le gosse, j'arriverai peut-être à le persuader de me le dire.

— Je vais t'accompagner.

— Je crois qu'il vaut mieux que vous restiez ici. Si Walter Sterling est là, il risque de filer par la porte de derrière en me voyant.

— Très bien, mais tu dois faire de ton mieux pour que cet homme nous aide. Il est capital d'empêcher la mort d'autres enfants.

— Pour une fois, Chiun, je suis d'accord avec vous.

Remo quitta l'abri de la clôture défoncée, traversa la rue et entra dans l'église. Il trouva l'endroit désert et fut très étonné que les portes ne soient pas verrouillées. Alors qu'il descendait par la travée centrale, une porte s'ouvrit dans le fond et Lorenzo Moorcock, pasteur et politicien raté, apparut.

— Vous êtes revenu, dit-il. Pour prier ?

— Pour demander du secours.

— C'est la même chose.

Remo s'arrêta où il était et s'adressa à Moorcock à travers la salle.

— Je vais être très franc avec vous, Révérend.

— Comme c'est reposant !

— Je cherche un garçon appelé Walter Sterling. Est-ce que vous le connaissez ?

— C'est une ouaille de mon troupeau, ainsi que sa famille.

— Son père ne l'est plus. Il est mort et je crois que celui qui l'a tué est quelque part dans la nature à la recherche de Walter pour lui faire subir le même sort.

— Pourquoi voudrait-on tuer cet enfant ?

— Parce qu'il est mêlé à un trafic de drogue et parce qu'il devient un danger pour ceux qui l'emploient.

Moorcock dévisagea Remo pendant quelques secondes avant de demander :

— Qu'est-ce qui me dit que vous ne voulez pas simplement arrêter ce garçon pour affaire de drogue ?

— Je ne suis pas de la police, Moorcock. Je vous l'ai déjà dit.

— Oui, mais je ne peux pas m'empêcher de noter que vous vous comportez tout à fait comme un policier…

— Écoutez, Moorcock, si vous étiez réellement pasteur, vous voudriez empêcher qu'on assassine ce gosse !

— Et d'après vous, comment est-ce que je ferais ça ?

— En me disant où il est.

— Et s'il est tué quand même, je serais bien obligé de vous soupçonner d'en être responsable.

— Vous avez un caractère bien soupçonneux, pour un pasteur. Ou

devrais-je dire pour un ex-politicien ?

Moorcock ne parut pas étonné que Remo connaisse un peu son passé.

— Vous êtes bien renseigné, dit-il. Comme le serait un policier.

— Qu'est-ce que je dois faire pour vous convaincre ?

— Eh bien, voulez-vous que je réfléchisse un moment à cette question et que je reprenne contact avec vous ? suggéra le pasteur.

— À votre place, Révérend, je n'attendrais pas trop longtemps. Et pour vous faciliter les choses, voici mon numéro.

— On dirait une menace.

— Prenez ça comme vous voulez.

Remo s'apprêta à sortir puis il se retourna vers le pasteur.

— Parlez au gamin, Moorcock. Donnez-lui une chance de décider de son propre sort.

— Je vous téléphonerai.

Remo quitta l'église et alla retrouver Chiun de l'autre côté de la rue.

— Est-ce que quelqu'un est sorti de l'immeuble ?

— Personne, assura Chiun. Si je comprends bien, le pasteur n'a pas été très communicatif ?

— C'est un homme soupçonneux. Ou il veut faire croire qu'il l'est.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il n'est pas seulement ce qu'il a l'air d'être, expliqua Remo. Nous le saurons peut-être demain, quand les Mexicains arriveront.

— Et en attendant ?

— Il doit me téléphoner s'il décide de nous aider. Je crois que l'un de nous devrait retourner à l'hôtel et attendre ce coup de fil.

— Tu crois réellement qu'il téléphonera ?

— Je ne veux pas courir le risque qu'il appelle et que personne ne soit là pour lui répondre.

— À qui pensais-tu ?

— Je pense que vous devriez rentrer, petit père. Je veux essayer un autre moyen de faire remonter Walter Sterling à la surface.

— Comment ça ?

— Je vais demander de l'aide à quelqu'un d'autre.

— À l'inspecteur Palmer ?

— Je dois lui parler, oui, mais avant d'aller voir Palmer, je vais aller rendre visite à un de mes vieux copains. Un revendeur appelé Danny le Mec.

— Et tu crois qu'il va t'aider ?

— Si je le lui demande bien gentiment, Chiun. Vous savez comme je sais être persuasif.

CHAPITRE XI

Danny le Mec n'attendait pas de visite… cette fois. Et cette fois, la jeune personne était blanche, blonde, et agréablement potelée au lieu d'être svelte comme une liane. Elle était en train de gagner assidûment son « susucre » quand on frappa à la porte.

— Dieu de Dieu ! s'écria Danny le Mec avec rage.

— Mmmmmm-mm ? demanda la fille.

— Lâche-moi, Carla. Faut que j'aille ouvrir.

— Mmmm-mmmmm, protesta la fille qui ne voulait pas renoncer alors qu'elle était si près de gagner sa dose.

— Les affaires avant le plaisir, Carla mon lapin, dit le Noir en lui assenant une grande claque sur une oreille. Lâche-moi, je te dis, merde quoi !

La fille le laissa glisser et bouda quand il posa les pieds par terre, se leva et enfila sa robe de chambre de soie.

Alors qu'il allait ouvrir, on se mit à tambouriner à la porte et il se demanda si c'était des clients déjà tellement en manque. Il avait été certain que les affaires étaient terminées pour la journée. Danny le Mec connaissait ses habitués, il savait quand il leur fallait leurs doses, ce qui signifiait que la personne qui tapait dans sa porte n'était pas un client.

Les flics, se demanda-t-il, ou… Non ! Ça ne pouvait pas être encore ce cinglé de Blanc !

Il ouvrit sa porte et gémit :

— Allez ah, mec…

— Salut, Danny, dit Remo en passant devant lui pour entrer dans l'appartement.

— Non, dites, vous ne pouvez pas me faire deux fois ce coup-là ! Ma vie sexuelle se transforme en merde !

— Essayez de vous trouver une gentille dame qui fera ça par amour, Danny, pas pour des sucreries.

— Merci, Chère Tante Abby, grommela Danny.

Il claqua la porte, planta ses poings sur ses hanches, regarda Remo et demanda :

— Qu'est-ce que c'est, cette fois ?

— Avant de commencer, allez donc dire à votre amie de ne pas venir ici à poil. Je n'ai pas du tout envie de rejouer toute la scène.

— Et je n'ai pas les moyens de vous laisser guérir une autre de mes filles, avoua Danny. Bougez pas.

Il passa dans la chambre et Remo l'entendit échanger quelques mots dénués d'amabilité avec la jeune personne. Quelques instants plus tard, le revendeur revint en tirant la porte de la chambre derrière lui.

— Vous avez quelque chose sous cette robe de chambre ?

— Qu'est-ce que vous vous figurez que je faisais quand vous avez fait irruption ? Que je m'habillais pour le bal de la police ?

— Tâchez d'empêcher votre peignoir de s'ouvrir. Je crois que je serais incapable de supporter le spectacle.

— Ha-ha. Je meurs de rire, dit Danny en se servant à boire. Vous en voulez un, ce coup-ci ?

— Non.

Danny s'assit sur le canapé en prenant bien soin de ramener les pans de sa robe de chambre autour de lui.

— Bon, alors on y va, mec. Étalez ça sur la table. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux que vous m'aidiez à trouver quelqu'un.

— Qui ?

— Un jeune revendeur, un gosse du nom de Walter Sterling.

Danny fit une grimace.

— Ça n'a pas l'air d'un nom de mes gars.

— Ça n'en est pas un. Il est blanc.

— Un revendeur de la rue ?

— Ouais.

Danny secoua la tête.

— Non. Connais pas.

— Possible, mais ça ne veut pas dire que vous ne pouvez pas me le trouver.

— Comment est-ce que je ferais ça, d'après vous ?

— Vous avez des gars à vous dans la rue, Danny. Faites passer la consigne. Un gamin blanc, ça ne doit pas être difficile à trouver dans ce quartier.

— Et qu'est-ce qui vous dit qu'il traîne par ici ?

— Simple intuition. S'il se planque, il se cache là où il croit que personne ne le cherchera.

— Vous voulez que mes gars cherchent ce gosse pour vous. C'est tout ?

— Pas tout à fait. La suite, c'est délicat.

— Je n'aime pas le délicat.

— Vous adorerez ça. Ça pimentera votre vie.

— Je déteste déjà ce truc.

— Je veux que vous m'organisiez un rendez-vous, une réunion avec quelqu'un de cette nouvelle filière de drogue.

— Nous avons eu des réunions. Ça n'a jamais rien donné. Le

Numéro Un ne vient jamais.

— Je ne veux pas du Numéro Un. Je veux juste quelqu'un à interroger.

— Pourquoi est-ce que vous croyez que celui qu'ils enverront voudra vous parler ? demanda Danny.

— Je sais être très persuasif, mon bonhomme.

— Ouais, je vous crois.

— Alors ? Qu'est-ce que vous en dites ?

— Je dis que je devrais peut-être vous mettre à l'épreuve, dit Danny en évaluant Remo de l'œil.

— Vous avez votre cran d'arrêt dans cette robe de chambre ?

— Je n'en aurai pas besoin.

— Oh que si ! répliqua Remo. Et ça ne vous donnerait que trois fois rien d'avantage.

Ils se dévisagèrent en silence pendant plusieurs tic-tac de pendule et puis Remo insista :

— Croyez-moi.

— C'est ça l'emmerdant, mec. Je vous crois.

— Bon, alors vous m'arrangerez tout ça, hein ?

— Je vais essayer. Comment est-ce que je vous joins et quand si je veux vous appeler ?

Remo donna à Danny le Mec le nom de son hôtel et le numéro de la chambre.

— Appelez-moi là. J'attends un autre coup de fil, alors il y aura quelqu'un en permanence.

— Vous avez un autre connard qui travaille aussi pour vous ?

— Qui travaille. Mais je ne crois pas que ce soit pour moi.

Le prochain arrêt de Remo fut le poste de police où l'inspecteur William Palmer soufflait des flammes.

— Qu'est-ce qui vous prend de quitter les lieux d'un homicide ? fulmina-t-il. Je pourrais vous coller en taule pour ça et jeter la clef ! Vous le savez, hein ?

— Je sais. Mais vous ne le ferez pas.

— Et pourquoi pas ? tempêta l'inspecteur, l'air belliqueux.

— Parce que je vais résoudre ces crimes pour vous.

— Sans blague ? Vous avez une boule de cristal ?

— Je travaille sur quelque chose, c'est tout.

Palmer examina Remo, en soufflant fort, puis il gronda :

— Et le môme ? Vous l'avez trouvé ?

— Pas encore. C'est une des choses auxquelles je travaille.

— Où est votre copain ?

— À l'hôtel, il se repose.

— Ouais ! Si j'avais tué six hommes, j'aurais besoin de repos aussi.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda innocemment Remo.

— Six viandes froides ont été trouvées ce matin dans le parking derrière votre hôtel. Mais c'est marrant… Tous sans exception étaient des tueurs notoires avec un casier long comme d'ici à après-demain. Et assez de rapports de délinquance juvénile pour tapisser un gratte-ciel.

— Ouh là ! Racontez voir !

— Faites pas le mariolle avec moi, Zorro. Je me fous que c'était des ordures. Detroit n'est pas un coin pour les justiciers, et peu importe pour qui ils travaillent, déclara l'inspecteur en enfonçant un index dans le plexus solaire de Remo. Vous et le vieux, je vous conseille de vous tenir à carreau ! Compris ?

— Écoutez, vous savez que je n'ai rien à voir avec le meurtre de Lou Sterling.

— Mon petit vieux, je ne sais *rien* de vous. Et je veux que ça en reste là.

— Je sais, j'apprécie. Vous ne le regretterez pas.

— Merde, je le regrette déjà ! Allez, foutez-moi le camp, débarrassez-moi le plancher avant que je retrouve la raison.

— Je vous ferai signe.

— Ne me faites pas attendre !

*

* *

Quand Remo retourna à l'hôtel, Chiun lui dit que le pasteur n'avait pas téléphoné mais qu'il y avait eu un appel d'un nommé Danny Lincoln.

— C'est Danny le Mec, Chiun. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit qu'il avait fait passer la consigne mais qu'il n'avait pas encore pu organiser ce rendez-vous que tu voulais. Il rappellera demain.

— Bon, alors je suppose que nous pouvons cesser d'attendre que le téléphone sonne, ce soir.

— L'enfant Walter Sterling est toujours dehors, en danger, dit Chiun.

— Avec un peu de chance, petit père, ça changera demain.

— Demain, tu suivras le pasteur ?

— Oui, pendant que vous attendrez le coup de fil de Danny le Mec. Il va nous trouver le gosse ou nous mettre en rapport avec quelqu'un qui est mêlé à cette filière de la drogue. D'un côté comme de l'autre, nous pourrons avoir tout résolu demain.

— Nous devrons bien faire en sorte que la chance n'ait rien à voir dans l'affaire, dit Chiun. Seul un barbare blanc se fie à la chance pour réussir. La vie des petits enfants du monde ne doit pas être abandonnée à la chance.

— Très vrai, Chiun.

— Donc demain nous nous assurerons que cette affaire se termine bien et que le tueur d'enfants soit puni.

— Je marche avec vous, Chiun.

— J'espère que ça ne veut pas être un encouragement pour moi !

CHAPITRE XII

Lorenzo Moorcock regarda Walter Sterling et lui déclara :

— Il veut te tuer, Walter.

— Pourquoi dites-vous ça ? demanda le gosse.

— Je le vois sur sa figure, dans ses yeux. Ce Remo Randisi est un tueur né. C'est ce qu'il fait.

Le révérend Moorcock ne pouvait savoir à quel point il avait raison.

— Le mieux pour toi, c'est de rester ici jusqu'à ce que tout se tasse, crois-moi.

— Mais ma mère ! protesta Walter. Elle va se faire du souci pour moi.

— Ne t'inquiète pas de ta mère. Je lui dirai que tu vas bien.

Ils étaient dans une petite pièce au premier étage de l'église, où Walter Sterling se cachait depuis la première fois que Remo l'avait suivi. Maintenant, Moorcock lui apprenait que son père était mort. Walter était terrifié à l'idée qu'il serait le suivant.

— Je t'apporterai à manger plus tard, lui promit Moorcock. Pour le moment, repose-toi.

— Merci, Révérend ! s'exclama Walter en lui saisissant le bras. Merci.

— De rien, mon garçon, lui dit Moorcock en lui tapotant la main. Après tout, tu fais partie de mes ouailles.

Moorcock dégagea son bras et sortit de la pièce. Il descendit d'un étage au rez-de-chaussée mais ne s'arrêta pas là et continua de descendre jusqu'au sous-sol. Un homme l'y attendait.

— Comment ça se présente ? lui demanda Moorcock.

— Très bien.

— Nous serons prêts pour nos amis mexicains, demain ?

— Plus que prêts. Nous pourrons nous occuper de tout ce qu'ils nous apporteront.

— Parfait.

— Et le jeune Sterling ? demanda l'homme.

— Il reste où il est pour le moment.

— Je persiste à penser que nous aurions dû le tuer il y a des jours, quand…

— Je connais votre opinion, Donald, trancha Moorcock en posant une main sur l'épaule de l'homme. Vous aurez bientôt l'occasion de le tuer.

— Vous ne croyez quand même pas que j'aime tuer, dites ?

— Non, Donald. Je pense que vous adorez ça.

Cela les fit rire tous les deux. Moorcock alla voir où en était son opération.

Lorenzo Moorcock avait été très malheureux, lorsqu'il avait été battu aux élections pour la mairie de Detroit. Mais à présent, cinq ans plus tard, il n'aurait pu être plus heureux du résultat. S'il avait réussi sa carrière politique, il ne serait pas le fier possesseur d'une affaire follement lucrative.

Après avoir acheté cette église désaffectée, il lui avait fallu du temps pour organiser son entreprise de coupage de drogue dans le sous-sol. Mais la couverture était idéale et, une fois bien installé, il lui avait suffi de trouver les gens et les contacts nécessaires. Certaines de ses anciennes relations politiques avaient été précieuses, en particulier ses amis iraniens.

L'utilisation de mineurs comme revendeurs de rue avait été un coup de génie. Quand ils étaient arrêtés, ce n'était que pour des délits juvéniles et bientôt ils retrouvaient la rue. Et quand ils grandissaient, il les mutait simplement dans un autre domaine de l'opération.

Tout était parfait, jusqu'au moyen de faire venir la drogue dans le pays, entre ses mains. Pour cela, il utilisait non seulement les Iraniens mais aussi les Mexicains.

Depuis dix-huit mois que fonctionnait son opération, personne n'avait été près de la démolir… jusqu'à maintenant. L'Américain et l'Oriental devenaient dangereux et il fallait leur régler leur compte. Il ne voulait pas que ses amis mexicains apprennent leur existence et s'inquiètent. Leur élimination devait être prudente parce que les Mexicains seraient en ville le lendemain. Pour une fois, Moorcock s'avouait qu'il avait pu commettre une erreur. Il aurait dû écouter Donald et le laisser les tuer tous les deux plus tôt.

Naturellement, il ne s'était pas rendu compte de la difficulté. L'Américain avait effrayé et chassé les gosses envoyés pour le tuer dans la rue et puis il était retourné à l'hôtel à temps pour sauver le vieux.

Cette fois, il allait envoyer contre eux des hommes aguerris qui feraient correctement le travail.

Pendant qu'il surveillait l'opération de coupage pour s'assurer que tout allait bien, Donald arriva avec un message.

— De qui ? demanda Moorcock.

— Danny le Mec Lincoln.

— Le revendeur nègre ?

— Lui-même.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Un rendez-vous.

— Avec moi ?

— À vrai dire, il veut simplement rencontrer quelqu'un de notre opération.

— Dans quel but ?

— Je ne sais pas.

— Il veut peut-être s'associer avec nous.

— Dieu sait qu'il ne peut pas nous battre.

— Je vous en prie, protesta le pasteur. Ne parlons pas de Dieu ici. Il ne fait pas partie de nos Credos Modernes.

— D'accord, d'accord, dit Donald en se demandant à quel point Moorcock parlait sérieusement.

— C'est bon, Donald. Organisez ça. Organisez le rendez-vous avec Danny le Mec. Qui sait ? Il pourrait nous être utile.

— Quand voulez-vous ce rendez-vous ?

— Demain soir, je pense. J'aurai besoin de vous quand nous verrons les Mexicains.

— Vous aurez besoin… Euh… Vous voulez dire que c'est moi qui verrais Danny le Mec ?

— Qui d'autre voulez-vous que j'envoie, Donald ? demanda Moorcock. Vous êtes mon bras droit.

— Certainement, Révérend.

— Tout m'a l'air d'aller bien, ici. Je serai en haut si vous avez besoin de moi, Donald.

— Très bien, Révérend.

Moorcock jeta un dernier coup d'œil autour de lui et remonta se préparer pour le service du soir.

*

* *

Donald Wagner n'était pas content de devoir rencontrer Danny le Mec. Il n'aimait pas les Noirs et, d'ailleurs, ça l'effrayait de travailler dans le ghetto. Naturellement, jamais il ne l'avouerait à Moorcock. Il dissimulait sa peur en tuant. En tuant pour le plaisir, il se sentait plus homme. Ça ne l'aurait pas gêné de rencontrer Danny Le Mec pour le tuer, mais parler d'affaires avec lui… c'était une autre paire de manches.

Malgré tout, il travaillait pour Moorcock et jusqu'à présent tout ce qu'avait fait le « révérend » était une réussite. Cet homme était bizarre et probablement plus qu'un peu fou, mais c'était un génie sans aucun doute.

Si Lorenzo Moorcock voulait qu'il aille au rendez-vous avec Danny le Mec, il irait.

Après tout, où était le mal ?

*

* *

Quand le téléphone sonna, Danny le Mec jura tout haut. La jeune personne au-dessous de lui ondulait impatiemment des hanches quand il se retira, roula sur le côté et décrocha le téléphone.

— J'espère que c'est intéressant, grogna-t-il.

— Danny le Mec ?

— Ouais. Qui est à l'appareil ?

— Je téléphone pour organiser un rendez-vous.

— Et je suis censé savoir ce que ça veut dire ?

— Certainement. C'est un rendez-vous que vous avez demandé.

Danny se dit qu'il aurait dû s'en douter. Quand ce n'était pas ce fumier de Blanc qui interrompait ses ébats, c'était ses histoires.

— D'accord, dit Danny. Quand ?

— Demain soir, à la nuit. Disons neuf heures.

— Vous êtes blanc ? demanda Danny.

— Quoi ? demanda l'interlocuteur interloqué.

— Vous avez une voix de Blanc. Vous l'êtes ?

— Naturellement ! Quel rapport ?

— Je me demandais simplement si vous ne vous sentiriez pas désavantagé de rencontrer un Noir dans la nuit.

Il éprouva une grande satisfaction en entendant l'autre bafouiller au bout du fil, en débitant le lieu du rendez-vous. Comme Danny n'avait aucune intention d'y être, il accepta volontiers le lieu proposé.

— C'est tout ? demanda-t-il alors.

— Oui, c'est tout, répliqua l'autre avec mauvaise humeur. Soyez là, simplement.

— J'y serai si vous y êtes, répliqua Danny.

Pendant un moment il crut que l'homme allait répondre mais il raccrocha. La fille à côté de lui sur le lit gémit :

— Ah merde, Danny, j'y étais presque !

Elle lui tendit les bras et il lui remonta dessus en disant :

— Foutue garce, tu aurais au moins pu garder ton doigt à ma place.

*

* *

À Mexico, trois diplomates iraniens avaient rendez-vous avec les trois officiels mexicains qui prenaient l'avion pour les États-Unis le lendemain matin.

Rafaël Cintron était le chef des Mexicains, celui qui avait recruté les deux autres, Antonio Jimenez et Pablo Santoro.

— Ce sera la plus importante livraison que nous ayons jamais transportée, Rafaël, dit Jimenez. Est-ce que nous ne devrions pas prendre plus de précautions ?

— Qu'est-ce que tu proposes, mon ami ? demanda Cintron. Une garde armée ? Non, nos méthodes marchent bien parce qu'elles sont simples. Trois officiels mexicains avec une valise diplomatique, c'est tout. C'est ce qui fait que le plan est si beau.

— Si, je le sais bien mais…

— Eh bien, si tu le sais, cesse de t'inquiéter.

On frappa à la porte de la chambre d'hôtel. C'était l'arrivée de la marchandise.

— Ouvre la porte, Pablo.

Santoro alla ouvrir et les trois diplomates iraniens entrèrent ; l'un d'eux portait un attaché-case noir. Ils savaient tous ce qu'il y avait dedans.

De l'héroïne, d'une valeur de plus de trois millions de dollars au tarif de la rue.

Les Iraniens ne restèrent que le temps que la marchandise change de mains. On n'échangea même pas de noms. Le simple fait qu'ils étaient tous au même endroit à la même heure signifiait que tout allait bien.

La livraison était faite et la H serait bientôt en route pour les États-Unis d'Amérique, plus précisément pour la ville de Detroit.

CHAPITRE XIII

Le lendemain matin, Remo était déjà parti quand Danny le Mec téléphona.

— Vous êtes son ami ? demanda-t-il quand Chiun expliqua que Remo n'était pas là.

— Je suis son… compagnon, répliqua Chiun.

— Bon, eh bien vous lui direz que le rendez-vous est organisé, comme il me l'a demandé. Je vais vous donner le lieu. Trouvez de quoi écrire.

— Vous n'avez qu'à dire.

Danny le Mec donna l'adresse et ajouta :

— Votre copain ferait bien de se noircir la figure, s'il espère passer pour un Noir, même dans la nuit. C'est moi qu'ils attendent, alors s'ils voient une figure blanche, ils risquent de commencer par tirer.

— Je le lui dirai. Je suis sûr qu'il sera touché par votre souci.

— Et dites-lui que s'il a encore besoin de services, il devrait s'adresser à quelqu'un d'autre, pour changer. J'aimerais avoir au moins une nuit de plaisir ininterrompu.

— Je le lui dirai.

— Dites, vous êtes blanc ? Vous ne parlez pas comme un Blanc.

Chiun raccrocha en grommelant :

— Jamais de la vie !

*

* *

Remo attendait dans la rue en face de l'Église du Credo Moderne, dans une embrasure de porte où on ne pouvait pas le distinguer. Il s'attendait à voir bientôt sortir Moorcock mais il fut surpris quand une longue voiture noire s'arrêta devant l'église ; trois hommes en descendirent, visiblement des Mexicains. L'un d'eux portait un attaché-case noir et il dit quelques mots au chauffeur, qui s'en alla. Les trois hommes entrèrent dans l'église.

— Soyez les bienvenus, mes amis, dit Lorenzo Moorcock. Je suis heureux de vous revoir.

— Señor Moorcock, répondit Rafaël Cintron en serrant la main tendue, non seulement les Mexicains acceptaient Moorcock comme

associé d'affaires mais aussi comme pasteur. Nous sommes honorés d'être reçus dans votre maison du culte.

Cintron savait que la religion de Moorcock interdisait de citer le nom de Dieu et si cela le déroutait il le respectait parce qu'il était lui-même profondément dévot. Les croyances de cet homme avaient beau être bizarres, elles étaient dignes de respect.

— Nous allons descendre et je vous servirai des rafraîchissements, et ensuite nous pourrons causer de nos affaires.

— Gracias.

Alors que Moorcock précédait les Mexicains vers l'escalier du sous-sol, ils remarquèrent deux hommes qui descendaient du premier étage. Voyant leur intérêt, Moorcock expliqua :

— Deux de mes fidèles, simplement. Je vous en prie, Messieurs, suivez-moi.

— *Gracias,* répéta Cintron et ils descendirent.

Un des deux hommes quittant l'église par-derrière était Jim Burger, agissant sur les ordres de Donald Wagner. Il devait accompagner l'autre dans un endroit isolé, bien tranquille… et le tuer.

Le second « homme » était Walter Sterling.

De l'autre côté de la rue, Remo surveillait non seulement l'entrée principale mais aussi la porte de côté. Il vit deux personnes sortir par là. Il ne reconnut pas la première mais bien la seconde. C'était le jeune Sterling. Il vit le premier conduire Walter vers une voiture. Quand le gosse aperçut trois autres hommes dans le véhicule, il eut un mouvement de recul mais ils le forcèrent à monter et la voiture démarra.

Remo quitta sa porte et se précipita dans la rue. Il arriva à temps pour profiter de son ouïe extraordinairement développée et entendre ce qui se disait dans la voiture.

— Où on va ? demanda un homme.

— Au terrain de ferraille, répondit un autre. Le grand, à Maple Street.

Alors que la voiture s'éloignait, Remo se trouva en proie à un dilemme. Il pouvait rester et surveiller l'église, attendre la sortie de Moorcock ou de ses invités, ou courir après les hommes dans la voiture et sauver la vie de Walter Sterling.

Sachant que jamais Chiun ne le lui pardonnerait s'il laissait tuer le jeune Sterling, il décida de suivre la voiture. Si les Mexicains étaient venus à l'église pour s'entretenir avec Moorcock, ledit Moorcock ne s'en irait certainement pas quand ses invités partiraient.

Remo suivit la voiture. Il était capable de la rattraper, même à pied, mais il y renonça. Il préféra utiliser sa vitesse supérieure pour les précéder au chantier de ferraille.

Quand il y arriva, il constata que trois hommes étaient déjà là. Il ne savait pas s'ils y travaillaient simplement, ou s'ils faisaient partie du réseau de la drogue, alors il les laissa tranquilles pour le moment. Il sauta la barrière et attendit parmi les innombrables carcasses de voitures, pour guetter l'occasion de sauver un des petits enfants de Chiun.

La voiture arriva une dizaine de minutes plus tard. Les quatre hommes accompagnant Walter Sterling le firent entrer dans le cimetière de voitures de Detroit.

— Qu'est-ce qu'on doit faire de lui ? demanda un des trois qui y travaillaient.

— Nous devons lui trouver un gentil lieu de repos, répondit Burger. Ordres du patron.

— Je ne comprends pas ! s'exclama Walter. C'est vous qui avez tué mon père ? Nous jouions notre rôle !

— Nous t'éliminons, fiston, avant que tu puisses jouer plus que ton rôle, lui expliqua Burger.

Les trois employés du chantier restèrent à l'entrée pour s'assurer que les autres ne seraient pas dérangés.

— Emmenez-le dans le fond, conseilla l'un d'eux. Il y a une belle Rolls, là-bas, qui est encore presque d'un seul morceau.

Les quatre hommes se dirigèrent vers le fond du terrain, avec le jeune Sterling entre eux qui pleurnichait qu'il ne comprenait pas pourquoi on lui faisait ça.

— Ordres du patron, petit, dit enfin Burger. Rien de personnel.

— Donald ? demanda le garçon. Il vous a dit de me tuer ?

— Je te parle du grand patron, petit. Maintenant tais-toi et tâche de mourir comme un homme.

— Ah, bon Dieu ! cria Walter mais son cri s'arrêta net quand une petite Volkswagen s'envola soudain du sommet d'une pile de voitures et se dirigea tout droit sur le groupe.

— Attention ! hurla Burger et tous les cinq se dispersèrent.

La Volkswagen atterrit juste à l'endroit qu'ils venaient d'occuper.

— Qu'est-ce que c'est que ça, merde ? glapit un des autres hommes.

— Quelqu'un nous a lancé une bagnole dessus ! répliqua un autre.

— C'est pas possible ! s'indigna Burger. Ne faites pas les cons ! Une voiture est simplement tombée de la pile, c'est tout. Où est le gamin ?

— Le gamin…

Tous regardèrent autour d'eux mais le garçon avait disparu.

— Merde ! pesta Burger. Trouvez-le !

Alors qu'ils se regroupaient de nouveau, une autre voiture vola vers eux, une Pinto, cette fois.

— Dieu de Dieu, faites gaffe !

— Alors, on dit toujours que personne ne nous lance des bagnoles dessus ? bougonna un des hommes à Burger.

— C'est complètement fou…

Et puis Burger se tut brusquement en se baissant pour éviter une Plymouth.

— Dieu Tout-puissant ! Elles sont de plus en plus grosses ! hurla-t-il.

— Moi, je me tire avant qu'une putain de Cadillac vienne nous attaquer ! cria un des autres.

— Attendez ! Et le gosse, alors ? gémit Burger.

— Pour moi, répliqua son complice, il est déjà mort. Pas vrai, les gars ?

Les autres furent d'accord. Burger allait discuter quand une Buick Electra arriva en vol plané, alors il se contenta de hocher la tête et suivit ses complices.

Quand les quatre hommes passèrent par le portail, un des trois autres leur demanda :

— C'est fait ?

— C'est fait, c'est fait, répliquèrent-ils en pressant le pas.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont ? s'étonna un des trois. À les voir, on dirait que quelqu'un a voulu les mordre !

Remo jeta Walter Sterling par-dessus la barrière, dans le fond du chantier, et sauta après lui.

— Comment est-ce que vous vous êtes débarrassé d'eux ? demanda Walter. J'ai plus rien vu quand vous m'avez collé dans cette bagnole en me disant de garder la tête baissée.

— Je leur ai fait un peu peur, c'est tout. Allez, Walter, ne restons pas là.

— Où on va ?

— À mon hôtel. Il y a là-bas quelqu'un que tu seras heureux de connaître.

— Attendez…

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le pasteur a dit que vous vouliez me tuer.

— Eh bien, il a eu tort, comme tu le vois. Si j'avais voulu te tuer, tu serais mort.

— Euh… probable.

— Viens. Nous causerons à l'hôtel.

Pour le gamin, Remo héla un taxi qui les conduisit directement à l'hôtel. Quand ils arrivèrent dans la chambre, Walter ouvrit des yeux ronds en voyant Chiun.

— Qui c'est ça ?

— C'est Chiun, dit Remo. Il est mon…

— … compagnon, termina Chiun.

— C'est aussi grâce à lui que tu es en vie. Chiun, je vous présente Walter Sterling.

— Nous sommes désolés que tu aies perdu ton père, mon enfant, dit Chiun.

— Je ne comprends toujours pas ce qui se passe, dit l'enfant presque inaudible.

— Eh bien, nous allons te dire ce que nous savons, répondit Remo, et ensuite, si tu es satisfait, tu pourras combler les trous.

— Bon. D'ac… d'accord, bredouilla le gosse en s'asseyant sur le canapé.

— Bien. Nous avons donc compris que tu vendais de la drogue et que d'autres gosses en font autant… par exemple Billy Martin.

Walter ne répondit pas.

— Les Martin avaient une grosse somme d'argent dans une planque, et toi aussi, déclara Remo gentiment.

— Comment est-ce…

— Je l'ai trouvée. Ne t'en fais pas, je l'ai laissée où elle était.

— C'est pour ma mère, maintenant que mon père n'est plus là.

— Ton père… C'est ça qui m'intrigue. Est-ce qu'il savait que tu vendais de la drogue ?

— Ouais, bien sûr, grogna Walter et puis il releva la tête et regarda Remo et Chiun avec défi. Nous cherchions simplement à gagner un peu plus d'argent, quoi.

— Quel était le rôle de ton père ?

— Il profitait de son emploi à l'usine pour expédier la drogue à d'autres villes.

— Ah, c'est donc ça ! dit Remo. C'est pour ça que les enfants dont le père était ouvrier à l'usine étaient recrutés. Toi, Martin… Il y en a d'autres ?

— Je ne sais pas. On ne nous disait jamais plus que ce que nous avions besoin de savoir.

— Sage principe, dit Chiun.

— Ah, zut… Ça veut dire que tu ne sais rien du tout, en dehors de ton travail personnel ?

— C'est ça.

— Ma foi, si j'avais su, je me serais gardé un de ces types de la ferraille, pour l'interroger.

— Comme d'habitude, tu bâcles, tu bâcles, grommela Chiun. Mais heureusement pour toi, ton ami a téléphoné.

— Danny le Mec ?

— Oui. Il dit que ton rendez-vous a été organisé, répliqua Chiun et il donna l'adresse.

— Tu sais où c'est ? demanda Remo à Walter.

— Oui.

— Parfait, tu pourras me l'expliquer.

— Qui c'est que vous allez voir ?

— Je n'en sais fichtre rien. À ta connaissance, qui dirige cette opération ?

— Un type qui s'appelle Donald Wagner m'a toujours donné mes instructions. Pour moi, c'est lui le patron.

— Pas d'après ce qu'ont dit les hommes dans le chantier, rappela Remo. Il y en a un qui t'a dit que le « grand patron » voulait se débarrasser de toi.

— Je ne sais pas qui c'est.

— Moi non plus… du moins je ne suis pas sûr, mais j'espère voir ce soir quelqu'un qui le saura.

— Il ne voudra peut-être pas vous le dire.

— Si, il le dira, intervint Chiun. Il n'aura pas le choix.

— Tu es resté tout le temps caché dans l'église ? demanda Remo.

— Oui. Le pasteur prenait soin de moi.

— Qu'est-ce que tu sais de lui ?

Le gosse haussa les épaules.

— Simplement que c'est un pasteur d'une nouvelle religion. Je ne crois pas exactement à tout ce qu'il prêche, mais il m'aidait.

— Par pure bonté d'âme, dit Remo.

— Ben oui, probable. Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

— Nous allons attendre. Tu m'expliqueras comment aller à mon rendez-vous et puis nous attendrons la nuit. Tu resteras ici avec Chiun…

— J'irai avec vous. Je peux vous montrer comment y aller, là-bas, mieux que je peux l'expliquer.

— J'irai aussi, déclara Chiun. Je crois que toute cette affaire est sur le point de se dénouer et j'ai l'intention d'être là quand cela se passera.

— D'accord.

— Et d'ailleurs, je dois m'assurer que cet enfant reste en vie. Il est devenu ma responsabilité.

— Comme vous voudrez, Chiun. Il est tout à vous.

*

* *

Donald Wagner s'armait de courage pour ce qu'il croyait être un rendez-vous avec Danny le Mec Lincoln. Il glissa un 38 dans son étui d'aisselle et se tourna vers les cinq hommes qu'il emmenait avec lui.

— Vous êtes tous équipés ? demanda-t-il.

Ils hochèrent la tête. C'était des hommes expérimentés, tous âgés d'une trentaine d'années. Wagner n'entendait pas prendre de risques en emmenant des gosses pour le soutenir. Allez savoir ce que ce Nègre lui réservait ?

— Très bien. Nous avons choisi pour ce rendez-vous un entrepôt abandonné et vous cinq entrerez les premiers. Je veux que vous soyez tous tellement bien cachés sur la passerelle que même moi, je ne vous trouverai pas. Mais si quelque chose éclate, je veux voir vos sales gueules en une fraction de seconde. Ne me faites pas chercher où vous êtes.

Tous les cinq acquiescèrent. Il savait qu'il pouvait compter sur eux parce que, contrairement à la majorité des gens embarqués dans l'opération de Moorcock, c'était des professionnels.

Avec eux, il se sentirait plus tranquille. Qu'est-ce qui pourrait lui arriver de mal, avec autant d'hommes pour le protéger ?

*

* *

Lorenzo Moorcock escorta ses amis mexicains jusque dans la rue, où leur limousine attendait pour les conduire à leur hôtel. Ils devaient y rester trois jours, pendant lesquels ils visiteraient des usines d'automobiles et puis ils rentreraient à Mexico. Il ne les reverrait pas – ni d'autres comme eux – avant la prochaine livraison de drogue.

Moorcock rentra dans l'église, surexcité. C'était la livraison la plus considérable qu'il eût jamais reçue, et de la meilleure qualité. Il pourrait la couper et la recouper, doublant et même triplant ainsi sa valeur normale.

Comme il arrivait à la porte du sous-sol elle s'ouvrit et Donald Wagner apparut, suivi de cinq hommes.

— C'est l'heure du rendez-vous ? demanda Moorcock.

— Oui.

— Ça devrait être intéressant, mais ne soyez pas trop long. Nous devons prendre une décision, sur le moyen d'éliminer les deux indiscrets.

— Nous reviendrons bientôt, affirma Wagner avec plus d'assurance qu'il n'en avait réellement.

— Soyez prudent. Nous sommes sur le plus gros coup que nous ayons jamais eu et nous ne pouvons pas courir le risque de tout gâcher maintenant. S'il y a le plus léger soupçon que Mr Lincoln nous tend un piège, débarrassez-vous de lui.

— Ça, répliqua Wagner en tapotant son 38, ce sera un plaisir.

CHAPITRE XIV

— C'est là, annonça Walter Sterling.

— Tu connais un peu cet endroit ? demanda Remo.

— Justement, oui. C'est vide depuis que j'étais tout petit. On venait y jouer, moi et tous mes copains.

— Parfait. Quel est le meilleur moyen d'entrer sans être vu ?

— Par en haut. Nous venions jouer sur le toit.

— Eh bien, nous passerons par là.

Remo savait que Chiun et lui auraient pu entrer par la grande porte sans être vus, mais avec Walter ce n'était pas possible.

— Et comment est-ce qu'on monte là-haut ?

— Par l'immeuble d'à côté. Venez.

Walter les conduisit par l'escalier jusque sur le toit de l'immeuble et, arrivé là, il parut déçu.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Remo.

— Dans le temps, y avait une grosse poutrelle en bois qui allait de ce toit à celui de l'entrepôt… Ça y est plus.

Trois mètres au moins séparaient les deux bâtiments. Walter gémit :

— Jamais nous ne pourrons aller là-bas !

— Mais si, rétorqua Chiun. Il y a une planche, sur l'autre toit, dont nous pouvons nous servir pour passer.

— Oui, mais elle est sur l'autre toit.

En parlant, Walter s'était tourné vers Chiun. Il ne vit donc pas Remo sauter aisément sur le toit de l'entrepôt. Pas plus qu'il ne vit Remo ramasser la longue planche et revenir d'un bond avec elle. Quand le gamin se retourna, la planche était là, franchissant le vide entre les toits.

— Comment vous avez fait ça ? demanda-t-il en regardant Remo avec stupeur.

— Peu importe. Traversons.

— Euh…

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Cette planche est moitié moins large que la vieille poutrelle.

— Ça n'a pas d'importance. Chiun t'aidera à traverser.

Sur ce, Remo s'élança sur la planche comme si elle avait la largeur d'un trottoir d'avenue.

— Je ne peux pas…

— Si, tu peux, trancha le vieux Coréen.

Il monta sur la planche et tendit sa main au garçon. Walter la prit et monta à son tour.

— Ne pas regarder en bas, hein ? C'est ça ? demanda-t-il.

— Regarde la planche. Quelle est sa largeur ?

— Ma foi… Quinze centimètres ?

— Garde les yeux dessus. Regarde-la s'élargir. Elle mesure combien, maintenant ?

Walter Sterling regarda avec émerveillement la planche qui paraissait s'élargir.

— Au moins vingt… non, plus que ça…

— Tu me diras quand elle sera assez large pour que tu marches dessus, dit Chiun, et nous passerons.

Walter continua de regarder fixement la planche et il croyait la voir grandir, à vingt-cinq centimètres de large… trente… quarante…

— Bon, ça va, annonça-t-il. Allons-y. Nous ne pouvons pas faire attendre Remo jusqu'à perpète.

Avec Chiun marchant devant lui, Walter s'élança sur la passerelle de fortune et arriva sans encombre de l'autre côté.

— Pardon d'avoir été si long, dit-il à Remo.

— Qu'est-ce que tu me chantes ? Tu es venu juste après moi. Viens, remuons-nous un peu.

— Par ici, dit Walter et il les conduisit vers une lourde porte de métal. C'est fermé à clef.

— Recule un peu.

— Cette porte est épaisse de plusieurs centimètres, dit Walter à Chiun. Nous ne l'ouvrirons jamais !

— Allons-y, dit Remo.

Walter tourna la tête pour le regarder et s'aperçut que la porte était déjà ouverte.

— Comment vous avez fait ?

Avant que Remo réponde, Chiun intervint :

— Il faut que tu apprennes à ne plus poser cette question.

— Descendons, insista Remo.

Dans l'escalier, il faisait encore plus noir que dehors.

— Comment est-ce que nous allons voir…

Chiun donna un coup de coude à Walter pour le faire taire. L'escalier aboutissait à une des nombreuses passerelles de fer qui quadrillaient le haut de l'entrepôt.

— Vous les voyez ? demanda Remo.

— Qui ça ? murmura Walter.

— Naturellement, je les vois, répliqua Chiun.

— Qui ça ? répéta tout bas le gamin.

— Cinq hommes, dit Remo. Tous ici en haut.

— Qui ?

— Silence, souffla Chiun. Je prendrai les deux plus près et tu t'occuperas des trois autres, Remo.

Tous deux regardèrent en bas et ne virent rien.

— Celui qui a organisé ce rendez-vous n'est pas encore arrivé. Nous pouvons avoir fini avant qu'il rapplique.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda Walter.

— Mets ta main devant ta figure, lui dit Chiun et le gosse obéit. Qu'est-ce que tu vois ?

— Rien.

— Est-ce que ça répond à ta question ? lui dit Remo.

Walter laissa retomber sa main et Chiun ordonna :

— Ne bouge surtout pas avant que nous revenions.

— D'accord.

Ils étaient là, tout près, et tout à coup ils n'y étaient plus. Remo et Chiun s'étaient tout simplement fondus dans les ténèbres.

Sans bruit, Remo s'avança derrière le premier homme et lui appuya son index dans le dos.

— Ne faites pas le moindre bruit, murmura-t-il par-dessus l'épaule de l'individu.

— Qu'est-ce…, dit Jim Burger.

— Du calme.

— D'accord, d'accord, mais ne tirez pas, hein ?

— Tirer ? Qu'est-ce que vous racontez ? dit Remo en pressant son doigt plus fort dans le large dos. Ce n'est que mon index.

— Allez ah, mec, me racontez pas d'histoires ! Je sais reconnaître de l'acier quand je le sens.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— J'attends.

— Qui devez-vous tuer ?

— Hein ? Tuer ? Qu'est-ce que…

— Allez ah, mec, ne me racontez pas d'histoires, pas à moi ! dit Remo en appuyant encore plus fort. Vous n'êtes pas là pour parler.

— Écoutez, mon vieux, je ne suis pas seul.

— Je sais. Une fois que je me serai occupé de vous, j'irai m'occuper de vos petits copains.

— Vous ne tirerez pas, dit l'homme avec une assurance subite. Les autres vous sauteraient tous dessus.

— Vous avez raison. Je ne tirerai pas. Mais vous allez quand même être mort.

Remo enfonça son doigt dans le tissu de la veste, puis il perça la peau comme la lame d'un couteau. L'homme grogna et s'affaissa contre Remo, qui l'allongea sur la passerelle.

Il élimina les deux autres de la même façon, les laissant tous trois allongés de manière que leur sang s'écoule par le sol à claire-voie de la

passerelle et tombe goutte à goutte tout en bas.

Quand il retourna auprès de Walter Sterling, Chiun y était déjà et secouait tristement la tête.

— Une technique dégoûtante, déclara-t-il.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Walter.

— Je pensais que ça ajouterait une jolie petite touche, répondit Remo à Chiun.

— Comme trois robinets qui fuient. Ce bruit offense les oreilles.

— Vous n'avez pas d'imagination, Chiun.

Chiun allait riposter quand il y eut un bruit imperceptible, en bas. Seuls Remo et lui l'entendirent.

— Qu'est-ce que vous…

Cette fois, Remo et Chiun firent tous deux taire Walter et le gamin se réfugia dans un silence exaspéré qu'il se jura de ne pas rompre.

Ils écoutèrent tous, avec attention, et Walter finit par comprendre ce qui était arrivé. Quelqu'un venait d'entrer dans l'entrepôt d'une manière plus conventionnelle… par la porte.

Remo et Chiun décidèrent de laisser l'homme se morfondre un peu.

Wagner entra avec confiance dans l'entrepôt, certain que ses cinq hommes étaient tous là et l'avaient dans leur ligne de mire pour le protéger. Il se demanda si le revendeur noir était arrivé.

Il connaissait assez bien cet entrepôt et savait où étaient les principaux interrupteurs. Il les retrouva et abaissa la manette des lumières du bas du bâtiment. Le haut restait dans l'obscurité, ce qui lui convenait très bien. Ses hommes seraient mieux cachés.

En consultant sa montre il vit que l'heure du rendez-vous était passée de dix minutes. Où diable était donc ce salaud de nègre ?

Il marcha un peu de long en large, en essayant d'imaginer ce que Moorcock penserait de l'idée de remplir cette bâtisse de drogue. Combien vaudrait un entrepôt bourré de H, d'abord ? Des milliards ?

En marchant ainsi, il glissa tout à coup sur quelque chose de poisseux et faillit tomber. En jurant, il baissa les yeux sur son soulier et découvrit une tache rouge sur la semelle. En regardant par terre autour de lui, il s'aperçut qu'il avait mis le pied dans une flaque de sang. Sous ses yeux, une goutte tomba, puis une autre, et encore une autre. Il les entendait, même ! Il perçut alors un bruit semblable, venant d'autres points. Il trouva deux autres flaques de sang, où des gouttes tombaient aussi de la passerelle.

— Qu'est-ce que…

— Saisissant, n'est-ce pas ? dit une voix derrière lui.

Wagner se retourna si subitement qu'il glissa dans une flaque et tomba sur les fesses. Du plancher, il leva les yeux vers l'homme qui baissait les siens sur lui… un Blanc aux cheveux bruns.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous foutez là ? D'où venez-vous ?

— De là-haut, répondit Remo en levant un index. Et je crois que vous savez déjà qui je suis.

— C'est… c'est vous le type…

— Tout juste. C'est moi le type.

— M-m-mais… Où est le n-n-nè… Où est le Noir ? Le revendeur ? Où est Danny le Mec ?

— Tel que je le connais, il doit être en train de faire gagner son susucre à une ravissante.

— Qu'est-ce… Je devais… J'avais rendez-vous avec lui ici.

— Seul, n'est-ce pas ?

— Naturellement.

— Alors vous ne savez rien des cinq hommes morts sur la passerelle ?

— Cinq hommes sur la passerelle ? J'ai dit à certains… Attendez ? Cinq hommes *morts* là-haut sur la passerelle ?

— Morts, où alors ils ont de gros saignements de nez, dit aimablement Remo en contemplant la flaque de sang qui s'étendait.

Wagner se releva lentement.

— Euh… non, non, je ne sais rien des…

— Vous avez raison, oublions les morts.

— D'accord. J'allais justement…

— Vous êtes venu ici pour rencontrer quelqu'un, mon bon ami. Et ce quelqu'un c'est moi.

— Vous ?

— Ouais. Nous avons à causer de deux-trois trucs.

— Quoi, par exemple ?

— De drogue, par exemple.

— Je ne sais rien, je ne connais rien à la drogue.

— Je ne connais rien à la fabrication d'un journal, dit Remo, mais j'en vendais quand j'étais gosse.

— Écoutez voir, mon vieux, je m'en vais et vous ne pourrez rien faire pour me retenir.

— Vous voulez parier ?

Wagner se rappela soudain le 38 qu'il avait sous le bras gauche et le dégaina.

— Ôtez-vous de là ! gronda-t-il.

— Désolé.

— Vous allez être encore plus désolé ! dit Wagner et il pressa la détente.

Le coup partit dans un fracas assourdissant mais Remo était toujours là.

Le coup n'avait pas pu rater !

— Essayez encore, suggérait cet homme.

Wagner tira encore une fois et la seule chose qui se passa, ce fut que l'homme se rapprocha de lui au lieu de tomber raide mort.

— C'est impossible !

— J'aimerais bien vous laisser essayer jusqu'à ce que vous réussissiez, mais nous n'avons vraiment pas le temps, dit Remo.

Il supprima d'une enjambée la distance qui les séparait, prit l'automatique, le tordit comme un bretzel et le rendit.

— Tenez. Et maintenant causons.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Je veux que vous me confirmiez un soupçon. Je soupçonne Lorenzo Moorcock d'être à la tête de tout ce système de réseau de drogue d'adolescents. Ai-je raison ?

— Ça risque de me faire tuer.

— Vous voulez monter sur la passerelle ?

— Non.

— Je suis sûr que vos amis seraient ravis de vous avoir parmi eux.

— Ça va, ça va, marmonna Wagner en regrettant de tout son cœur de ne pas avoir vu arriver le foutu nègre, au lieu de ce cinglé inconnu.

— Alors parlez-moi de Moorcock.

— Il a créé toute l'opération. Il s'est servi de ses relations politiques pour la faire démarrer.

— D'où vient la drogue ?

— D'Iran.

— Pourquoi d'Iran ?

— Eh bien, il avait beaucoup de partisans iraniens, quand il faisait de la politique. Les Iraniens pensent qu'ils contribuent à la désagrégation des États-Unis en fournissant de la drogue à Moorcock.

— Mais la drogue est achetée par des Mexicains, n'est-ce pas ?

— Oui, mais vous comprenez, les Iraniens débarquent d'avion à Mexico, où ils remettent la marchandise à des diplomates mexicains et puis les diplomates viennent ici à Detroit pour voir comment on fabrique les voitures.

— Mais ils passent aussi par l'Église du Credo Moderne.

— Ouais, et ils y déposent la camelote.

Wagner semblait s'échauffer, pris par son sujet. Il était réellement impressionné par l'opération de Moorcock. Et si, en en parlant, il restait en vie, ça lui irait tout à fait.

— Où est-ce que la marchandise est traitée ?

— Sur place, dans le sous-sol. Nous avons là un véritable petit laboratoire.

— Et ensuite, c'est distribué aux gosses qui revendent dans les rues, c'est ça ?

— Ouais, c'est ça.

— Des gosses comme Billy Martin, Walter Sterling ?

— Ouais, et d'autres aussi.

— Par « autres », vous voulez dire des gamins dont le père travaille dans des usines d'automobiles ?

— Certains, pas tous. Il ne nous en faut pas tellement.

— Quel est l'autre bout de l'entreprise ?

— C'est ça le plus beau ! s'exclama Wagner. Ils cachent la marchandise dans les logements d'ailes des voitures et puis quelqu'un, à l'autre bout, la récupère. Ça marche comme un charme.

— Alors qu'est-ce qui a mal tourné ?

— Mal tourné ?

— Pourquoi est-ce que Billy Martin a tué ses parents ?

— Ça, c'était l'affaire du gosse. Il disait que son père commençait à avoir la trouille de l'argent de la drogue et qu'il allait parler aux flics.

— Mais pourquoi est-ce qu'il a tué sa mère aussi ?

Wagner haussa les épaules.

— Elle s'est peut-être réveillée au mauvais moment. Ou bien le vieux s'était confié à bobonne. Allez savoir, le môme a peut-être voulu tout simplement profiter de l'occasion pour se débarrasser des deux en même temps.

— Et qu'est-ce qui lui est arrivé ensuite ?

— Eh bien, quand il a été arrêté, nous avons pensé qu'il allait chanter la romance et tout déballer pour se tirer des pattes, alors Moorcock a donné l'ordre de le liquider.

— Après qu'il fut libéré, la caution payée ?

— C'est ça. J'ai fait téléphoner à cet avocat par un de mes gars et pris les dispositions pour faire sortir Billy et puis quelques gamins se sont occupés de lui.

— Qui a fait sauter ma voiture ?

Wagner tiqua sur celle-là.

— Eh bien, n'est-ce pas, je suis allé à l'agence de location et j'ai obtenu votre nom et celui de votre hôtel et puis j'ai envoyé un de mes hommes déposer l'explosif.

— Un des hommes là-haut sur la passerelle ?

Wagner leva les yeux, peureusement.

— Ouais. Un homme nommé Jim Burger.

— Bien, dit Remo. Ça m'aurait fait mal au cœur de laisser cette petite affaire en suspens.

— Je peux m'en aller, maintenant ?

— Non, pas tout de suite, mon bon ami. L'expédition de la drogue dans les voitures ne pouvait se faire sans qu'un responsable, à l'usine, soit dans le coup. Qui est-ce ?

— Tout ce qu'il nous fallait, c'était le contremaître de la chaîne de montage et nous l'avons eu pour trois fois rien. Ils ne paient pas tant que ça leurs ouvriers, vous savez.

— Boffa.

— C'est ça.

— Alors ce doit être lui qui a tué Louis Sterling.

— Exactement.

Un sacré zigoto, plein de sang-froid, ce contremaître, pensa Remo. Il venait tout juste de tuer Sterling et il avait calmement montré où était le cadavre !

— Et c'est tout ? demanda-t-il. Tout ce que vous pouvez me dire ?

— Qu'est-ce que vous voulez encore savoir ?

— Qui prend livraison, à l'autre bout des expéditions dans les voitures ?

— Ça, je ne sais pas. Je ne connais que le côté Detroit de l'entreprise. Moorcock est le seul à connaître toute l'opération.

— Ah vraiment ?

Le regard glacial des yeux noirs de Remo fit courir un frisson dans le corps de Wagner et il comprit qu'il venait de signer son propre arrêt de mort, s'il ne trouvait pas le moyen, en parlant, de se tirer d'affaire.

— Je pourrais me renseigner pour vous, dit-il vivement. Retourner à l'église et…

— Laissez tomber.

— Non, je vous assure, ça ne me dérangerait pas du tout, bredouilla Wagner mais il voyait bien qu'il était trop tard.

— Je crois qu'il est temps pour vous d'aller rejoindre vos amis.

— Là-haut sur la passerelle ?

— Non, dit Remo en le saisissant à la gorge. En enfer.

Chiun fit sortir Walter par le chemin qu'ils avaient pris pour entrer et ils retrouvèrent Remo devant l'entrepôt.

— Et tous ces hommes ? demanda Walter.

— Ils ne sortiront pas.

— Vous les avez tués tous ?

— Ils auraient essayé de nous tuer, dit Chiun. Ne les plains pas.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? Aller à la police ?

— Pas encore, dit Remo. Nous allons rendre visite à Mr Moorcock et puis demain nous irons à l'usine et nous nous occuperons de l'homme qui a tué ton père.

— Vous savez qui a tué mon père ?

— Oui.

— Dites-le-moi !

— Je te le montrerai… Demain, Walter.

Ils trouvèrent un taxi et rentrèrent à l'hôtel où ils endormirent Walter sur le canapé.

— Vous voulez aller à l'église ? demanda Remo.

— J'ai une proposition, répliqua Chiun.

— Voyons un peu si elle est honnête.

— Attendons demain matin avant d'aller à l'église.

— Mais ça donnera à Moorcock le temps de livrer sa marchandise à l'usine de la National Motors.

— Exact. Nous nous occuperons du laboratoire sous l'église et ensuite nous téléphonerons à la police de venir nous retrouver à la National Motors. Quand les policiers arriveront, nous nous serons aussi occupés de ça et nous aurons également la drogue pour prouver que nous avons empêché une grosse livraison.

— Ça me plaît !

— Ton travail, ce sera de garder le contact avec l'inspecteur Palmer.

— Palmer ? Pourquoi ?

Chiun fit une grimace.

— Quelqu'un doit faire le ménage.

*

* *

— Donald n'est pas encore revenu ? demanda Moorcock à l'homme qui attendait près de la porte du sous-sol.

— Non, Révérend.

— Il a téléphoné ?

— Non, Révérend.

— Donald doit transporter la marchandise à l'usine et la remettre à Boffa, dans la matinée.

— Je peux faire ça, Révérend. Ou un des autres ?

— C'est le travail de Donald, dit Moorcock, l'air inquiet. Quelque chose a mal tourné, à ce rendez-vous avec le revendeur noir. Est-ce qu'il a dit où la rencontre avait lieu ?

L'homme parut désorienté parce qu'il pensait que Moorcock devait le savoir, et il bredouilla :

— Euh, non, Révérend… il ne m'a rien dit.

— J'aurais dû faire plus attention… C'est bon, Samuel, au cas où Donald ne reviendrait pas, c'est vous qui irez à l'usine.

— Certainement, Révérend.

— Et si Donald ne revient pas demain, je pense que quelques-uns de nos hommes devront aller voir Danny Lincoln pour savoir pourquoi. S'il nous a trahis, quelqu'un devra lui faire payer ça.

— Je ne demande pas mieux, dit Samuel.

— Et si un malheur est arrivé à Donald, je vais avoir besoin d'un homme de confiance pour le remplacer.

— Oui, Révérend.

— Vous pourriez peut-être m'en trouver un, Samuel. Mais nous en reparlerons, dit Moorcock et il remonta.

Si Samuel n'avait pas su, par expérience, que Moorcock n'avait aucun humour, il aurait pensé que le pasteur le mettait en boîte.

Il regrettait que ce ne soit pas le cas.

En haut, Moorcock commença à tirer des plans, pour abandonner l'opération et fuir avec le plus d'argent possible. Quelque chose avait mal tourné, il en était certain, et il était temps de se regrouper. Il n'aurait pas trop de mal à recréer l'opération dans une autre ville, en utilisant une fois de plus ses contacts. Ce n'était en aucune façon la fin, mais c'était la fin pour Detroit. Il avait cependant beaucoup d'hommes à sa solde, qui attendaient leur part du butin et il espérait pouvoir se tirer avant qu'aucun d'eux ne comprenne ce qui se passait.

La décision était donc prise. Le lendemain serait sa dernière journée à Detroit.

*

* *

Avant de se coucher, Remo et Chiun passèrent brièvement en revue leurs plans du lendemain.

Ce serait un vendredi et, d'après ce que leur avait dit Walter Sterling, le vendredi il y avait des services du matin et du soir à l'Église du Credo Moderne.

— L'église sera pleine de monde demain matin alors, dit Chiun.

— Nous pourrions attendre l'après-midi ?

— Et courir le risque de ne pas pouvoir empêcher la livraison de quitter l'usine d'automobiles ?

— C'est vrai, ça.

— Alors nous devons simplement nous en tenir à notre projet initial.

— L'église le matin et l'usine l'après-midi, oui.

— Oui. Nous devrons nous arranger pour qu'il n'y ait pas de personnes innocentes blessées, dans l'église…

— … surtout pas des enfants ! termina Remo avant que Chiun n'y aille de sa litanie.

CHAPITRE XV

Remo, Chiun et Walter étaient en face de l'église de Moorcock, alors qu'y entraient les fidèles du vendredi matin.

— Je ne comprends pas comment la nouvelle religion de Moorcock attire tant de monde, dit Remo à Walter.

— Ma mère dit toujours que c'est une alternative.

— Ah oui ? Et ton père ?

Walter pouffa et répliqua :

— Mon père disait toujours que c'était un tas de conneries. Mince, si seulement il avait su qu'on travaillait en réalité pour le pasteur ! Il avait raison, cette connerie de religion, c'est qu'un tas de conneries.

— Peut-être pas, dit Remo. J'ai vu des gens mettre pas mal d'argent dans ces tonneaux qu'il appelle des plateaux de quête. Je crois que c'est comme ça qu'il a financé ses affaires de drogue, au début. À voir son église, c'est sûr qu'il ne s'est jamais servi du fric pour la restaurer.

— Il a dit que l'argent ne doit pas être dépensé pour des choses commerciales mais pour des intangibles.

— Et qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

Walter haussa vaguement les épaules.

— Personne ne le lui a jamais demandé.

— Il a des façons hypnotiques, pas de doute, dit Remo. Sa voix, ses yeux… il est probablement capable de faire écouter tout ce qu'il dit, sans qu'on se pose de questions.

— Les gens sont des moutons, déclara Chiun.

— Il sait comment les manipuler, c'est tout. C'est ce que tous les prédicateurs qui brandissent la foudre et l'enfer ont toujours été capables de faire.

— On dirait que vous l'admirez, s'étonna Walter.

— Pas du tout. Je reconnais simplement ce qu'il est.

— S'il s'était contenté d'être un pasteur, rien de tout cela ne serait nécessaire, dit Chiun, mais il a laissé aller trop loin son habileté à influencer les gens. Il a causé la mort d'enfants comme toi, Walter, et il doit être puni.

— Je ne suis pas un enfant !

— Crois-moi, petit. Pour Chiun, tu es un enfant.

La dernière personne semblait être entrée dans l'église et ils allaient traverser la rue quand Walter les retint.

— Oh non ! gémit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Remo.

— Cette dame, là sur le trottoir qui marche vers l'église…

— Et alors ?

— C'est ma mère !

— Ta mère ?

— Si elle entre… je ne savais pas qu'elle assistait aux services du vendredi. Ce que vous projetez, Chiun et vous…

— Voyons d'abord si elle entre, dit Remo.

Tous trois la regardèrent approcher. Arrivée au perron de l'église, elle monta les marches sans hésiter et entra.

— Merde ! dit Walter.

— Allons, calme-toi…

— Vous ne pouvez pas faire ça, pas maintenant ! Je ne sais pas au juste ce que Chiun et vous voulez faire, mais à vous entendre parler, je crois qu'un tas de gens risquent d'être blessés ou…

— Personne n'aura de mal, déclara Chiun.

— Comment est-ce que vous pouvez être certain…

Chiun posa une main sur la nuque du gamin et lui affirma :

— J'en suis sûr et tu peux en être sûr, n'est-ce pas, Walter ?

L'expression de Walter devint très vague et il hocha la tête.

— Oui…

— Très bien.

Chiun exerça un petit peu plus de pression et, subitement, Walter s'affaissa. Remo le soutint et l'allongea par terre avec précaution. Le gosse se mit aussitôt à ronfler.

— Mets-le dans la ruelle derrière la barrière, conseilla Chiun. Il ne nous embarrassera pas.

Quand Remo se fut occupé de Walter, Chiun et lui se préparèrent à traverser la chaussée. Cette fois, ce fut Remo qui s'arrêta et retint Chiun.

— Vous ne voyez pas ?

— Je vois.

Un homme sortait par la porte de côté de l'église, un attaché-case noir à la main. Il se dirigea vers une voiture noire et y monta.

— La drogue est en route vers l'usine, dit Remo. Le temps que nous arrivions, elle devrait être bien planquée sous les ailes des voitures.

— Allons à l'église, ordonna Chiun.

Ils la contournèrent pour passer par la porte de côté, qu'ils ouvrirent sans aucun bruit. Quand ils entrèrent ils restèrent un moment hors de vue, derrière Moorcock qui était déjà lancé dans son sermon.

— Les péchés de la chair ne sont pas condamnés ici, mes chers fidèles, tant que c'est contre votre propre chair que vous péchez. Vous avez le droit de faire ce que vous voulez de votre corps, de votre

propre esprit, de votre propre âme. *Voilà* le credo moderne !

Remo et Chiun constataient que l'église était à moitié pleine. La plupart des gens étaient assis sur le devant et les simples curieux – ivrognes et épaves diverses – se massaient près de l'entrée. Remo regarda de tous côtés et avisa un escalier qui montait et une porte fermée juste à côté. Il donna un petit coup de coude à Chiun.

— Descendons, souffla-t-il en indiquant cette porte.

Ils s'y glissèrent. Elle n'était pas fermée à clef. L'escalier était obscur mais au bas des marches il y avait un rai de lumière filtrant sous une autre porte. Remo passa le premier avec Chiun sur ses talons. Les marches étaient en bois et plutôt branlantes mais ils les effleuraient à peine.

Arrivé en bas, Remo colla son oreille à la porte et perçut, juste de l'autre côté, la respiration d'un homme. S'il ouvrait violemment la porte, l'homme se retournerait certainement et donnerait peut-être l'alarme. Le mieux, estima-t-il, était d'ouvrir normalement en espérant que l'homme penserait simplement que c'était Moorcock.

Remo entra donc et vit un homme debout, sur sa gauche. L'homme commença à se retourner lentement, ouvrit la bouche pour parler mais ne put prononcer un mot. Remo le surprit par-derrière et, par l'application d'une seule main, chassa la vie de son corps.

Il étendit doucement l'homme sur le sol et regarda de tous côtés. Il y avait six ou sept autres hommes, dans ce sous-sol, mais ils n'avaient absolument rien entendu, très absorbés par leur travail consistant à mélanger l'héroïne avec d'autres substances blanches, bicarbonate, sucre en poudre, tout ce qui ressemblait à la drogue. Sous sa forme pure, l'héroïne était mortelle. Mais plus elle était pure, plus on pouvait la « baptiser » ou la « couper », et plus elle était coupée, plus sa valeur augmentait dans la rue, parce qu'on en doublait ou triplait la quantité. Compte tenu des saloperies que les camés avaient l'habitude de se shooter, ce truc-là serait le paradis.

Remo trouva intéressant que l'éclairage soit fourni par des lampes à pétrole, sur les tables ou en appliques. Moorcock n'avait apparemment pas jugé bon de faire installer l'électricité au sous-sol, qui d'ailleurs était à l'état brut, rien qu'un sol de ciment et des murs nus, avec quelques tables de bois où ses gens travaillaient. Si ces hommes avaient eu un syndicat, ils auraient sûrement fait grève pour protester contre de telles conditions de travail.

Remo referma la porte et poussa de côté le cadavre.

— C'est là qu'ils préparent la substance vile qui est vendue à des enfants par des enfants, murmura Chiun. Un crime doublement répugnant contre les enfants du monde. Ces individus doivent être punis de la façon la plus sévère.

— Entièrement d'accord, Chiun. Allons-y.

Ils traversèrent la salle, vers la demi-douzaine d'hommes qui leur tournaient le dos. Et ils les auraient fait passer le plus aisément du monde de vie à trépas si l'un d'eux ne s'était retourné par hasard. En voyant Chiun et Remo il cria un avertissement aux autres.

Lesquels autres se retournèrent pour affronter leur mort imminente mais l'un d'eux fut plus rapide. Tout en se retournant, il lança une poignée de poudre blanche vers Remo. Les minuscules grains lui brûlèrent les yeux et l'aveuglèrent.

Remo recula d'un pas et accorda toute son attention à ses oreilles. Il allait être forcé de compter uniquement sur son ouïe pour accomplir sa tâche.

— Ils sont aveugles tous les deux ! cria quelqu'un. Attrapez-les !

Apparemment, Chiun avait les mêmes ennuis mais Remo ne s'en faisait pas pour lui. Chiun était capable de se défendre tout seul. Il ferma fortement les paupières et écouta intensément.

Le bruit de trois personnes se ruant sur lui fut assourdissant pour ses oreilles ultrasensibles et toutes trois étaient de taille si différente qu'il les distinguait facilement les unes des autres.

Le plus lourd des trois l'atteignit le premier. Il laissa l'homme lui poser les mains dessus et puis il tendit les siennes, trouva la gorge de l'assaillant et lui écrasa le larynx comme une coquille d'œuf. L'homme gémit, gargouilla, tomba par terre et mourut étouffé.

Les deux autres se jetèrent au même instant sur Remo et lui empoignèrent les bras. Il ne les rejeta pas, parce qu'ensuite il aurait à les chercher pour les achever. Alors il ramena ses deux bras devant lui, les hommes y étant toujours accrochés, il balança un grand coup de pied dans le bas-ventre de l'un puis de l'autre. Ils hurlèrent tous deux, le lâchèrent et quand ils tombèrent à genoux, Remo les saisit à la gorge et leur régla leur compte comme au premier.

Cela fait, il guetta les bruits du combat de Chiun. Il n'entendit rien.

— Chiun !

— Ici.

Suivant le son de la voix de son maître, Remo perçut aussi un bruit d'eau. Chiun se lavait les yeux, une perspective qui enchantait d'avance Remo.

Quand il s'approcha, Chiun lui prit la main pour le guider vers l'eau. Remo se bassina la figure et les yeux, plusieurs fois, jusqu'à ce que la brûlure se calme et qu'il recouvre la vue.

— Nous avons sous-estimé…

— Je n'ai sous-estimé personne, sauf peut-être toi, interrompit le vieux Coréen. J'ai permis à la poudre d'entrer dans mes yeux, de manière à te servir d'exemple. C'est tout.

Remo considéra Chiun puis il hocha la tête.

— Naturellement, petit père. Vous avez été pour moi une

inspiration.

— Bien entendu, voyons !

Ils examinèrent tous deux leurs morts et Remo vit que ceux de Chiun avaient eu le même sort que les siens.

— Allons, dit-il en secouant l'eau de ses mains, je pense qu'il ne nous reste plus qu'à transporter tous ces gens en haut et hors d'ici et puis de nous occuper de la bâtisse. Ces lampes devraient très bien nous servir.

— Oui, approuva Chiun puis il pencha un peu la tête et annonça : Quelqu'un vient.

— J'ai entendu.

Remo percevait du bruit dans l'escalier, les pas de deux personnes.

Ils se tournèrent tous deux face à la porte et Lorenzo Moorcock entra, tenant devant lui une femme terrifiée ; il lui appliquait le canon d'un pistolet sur la tempe droite.

— Messieurs, dit le révérend en laissant claquer la porte derrière lui, soyez les bienvenus dans mon petit laboratoire.

— Nous avons été trop bruyants, n'est-ce pas ? dit Remo. Vous descendez pour vous plaindre ?

— Au contraire. Je suis là pour vous féliciter. Vous avez fait mon travail, déclara Moorcock en contemplant les cadavres de ses employés. Oui, très proprement. Vous m'avez évité le mal de les tuer moi-même.

— Vous avez l'intention de lever le pied ? demanda Remo.

— Oh oui ! Je crois qu'il est temps d'empocher mes bénéfices et de changer d'air.

— Vous emmenez la dame ?

— Mrs Sterling ? La pauvre femme a insisté pour descendre avec moi. Elle ne supportait pas l'idée qu'il puisse m'arriver quelque chose.

— Je vous en supplie, gémit à ce moment la malheureuse. Je ne comprends pas…

— Taisez-vous, ordonna sèchement Moorcock et il continua de s'adresser à Chiun et Remo. Nous avons un petit système d'alarme ici en bas, qui m'a averti de votre présence. J'ai confié mes fidèles à un prédicateur invité, une pratique courante, et prié Mrs sterling de m'accompagner. Comme vous le voyez, elle a sauté sur l'occasion.

Remo était abominablement dépité. Il savait qu'il pouvait s'emparer de Moorcock sans craindre le pistolet, mais le canon n'était pas braqué sur lui, il visait la mère de Walter Sterling.

Chiun attendait tranquillement, en observant le pasteur. Remo savait que c'était ce que Chiun avait espéré, l'occasion de tuer l'individu responsable de la mort des enfants et il devinait le Maître de Sinanju tout aussi dépité que lui.

— Et alors, Moorcock ? demanda-t-il.

— Alors votre ami et vous allez rejoindre mes employés par terre. Une fois que je serai débarrassé de vous, je retournerai à mes fidèles, je terminerai mon service et puis je prendrai la route.

— Pour aller où ?

Moorcock sourit et secoua la tête.

— Nous ne sommes pas au cinéma, Monsieur, où le méchant raconte aux braves types tous ses projets parce que leur mort est imminente. Si vous devez mourir, il ne servira à rien de vous le dire, sinon pour retarder un peu votre mort.

Toujours souriant, Moorcock tourna son arme vers Remo et fit feu. Quand il vit que son coup avait raté, il agit très rapidement et ramena vivement son bras pour recoller le pistolet sur la tempe de Mrs Sterling.

— Quelle ruse est-ce là ? cria-t-il.

— Un mauvais tir ? hasarda Remo.

— Je suis excellent tireur, affirma le pasteur. Je n'ai pas pu manquer mon coup.

Remo haussa les épaules.

— Vous devez en croire vos propres yeux, non ?

— Il doit y avoir une autre explication. Je sais m'adapter à n'importe quelle situation.

Il parlait davantage pour lui-même que pour Remo et Chiun.

— Je m'en doute, dit Remo. Vous vous êtes très bien adapté à votre échec dans la politique.

— Vous ne pouvez pas me mettre en colère, déclara Moorcock et il les examina tous deux pendant quelques instants. J'y suis !

— Ne soufflez pas de mon côté, dit Remo, je ne suis pas vacciné.

— Vous, lui dit le pasteur sans relever son propos et en désignant Chiun. Vous allez le tuer sinon je la tue.

— Un bon projet. Sauf pour un détail.

— Ah oui ?

— Si j'essaie de le tuer, j'ai peur qu'il me tue.

— Cela m'arrangera très bien aussi.

— Ouais, mais s'il me tue qui le tuera pour vous ?

— Vous essayez de me troubler afin de prolonger votre existence. Vous allez tuer le vieillard. Ça ne devrait pas être un trop gros problème pour vous.

Remo sentit le mépris que cette réflexion inspirait à son maître.

— Je vous en prie, dit-il à Moorcock, ne le rendez pas fou furieux.

— C'est vous qui êtes fou, je crois. Ce vieil homme ne peut guère représenter un danger.

— Si c'est ce que vous croyez, alors tuez-le.

Tout ce que Remo et Chiun désiraient, c'était que Moorcock écarte de nouveau le pistolet de la tête de la pauvre femme, ne serait-ce que

pour une seconde. Si le pasteur tirait sur Chiun, alors l'un d'eux pourrait certainement l'atteindre avant qu'il n'ait le temps de menacer encore Mrs Sterling.

Moorcock réfléchissait au problème quand il se produisit quelque chose qui résolut la situation. La porte du sous-sol s'ouvrit violemment et frappa Moorcock dans le dos. Il fut déséquilibré, lâcha Mrs Sterling et elle tomba par terre.

Moorcock se rétablit et se retourna. À la surprise de tout le monde, Walter Sterling entra. Quand le garçon vit le pistolet, il se jeta devant sa mère. Moorcock le visa.

Chiun profita de l'incident et Remo recula pour observer ce qu'avait attendu le Maître de Sinanju. Remo avait accompli le travail préparatoire et maintenant c'était à Chiun de jouer.

Le vieux Coréen s'avança, dans un tourbillon de mouvement flou, et fit sauter d'un coup de pied le pistolet de la main du pasteur. Moorcock hurla et pivota, pour se trouver face au vieillard qu'il ridiculisait quelques instants plus tôt.

— Je vais vous tuer ! cria-t-il à Chiun.

— Vous avez tué des enfants et pour cela, vous allez mourir d'une mort violente et douloureuse.

Moorcock éclata de rire et balança un coup de poing à Chiun qui le para sans difficulté et frappa à son tour. Remo fut la seule autre personne présente à entendre craquer les côtes du pasteur. Moorcock étouffa un cri mais n'eut pas le temps de tomber avant que Chiun ne lui fracasse les côtes de l'autre côté. Remo comprit que le révérend allait subir la Mort des Mille Fractures, généralement réservée aux pires ennemis de la Maison de Sinanju.

Le bruit des fractures emplit la salle et bientôt Moorcock gisait sur le sol, à peine vivant mais bien capable de sentir la douleur de tous les dégâts infligés par le Maître.

Chiun recula enfin, considéra son œuvre et hocha la tête avec satisfaction. Remo savait qu'il ne restait plus un seul os intact dans le corps de Moorcock.

— C'était horrible ! gémit Mrs Sterling en sanglotant.

Son fils l'aida à se relever et la soutint. Chiun la regarda et répondit :

— Cela devait l'être, Madame.

Remo alla poser une main sur l'épaule du garçon.

— Qu'est-ce qu'il m'a fait ? demanda Walter. Je me suis réveillé dans la ruelle et…

— Ça n'a pas d'importance. Écoute, Walter, ça va être à toi et à ta mère de faire sortir tout le monde de l'immeuble, et puis ensuite tu appelleras la police et tu diras aux flics de venir ici.

— Est-ce que nous ne devrions pas attendre…

— Quand tu auras fait ça, ramène ta mère à la maison, dit Remo. Nous veillerons à ce que la police trouve des preuves de ce qui se passait ici.

— D'accord, dit Walter et il expliqua à sa mère qu'ils devaient faire ce que disait Remo, puis il demanda : L'homme qui a tué mon père ?

— Je vais m'occuper de lui, Walter, promit Remo.

Walter accepta la parole de Remo et fit remonter sa mère. Remo regarda Chiun, qui examinait calmement sa victime. Moorcock émettait toutes sortes de sons, dont aucun ne paraissait humain.

— Les lampes, dit le vieux Coréen.

— Oui.

Ils attendirent plusieurs minutes, le temps que Walter fasse sortir les paroissiens, et puis Remo décrocha quelques appliques des murs et les lança sur les longues tables de bois où se faisait le coupage. Le pétrole mit immédiatement le feu au bois et bientôt l'air fut empli de l'âcre odeur de l'héroïne brûlée. L'incendie gagna vite tout ce qu'il y avait de bois dans le sous-sol et Remo comprit que les flammes ne tarderaient pas à trouver l'escalier et à l'escalader pour envahir le rez-de-chaussée. L'immeuble était vieux et il se consumerait rapidement.

— Emmenons-le là-haut, dit Remo.

Il se baissa pour bourrer de drogue les poches de Moorcock, puis il jeta le corps sur son épaule et monta.

Quand ils arrivèrent au rez-de-chaussée, ils virent que tout était désert et que l'église était déjà pleine de fumée.

Ils sortirent par l'entrée principale. Remo y laissa Moorcock, où la police ne manquerait pas de le trouver.

Il y avait de fortes chances pour que Lorenzo Moorcock soit mort avant l'arrivée des forces de l'ordre mais peu importait.

— Prochain arrêt, la National Motors, déclara Remo.

Chiun jeta un dernier coup d'œil au pasteur, et ils s'en allèrent.

CHAPITRE XVI

Jack Boffa et le nommé Samuel, ignorant ce qui se passait à l'église, s'occupaient avec diligence des affaires à l'usine de la National Motors.

Samuel commença par remettre l'héroïne à Jack Boffa, toute bien coupée, préparée et conditionnée dans de petits sachets de plastique. Boffa avait recruté des gamins pour l'aider à cacher tout ça sous les ailes des voitures qui seraient expédiées le jour même à New York, à La Nouvelle-Orléans et à Los Angeles. Sans Louis Sterling et Allan Martin, il avait besoin de cette aide.

Tout en surveillant l'opération de chargement, le contremaître comptait des dollars dans sa tête. Il avait rendez-vous avec Moorcock plus tard dans la journée – il ne savait pas que le « grand patron » n'était autre que Moorcock – pour toucher sa part, sans se douter, naturellement, que Moorcock avait l'intention d'être parti bien avant l'heure de ce rendez-vous.

Même Samuel devait être abandonné dans le froid, la terre froide, pour être précis.

Les deux hommes travaillaient donc assidûment, ignorant qu'ils se donnaient du mal pour des prunes, ignorant que leurs échéances étaient venues à terme et que deux hommes étaient en route pour leur faire payer.

Dans les grandes largeurs.

*

* *

Quand Remo et Chiun arrivèrent à l'usine, ils se présentèrent devant la même réceptionniste à laquelle Remo avait déjà eu affaire.

— Ma jolie, mon père et moi devons entrer pour nous occuper d'une transaction, lui dit Remo.

— Votre père ? demanda-t-elle en regardant Chiun.

— Oui, à vrai dire, il est adopté.

— Il est adopté ?

— Ouais, vous savez. On envoie soixante-neuf cents pour l'éducation d'un enfant dans un pays sous-privilégié ? Soyez un père et tout ça ? Eh bien, j'ai choisi d'élever un adulte sous-privilégié et d'être un fils. Il est arrivé hier par le courrier.

— Par le courrier ?

— Oui. Il aurait été là plus tôt mais on l'a envoyé en tarif réduit.

— Ah…

— Écoutez, murmura Remo en se penchant sur le bureau pour toucher la nuque de la blonde et elle soupira en fermant les yeux. Vous voulez me faire plaisir ?

— N'importe quoi…

— Allez donc prendre un café. Sortez, allez prendre un café et un beignet…

— Je suis au régime.

Remo pesta. Personne, à part une fille maigre, ne respectait un régime.

— Eh bien, prenez deux cafés. Noirs, sans sucre. Buvez-les lentement et puis trouvez un taxiphone et appelez la police. Dites qu'il y a des ennuis à l'usine et qu'on doit venir tout de suite. Et puis vous pourrez prendre le reste de la journée et rentrer chez vous. Compris ?

— Oui, tout ce que vous voudrez, mais s'il vous plaît…

— Quoi ?

Elle ouvrit les yeux et susurra :

— Vous ne voulez pas venir à la maison avec moi ?

Il sourit, ôta sa main et répondit :

— Plus tard, peut-être.

Elle soupira, prit son sac et sa veste, agita la main et s'en alla.

— Ton père ! s'exclama Chiun d'un air dégoûté.

— Je travaillais contre sa résistance, se défendit Remo. Vous savez, renverser ses défenses en la rendant sentimentale.

— Perte de temps.

— Allons, Chiun ! Vous avez eu votre tueur d'enfants. Souriez un peu !

— Tu es pour moi une source constante de gêne.

— Vilain flatteur, va. Venez, c'est par ici.

Remo précéda Chiun jusqu'à l'atelier de montage où il était sûr que le chargement de drogue était bien en train. Quand ils y arrivèrent, il entrouvrit la porte et risqua un coup d'œil.

Jack Boffa, son éternel bloc-notes à la main, coordonnait l'opération. Remo constata qu'il avait fait venir des gosses pour lui donner un coup de main. Il espéra que Chiun n'allait pas recommencer ses jérémiades mais c'était un vain espoir.

— Ça continue, grogna Chiun en voyant ce qui se passait.

— Chiun…

— Nous devons y mettre fin.

— Mais oui. Nous sommes là pour ça.

Quelques voitures alors descendirent de la chaîne de montage et furent conduites par une espèce de porte de garage. Remo pensa qu'elles devaient être chargées dans un de ces énormes camions à

double plate-forme, pour être transportées aux trois villes en question.

— Autant y aller tout de suite, dit-il et il entra carrément, Chiun sur ses talons.

— Allons, un peu de nerf, les petits, dépêchez-vous ! criait Boffa. Nous avons presque fini.

— Erreur, Boffa ! lança Remo.

Le contremaître sursauta et se retourna.

— Ah, c'est vous. Qu'est-ce que c'est que ça, votre boy ?

— Votre opération est terminée, Boffa.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? tenta de bluffer le contremaître.

Remo était sûr que l'homme n'avait pas de pistolet sur lui mais il se souvint que Louis Sterling avait été tué au couteau.

— Ça veut dire que la fête est finie. Votre « grand patron » est entre les mains de la police, qui ne va pas tarder à arriver d'ailleurs.

— Je ne comprends rien à ce que…

— Hé, Boffa ! cria un gosse. Un sac de merde s'est ouvert. Qu'est-ce que nous…

— Ta gueule ! hurla Boffa.

— Faut apprendre à renoncer, mon vieux, conseilla Remo. C'est la fin.

— Que non, merde ! dit Boffa et la lame surgit de sous le bloc-notes.

— Vilain, dit Remo.

Alors que le contremaître donnait un grand coup de couteau, Remo leva sa main nue. La lame entra en collision avec sa peau et se cassa en deux. La petite démonstration choqua Boffa et le réduisit au silence.

— Mauvais acier, jugea Remo.

Boffa regardait son couteau cassé quand Remo lui prit le bloc-notes, ce qui parut inquiéter beaucoup plus le contremaître que la perte de son arme.

— Hé là ! Rendez-moi ça !

— Vous n'en aurez plus besoin. Vous êtes retiré des affaires. Définitivement.

Remo frappa avec le bord du bloc, atteignit Boffa sur le côté du cou et l'homme s'écroula en un petit tas sans vie.

— Celui qui vit par le bloc-notes périra par le bloc-notes, paraphrasa doctement Remo en jetant le bloc sur le cadavre et il se tourna vers Chiun. Les enfants sont votre responsabilité, Chiun. Faites-leur dégager les lieux pendant que je me débarrasse de toute cette chaîne de montage.

Pendant que Chiun rassemblait les gosses comme un troupeau de moutons, Remo alla à la tête de la chaîne où se trouvait une pompe à essence. On en mettait juste assez dans les réservoirs pour conduire les

voitures aux camions mais il prit la lance et arrosa l'intérieur des véhicules.

Remo se retourna pour s'assurer que Chiun avait réussi à faire sortir tout le monde avant de craquer une allumette qu'il lança dans la première voiture. Elle s'enflamma aussitôt et Remo pensa un instant qu'il aurait dû dire à la jolie réceptionniste d'appeler les pompiers ainsi que la police. Mais il chassa vite cette idée. La National Motors devrait mieux se renseigner sur le personnel qu'elle embauchait et mieux surveiller l'usage qui était fait de sa chaîne de montage.

Bientôt, la deuxième voiture prit feu et au bout de quelques secondes, la troisième, la quatrième et la cinquième, selon le principe des dominos.

Toute la chaîne n'était maintenant qu'une masse de flammes rugissantes et ce fut uniquement parce que les réservoirs n'étaient pas pleins qu'il n'y eut pas d'explosion. Remo contempla l'incendie pendant quelques minutes tandis que l'air s'emplissait de l'odeur de l'héroïne partant en fumée.

Il ramassa le cadavre de Jack Boffa, le jeta sur son épaule et suivit le chemin qu'avait pris Chiun avec les enfants. Il espérait que Chiun n'émergerait pas de toute cette affaire avec une espèce de syndrome de Moïse.

— C'est lui ? demanda Walter quand Remo laissa tomber le corps par terre.

Il se tourna vers Walter, un peu surpris de l'arrivée du garçon.

— Persévérant, hein ?

— C'est l'homme qui a tué mon père ?

— Oui, Walter, c'est lui.

Walter Sterling s'avança et décocha un méchant coup de pied dans la tête de Boffa.

— Voyons, petit, il est mort, dit Remo en espérant qu'il ne disait rien qui bouleverserait trop Walter. Il n'a rien senti.

— Tant pis. Moi si.

Remo leva le nez vers les énormes camions et dit à Chiun :

— Demandez aux gosses si ces voitures sont pleines de drogue.

— Elles le sont.

— Alors elles doivent disparaître aussi. Et ça va sauter, Chiun, alors emmenez les enfants sur le devant, pour attendre les flics. Ils ne vont pas tarder. Quand je sortirai, j'apporterai Boffa, avec son couteau cassé. Les flics y trouveront des traces de sang. Ah, et trouvez-moi un sachet d'héroïne et puis dites aux gosses de jeter le reste dans ces voitures avant qu'elles ne flambent.

— Ce sera tout ? demanda Chiun en s'inclinant ironiquement.

— Allez, finissons-en !

Chiun parut être d'accord avec ce programme et alla s'adresser à

son troupeau. Il y avait là une douzaine de garçons de quinze à seize ans. Ils défilèrent le long des camions et jetèrent ce qui leur restait de drogue par les vitres baissées des voitures. Chiun apporta un sachet à Remo et repartit avec les enfants. Remo se baissa et fourra le sachet dans une poche du contremaître. Puis il dit à Walter :

— Déguerpis. Ces voitures ont de l'essence dans leur réservoir et tout risque d'exploser.

— Je ne peux pas vous aider ?

— Tu as des allumettes ?

— Oui.

— OK, je vais me servir des tiennes.

Walter tira de sa poche une boîte d'allumettes en bois, la donna à Remo et s'en alla suivre Chiun et les autres.

Remo chercha un peu, trouva des chiffons et les inonda d'essence. Il dévissa le bouchon de réservoir d'une voiture sur chaque camion, y fourra ses mèches de fortune, les alluma et recula à distance respectueuse.

Il entendit des sirènes, au loin, à l'instant où la première voiture sautait. Encore une fois, l'effet de dominos entra en action et les automobiles du premier camion s'enflammèrent les unes après les autres. Quand la police arriva, les deux grands camions n'étaient qu'un brasier et maintenant, naturellement, il y avait le danger d'explosion des réservoirs pleins des poids lourds.

« Après tout, pensa Remo, on ne fait pas d'omelette sans casser quelques œufs. »

*

* *

— Je me demande, dit l'inspecteur Palmer à Remo et à Chiun, pourquoi je m'arrange toujours pour être à un pas derrière vous.

— Nous avons envoyé des personnes vous téléphoner, expliqua Remo. Elles se sont peut-être arrêtées pour prendre un café en chemin.

— Ouais. Peut-être.

— Et d'abord, qu'est-ce que ça peut faire ? demanda Remo en regardant des agents en tenue mettre des menottes aux gosses sous l'œil vigilant de Chiun. Vous avez toute l'affaire élucidée, à présent.

— C'est vous qui le dites ! J'ai un incendie dans une église et un incendie ici à l'usine. Heureusement, les voitures de pompiers sont arrivées ici avant que les réservoirs de ces camions n'explosent, sinon toute l'usine aurait disparu.

— Les omelettes et les œufs, marmonna Remo.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Rien.

— J'ai un pasteur mort, aux poches bourrées de drogue et j'ai un contremaître mort avec ses poches pleines de drogue aussi. Je me demande qui l'a mise là.

— Eux-mêmes ? hasarda Remo.

— Ils ne vont pas parler, fit observer Palmer.

— Ma foi, j'aimerais pouvoir vous aider, inspecteur, mais chaque fois que nous sommes arrivés, c'était juste un peu trop tard. Nous vous avons fait prévenir dès que nous avons pu.

— Je voudrais bien le croire mais je crains que votre copain et vous ne deviez me suivre et répondre à quelques questions. Je risque d'être dans de sales draps à cause de tout ça.

— Je ne crois pas.

— Ah oui ? Et pourquoi pas ?

— Eh bien, vous avez toute l'histoire entre vos mains. Il vous suffit d'interroger ces gosses.

— Ces gosses ? répéta Palmer. Ces gosses ont des casiers longs comme le bras, figurez-vous !

— Simple délinquance juvénile, n'est-ce pas ?

— Et alors ?

— Voyez ça avec Walter Sterling. Il vous dira tout, et ensuite laissez-le parler à ces autres enfants.

— Vous savez, je ne sais pas qui vous êtes, et je ne sais pas pourquoi je continue de prendre des risques pour vous…

— C'est le petit garçon que je suis resté qui vous fait pitié, dit Remo. Le petit garçon.

CHAPITRE XVII

Quand Remo se présenta à Folcroft, il était seul.

— Où est Chiun ? demanda Smith.

— Oh, il a dit qu'il avait quelque chose à faire, répondit évasivement Remo.

— Après tout, je n'ai pas besoin de vous deux pour apprendre toute l'histoire. Alors, tout est paré ?

— Paré, emballé, enveloppé avec un joli nœud. Moorcock a imaginé tout son trafic quand il a vu que son coup du pasteur rapportait tant d'argent. Il en récoltait énormément et a décidé de l'investir. Ses contacts iraniens ne lui ont pas fait de mal non plus.

— Je suis bien certain que les Iraniens ne l'aidaient pas par pure bonté dame. Ils ont dû voir là un moyen de saper la jeunesse des États-Unis.

C'était exactement ce que Chiun avait dit avant de partir pour sa petite recherche personnelle, pensa Remo, seulement Chiun n'avait pas dit « saper ». Il avait dit « détruire ».

— Bref, reprit-il, tout a commencé à mal tourner quand certains des gosses qui travaillaient pour lui ont eu une petite crise de conscience. Si ce n'était pas les enfants, c'était les parents, comme dans le cas des Martin.

— Alors ces gens ont commencé à ruer dans les brancards, Moorcock s'est mis à s'en débarrasser et nous l'avons remarqué, dit Smith.

— C'est ça. Le commencement de la fin.

— Heureusement pour nous.

— Tous les gosses que nous avons remis aux flics à Detroit, se sont mis à parler tout de suite après Walter Sterling, expliqua Remo. Ainsi la police a une assez bonne idée de ce qui se passait. Et les éléments qui manquent sont assez faciles à reconstituer…

— Et vous n'êtes pas soupçonnés ?

— Nous avons eu de la chance avec cet inspecteur Palmer. Il a reconnu ce que j'avais en moi de noble et de bon.

— Vous m'en direz tant !

— Il travaillait aussi sur l'affaire, d'un angle différent.

— Quel angle ?

— Moorcock avait payé le juge qui a fixé la caution pour le jeune Martin.

— Mais le juge a fixé une caution exorbitante !

— Précisément et qui soupçonnerait le pasteur d'une église à la con d'avancer cet argent ? C'était juste une petite assurance supplémentaire, pour être certain que rien ne se retournerait contre lui.

— Il ne laissait vraiment rien passer, ce pasteur, murmura Smith.

— Presque rien, dit Remo.

*

* *

Dans une chambre d'hôtel de Mexico, Rafaël Cintron attendait avec ses deux collègues, Antonio Jimenez et Pablo Santoro, l'arrivée de quelques diplomates iraniens pour une conférence.

— C'est malheureux, ce qui est arrivé au Señor Moorcock à Detroit, dit-il, mais nous avons de la chance que les Iraniens désirent trouver une autre filière pour que nos affaires restent florissantes. Après tout, ils nous ont très bien payés pour que nous transportions leur drogue lors de nos voyages aux États-Unis et ils ne demandent qu'à continuer.

— Nous sommes avec vous, Rafaël, dit Jimenez. Vous n'avez pas besoin de nous convaincre.

Cintron regarda l'autre, Santoro, qui hocha la tête.

— Excellent, approuva-t-il.

Il s'était habitué à la vie de luxe que lui permettait l'argent des Iraniens et il était très heureux de ne pas avoir à choisir entre sa femme et sa maîtresse et de pouvoir continuer à les entretenir toutes les deux.

Quand on frappa enfin à la porte, il bondit pour aller ouvrir.

Cintron s'exclama avec un grand sourire :

— Soyez les bienvenus, mes amis…

Mais l'homme, sur le seuil, commença à tomber en avant et Cintron fut obligé de faire un saut de côté pour l'éviter. Ils regardèrent tous les trois l'homme à terre, en ouvrant des yeux ronds, car il était très visiblement mort.

— Attention ! cria Jimenez.

En se retournant, Cintron vit un second homme derrière le premier, qui s'écroulait aussi. Il s'écarta à temps pour ne pas être renversé puis il exécuta un petit pas de danse pour éviter d'être écrasé par le troisième.

— *Dios mio !* murmura Cintron en regardant les trois cadavres.

Ils n'avaient pas une blessure, aucune marque, mais cela ne les empêchait pas d'être morts.

— Comment… ? demanda Santoro.

— Je ne sais pas.

— Moi si, dit un petit Oriental très âgé en entrant par la porte ouverte.

Tous trois le dévisagèrent avec stupeur.

— Qu-qui êtes-vous ? bafouilla Cintron.

— Je suis un homme qui se soucie de la santé de la jeunesse des États-Unis.

— Quoi ?

— Ces hommes tentaient de la détruire, poursuivit le gentilhomme oriental, et vous les aidiez. Vous voyez le prix qu'ils ont payé, alors vous pouvez deviner quel prix vous allez avoir à payer.

— Vous êtes fou ! s'exclama Cintron.

— Vous les avez tués ? demanda Jimenez en sachant que la question était ridicule.

— Certainement, répliqua l'Oriental.

— C'est grotesque ! protesta Cintron. Comment auriez-vous pu…

— Très facilement. J'agis au nom des enfants d'Amérique et du monde. Je suis leur instrument.

— Il est *loco,* marmonna Santoro.

— Nous devons partir, déclara Cintron. Quelque chose ne va pas du tout.

— Si, si, nous devons partir, approuva Jimenez.

Ils rassemblèrent leurs affaires mais trouvèrent la sortie bloquée par le vieil Oriental, qui avait l'air si fragile qu'une saute de vent le renverserait… du moins le croyait-on avant de voir ses yeux.

Il avait des yeux effrayants.

— Laissez-nous passer !

— Je vais vous laisser… trépasser, dit l'inconnu en marchant sur eux.

Cintron ne vit pas exactement ce que faisait le vieil Oriental mais tout à coup Jimenez tomba, aussi mort que les trois Iraniens et sans la moindre marque de blessure.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il à Santoro mais Santoro était par terre aussi, mort. C'est fou !

— Oui, dit Chiun avant de tuer Rafaël Cintron. C'est exactement ce qu'est la destruction d'enfants. Une folie.

*

* *

— Quand espérez-vous le retour de Chiun ? demanda Smith.

— Il ne va pas trop tarder, répondit Remo. Il s'assure simplement de la sécurité des enfants du monde. Il est très soucieux de la santé du monde, vous savez.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

Achevé d'imprimer en juin 1987
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

N° d'édit. 11659. – N° d'imp. 1337. –
Dépôt légal : juin 1987.

Imprimé en France